10300

Palat. LV 31 (3.

LES

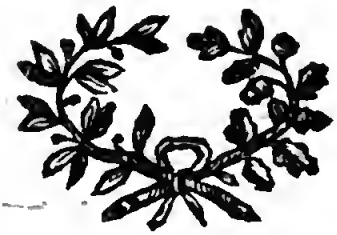
MILLE ET UNE FAVEURS,

CONTES DE COUR,

TIRÉS DE L'ANCIEN GAULOIS,

PAR LA REINE DE NAVARRE.

TOME TROISIEME.



A LONDRES,

Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. LXXXIII.

TABLE

Des Hiſtoires contenues dans ce Troiſieme Volume.

SUITE de l'Hiſtoire de Notſcinanſa. p. 1
Lettre de Cloranife *à* Notſcinanſa. 18
Hiſtoire de Coſſolpinna. 55
Hiſtoire de Tervacgia. 74
Continuation de l'Hiſt. de Coſſolpinna. 91
*Hiſtoire d'*Urgocenie, *fille de* Croſeli-veſgol. 102
Portrait qu'elle fait de ſa Tante Negoclé. 104
Trois exemples remarquables de ſa ſagacité, rapportés par Urgocenie. 109
Hiſt. de Filotunvele *& de* Noſpernic. 128
Hiſtoire ſuppoſée de Croutonnſſa. 140
Continuation de l'Hiſtoire de Noſpernic *& de* Filotunvele *ſous le nom de* Croutonnſſa. 209
Hiſt. de Sordicenſa, *Reine des Gaules.* 237
Caractere très-ſingulier de Dervotefur, *Roi des Gaules.* 240
Hiſtoire de Dearcheaſb. 273
*Hiſtoire d'*Oteilmotie. 289
Viſite que rend la Grande-Prêtreſſe à la ſage Oteilmotie, *& vertueux conſeils qu'elle lui donne, &c.* 296
Beaux diſcours d'un Aqmavere *ſur la Charité.* 300 & 301

Grand Conſeil d'Etat pour réſoudre ſi on feroit le lit de la Reine ou non, avec les raiſons pour & contre. 309
Harangue d'une jeune Novice ſur l'uſage du Tabac à fumer & de l'Eau-de-vie, &c. 312
Hiſtoire de Leonacguyna. 340
Sages conſeils du vertueux Soucanitvellis *à la jeune* Leonacguyna, *pour lui apprendre à faire des conquêtes & à les conſerver, &c.* 362
Richeſſe & magnificence de Reidivot; *ſa douleur, ſa politeſſe.* 383 *& ſuiv.*
Sort heureux que Reidivot *offre à* Leonacguyna, *& le détail de la vie délicieuſe dont elle eſt prête à jouir.* 388
Remede aſſuré, donné par un Grec, pour la Létargie ou les Evanouiſſemens. 402
Autre Secret pour ces mêmes indiſpoſitions, & effet qu'il produit. 405
Procès célebre des Médecins contre les Chirurgiens, & le jugement prononcé en conſéquence. 417
Continuation de l'admirable Hiſtoire de Dearchealb. 419
Moyens infaillibles pour être marié avantageuſement. 424
Aimable ſituation avec laquelle Dearchealb *ſe préſente pour être marié.* 427

Fin de la Table du Tome troiſieme.

LES MILLE

LES MILLE ET UNE FAVEURS,

CONTES DE COUR,

TIRÉS DE L'ANCIEN GAULOIS.

PAR LA REINE DE NAVARRE.

Suite de l'Hiſtoire de NOTSCINANSA.

CETTE conſidération me retint pendant huit jours entiers. L'eſpérance que vous reparoîtriez à la fin, balançoit ma réſolution : mais déſeſpérant de vous revoir, & ne voyant que ce moyen pour y parvenir, je ne m'occupai plus que de ce projet, & j'étois trop amoureux pour ne pas y réuſſir.

Mon pere étoit mort *Tanocpendevir* (*a*) des Veſtales. Il n'avoit tenu qu'à moi de ſuccéder à cette belle charge ; outre

(*a*) Médecin.

qu'elle étoit fort lucrative, elle étoit on ne peut pas plus honorable, & donnoit un grand crédit dans le Temple. Entre les beaux droits qui ſont attachés à cette dignité, celui de donner ſon attache pour la réception des Prêtreſſes, eſt un des plus flateurs. Je regrettai alors de n'en être point pourvu; elle m'auroit donné l'accès après lequel je ſoupirois. A ce défaut j'imaginai de demander une place de Veſtale à celui qui avoit acheté ma charge; j'en étois fort connu; il me devoit encore; & outre la reconnoiſſance, il convenoit, pour ſes propres intérêts, qu'il eût des ménagemens pour moi: la maiſon attachée à la charge de *Tanocpendevir* étoit encore à moi; je me l'étois réſervée; & il déſiroit ardemment que je la lui cédaſſe: je ne doutai pas qu'il ne m'accordât gracieuſement cette place. Il le fit effectivement avec toute la politeſſe à laquelle je m'étois attendu. Je lui avois propoſé un nom ſuppoſé; & c'eſt ſous ce nom, ô *Notſcinanſa*, que je me

ſuis préſenté, & que j'ai été reçu ici. L'on y a pour moi tous les égards poſſibles; &, pour ne pas riſquer d'être reconnu du *Tanocpendevir*, j'ai obtenu, par mes patentes, de n'être point ſujet à ſes viſites; précaution ſage, prudente, qui me met, ſans aucun doute, à couvert de tous les événemens.

Le détail du jeune homme me tranquilliſa beaucoup. Elevée dans le Temple, je connoiſſois la conſidération qu'on y avoit pour le *Tanocpendevir*, & pour tout ce qui venoit de ſa part, & il n'étoit pas poſſible que nous couruſſions aucun riſque de ce côté. Ma Gouvernante m'avoit entretenue ſouvent de celui qui étoit actuellement en charge, & m'avoit dit vingt fois que ſans lui elle ſeroit morte de ſes incommodités. Elle étoit ſujette aux vapeurs, & il n'y avoit que lui qui fût capable de les lui faire paſſer.

Cloranife, (c'étoit le nom de l'Inconnu) après m'avoir entretenu de toutes ces choſes, me mit ſur le chapitre

de ſon amour : cet article me (*a*) plut beaucoup. Il s'énonçoit en homme qui en fait uſage, & avant trois conférences je me trouvai toute autre. Il ne faut que de la docilité, me diſoit-il, pour être habile dans l'art d'aimer ; vous avez tous les talens convenables pour y réuſſir : mais, *Notſcinanſa*, ſouvenez-vous que le point le plus eſſentiel eſt la fidélité pour l'objet préféré. Sans la conſtance, cette paſſion, qui eſt une des plus nobles de la ſociété, dégénere dans le bas, & devient mépriſable. J'écoutois avec une curieuſe avidité tout ce qu'il me diſoit ſur ce chapitre. Après la théorie il me donna quelques élémens de pratique. En maître habile & ſage il me montroit par degré. O ma mere (*b*), l'aimable ſcience ! Eſt-il poſſible que je ſois reſtée ſans maître après avoir été ſi avancée ; non, s'il ne m'eſt pas rendu j'en mourrai (*c*) de douleur.

Je fus ſi pénétrée de cette réflexion,

(*a*) 432. Faveur. (*b*) 433. Faveur. (*c*) 434. Faveur.

que mes larmes interrompirent mon Hiſtoire. La Princeſſe *Don Comnannveſt* me prit dans ſes bras, eſſuya mes pleurs, & me promit, avec ſerment, de remédier à mes maux. Ces proteſtations ſinceres me donnerent de la conſolation, & me mirent en état de pourſuivre en ces termes.

Le haſard nous avoit été juſques-là ſi favorable, que rien n'avoit troublé la paix dont nous jouiſſions. Je voyois tous les jours *Cloranife* dans mon appartement, aux heures où ma Gouvernante étoit occupée, & le même haſard avoit été ſi heureux, qu'elle ne nous avoit jamais ſurpris enſemble : mais notre bonheur étoit trop doux pour qu'il pût durer.

Un jour que j'attendois mon Amant à l'ordinaire, en répétant (*a*) une leçon qu'il m'avoit donnée la veille, ma Gouvernante entra, & me dit, en ſouriant, de la ſuivre. Je lui demandai, avec un trouble dont je ne ſus pas la maîtreſſe,

(*a*) 435. Faveur.

& qui m'annonçoit mon malheur, dans quel endroit elle vouloit me conduire? Dans la ſalle du *Tanocpendevir*, repritelle; il fait aujourd'hui ſa viſite générale; il ne l'a point encore faite, & nulle de nous n'en peut être exceptée. Vous me ſurprenez, lui dis-je avec un redoublement d'inquiétude; depuis que je me connois je ne me ſouviens pas d'avoir paru devant lui. Vous étiez trop jeune, pourſuivit ma Bonne, pour jouir de cet honneur; mais vous étes dans un âge à n'en pas être diſpenſée; d'ailleurs, le *Tanocpendevir* précédent n'étoit pas ſi exact que celui-ci. Cette viſite eſt un droit dont il paroît fort jaloux, & ſelon les apparences, il la fera ſouvent. Il ſe pique de remplir les devoirs de ſa charge avec beaucoup d'exactitude. Pour moi, qui ſais que c'eſt pour le bien de la maiſon, je lui en ſais un gré infini, & il n'y a pas une des anciennes qui ne penſe comme moi.

Malgré tout ce que je pus dire à ma

Gouvernante pour ne pas me prêter à ſes déſirs, il fallut obéir. Elle avoit acquis un empire ſur moi ſi ſouverain en élevant mon enfance, qu'à peine oſois-je la contredire. Cependant je me ſentois une telle répugnance pour cette viſite, que j'oſai encore lui répliquer pendant le chemin. Ne m'avez-vous pas dit cent fois, lui dis-je, n'ayant plus rien à oppoſer à ſes ordres, que tous les Hommes étoient des monſtres, & qu'il falloit les éviter avec un ſoin extrême? Comment donc ſe peut-il que vous en voyiez ſans en être dévorée? Ma Bonne parut ſurpriſe de cette objection vraiſemblable, & fut un moment ſans réponſe. La Déeſſe que nous ſervons, pourſuivit-elle en me regardant fixement, eſt toute-puiſſante, & ſait faire des miracles quand il le faut: occupée ſans ceſſe des beſoins de ſes Filles, elle a connu de tout temps qu'un *Tanocpendevir* étoit utile à la conſervation de leur ſanté, & en en créant un, elle l'a purifié de la tache générale; la

place reſpectable qu'il occupe le ſanctifie : cela paroît répugner au bon ſens, j'en conviens; mais, ma Fille, en matiere de culte, le raiſonnement doit céder, & plier ſous la foi. Je vous paſſe vos contradictions; j'ai penſé autrefois comme vous; mais vous n'aurez pas ſi-tôt enviſagé le ſaint *Tanocpendevir*, que vous changerez de ſentimens; & ſi je ne me trompe, je prévois même que vous déſirerez une autre fois ſa viſite avec autant d'empreſſement que vous avez montré aujourd'hui de répugnance pour vous y ſoumettre.

Nous nous trouvâmes à la porte de la ſalle du *Tanocpendevir*, comme ma Gouvernante achevoit ces mots. Elle entra la premiere pour le prévenir de ma venue; mais un inſtant après elle en ſortit avec un air d'effroi & de colere. Je viens d'apprendre, me dit-elle, de jolies nouvelles; ce n'étoit pas ſans raiſons aſſurément que vous preniez avec tant de fermeté le parti de ces vilains Hommes; tubieu ! vous êtes connoiſſeuſe à votre âge : allez,

ne diſſimulez point, je ſais tout; la mêche eſt découverte. Le *Tanocpendevir*, en faiſant ſa viſite, s'eſt apperçu de la ſupercherie. La Veſtale ſuppoſée ne veut point avouer la cauſe de ſon déguiſement, mais il ne m'eſt pas difficile de la deviner. Je n'ignorois pas qu'elle profitoit ſans ceſſe de mes abſences pour vous entretenir; & ſi je n'en ai point fait de bruit, c'eſt que je me perſuadois que venant d'une part auſſi reſpectable, je ne riſquois en aucune façon en vous laiſſant en ſa compagnie; je me ſuis trompée; mais cela n'arrivera plus; voilà ſans doute le principe ſecret de ſes déſirs fréquens de prendre l'air ſur le dongeon: ah! ah! petite Mignonne, & vous n'en rougiſſez pas? Laiſſez-moi faire, bien fine à l'avenir ſi vous m'attrapez.

Pendant que ma Bonne, ou, pour mieux dire, ma terrible Gouvernante, déployoit ſa colere, je faiſois mes réflexions. *Cloranife* n'a rien avoué, me diſois-je, il faut l'imiter; il ſaura ſans

doute ſe tirer de ce pas dangereux, & mon aveu ne ſerviroit qu'à l'embaraſſer de plus en plus: dans cet eſprit je me ſoutins. Parbleu, repris-je à ma Bonne, après qu'elle eut jetté ſon feu, vous m'apprenez vous-même de jolies choſes, j'en ſais grand gré à votre emportement déplacé : vous dites qu'il y a ici un Homme ſous le voile de Veſtale, & vous prétendez que je ſuis de moitié de ſon déguiſement ? Mais cela eſt admirable; il auroit bien dû m'en faire part, je lui en aurois marqué ma reconnoiſſance. Ma Gouvernante parut ſurpriſe de ma réponſe. Seroit-il bien vrai, me dit-elle, que vous ne trempaſſiez en rien à ce qui ſe paſſe? En ce cas..... Penſez-en tout ce qu'il vous plaira, interrompis-je, je ſuis laſſe de vos ſottes défiances; & ſi vous continuez à me tourmenter, comme vous avez fait juſqu'ici, la patience m'échapera, & je prendrai un parti dont vous vous repentirez à coup ſûr.

Ma Bonne, touchée de la maniere

ſoumiſe dont je lui répondois, me dit, qu'en faveur de ma douceur, elle alloit travailler à faire ma paix avec le *Tanocpendevir*, & là-deſſus me quitta une ſeconde fois, & rentra dans la ſalle. Un moment après on me fit appeller : *Notſcinanſa*, me dit ma Gouvernante en me préſentant à un Homme d'environ trente ans, répondez à ce reſpectable Protecteur; il ſoupçonne votre innocence; juſtifiez-la ſi vous pouvez : il vous ſeroit facile de m'en impoſer, mais ne vous flatez pas de tromper le *Tanocpendevir*; il lit dans les cœurs, & ſi vous étiez capable de vous déguiſer, vous travaillerez à votre propre perte, & à vous rendre la plus malheureuſe de toutes les créatures.

Ce début m'étonna; je pâlis. Cette fermeté dont je m'étois parée commença à s'ébranler. Je me trouvai mal à l'approche du *Tanocpendevir* : Voilà un pouls, s'écria-t-il en branlant la tête, qui prouve mes conjectures; ſon émotion les confirme. Qu'on faſſe venir le

coupable, ſa préſence achevera de me décider. Je tremblai à ce diſcours. Il ſembloit que ce Juge trop éclairé pénétrât dans le ſein de mon intérieur; je ſouffrois tout ce qu'on peut ſouffrir.

Mais loin que la préſence de *Cloranife*, qui fut confronté, me confondît comme je m'y attendois, elle me raſſura; il parut ſi peu embaraſſé en approchant le *Tanocpendevir*, que je me remis aiſément. Au lieu d'attendre ſes reproches, il les interrompit, tira le Juge en particulier, lui dit quatre mots, dont la vertu fut ſi grande, que le *Tanocpendevir* ſe retourna vers ma Gouvernante, en lui diſant qu'il s'étoit trompé. La nature eſt admirable, s'écria-t-il; je m'étois figuré, à de certains ſymptômes, que cette Veſtale étoit d'un ſexe différent, & dans cet eſprit je voulois lui faire ſubir les rigueurs de la loi; mais il n'en eſt rien, je le répete; je viens d'en faire la preuve : Qu'on tienne ſecrete cette affaire, ajouta-t-il, l'honneur de cette maiſon en ſouffriroit.

Après ces mots il ordonna à ma Bonne de ſe retirer, & me dit tout haut qu'il avoit à m'entretenir. Je ne doutai pas que ce ne fût pour me viſiter. *Cloranife* étoit paſſé dans un appartement prochain. Je me voyois ſeule avec le *Tanocpendevir*; n'avois-je pas lieu de préſumer que j'allois ſubir une cérémonie pour laquelle j'avois une antipathie qui ne peut s'exprimer?

Mais quelle fut ma ſurpriſe! A peine ma Gouvernante fut-elle ſortie, que le *Tanocpendevir* en fit autant. Attendez, me dit-il, je vais vous envoyer quelqu'un qui vous expliquera mes intentions. Je ne ſavois que penſer de ce diſcours. *Cloranife*, qui reparut, me mit au fait de l'aventure. Nous étions perdus, me dit-il, ſans le moyen que j'ai imaginé pour nous tirer l'un & l'autre d'affaire. Il m'en coûte la maiſon dont je vous ai parlé. Le *Tanocpendevir* à cette condition ferme les yeux, me permet de me retirer, & me promet de m'aider de ſon crédit pour vous donner les facilités

de ſortir de ce Temple. Cela ſera bien difficile, m'écriai-je en pleurant; ma Bonne m'a dit vingt fois, que lorſqu'on y étoit entré, c'étoit pour la vie. Cela eſt vrai, reprit *Cloranife*, mais avec de l'argent & de la faveur les difficultés les plus difficiles s'applaniſſent. Nos Dieux, occupés d'autres ſoins, ne ſe donnent plus la peine de punir les tranſgreſſeurs de leurs loix : ainſi conſolez-vous, ô *Notſcinanſa*, mon abſence ne ſera pas longue, & avant qu'il ſoit peu, je trouverai les moyens de vous procurer une liberté préférable à tous les biens de la vie; & ſi vous perſévérez dans vos ſentimens pour moi, nous jouirons l'un & l'autre d'une félicité ſans pareille.

Ces aſſurances flateuſes, qui me furent répétées pluſieurs fois, commencerent à me calmer. *Cloranife* y ajouta des careſſes ſi tendres, que je le quittai avec un peu plus de tranquillité : mais ô ma mere, qu'elle a été de courte durée! Pendant huit jours j'ai pris patience; l'eſ-

pérance d'avoir des nouvelles d'un moment à l'autre de mon Amant, m'a ſoutenue pendant un temps; mais connoiſſant bientôt, par une fatale expérience, que j'étois oubliée, je ſuis tombée dans la langueur où vous me voyez. *Cloranife* eſt un ingrat, on n'a pu parvenir à me tenir les paroles qu'il m'avoit données: l'une où l'autre de ces choſes m'accablent de la plus vive douleur. Ma Gouvernante, ſurpriſe de l'abattement affreux dans lequel je ſuis plongée, me preſſe tous les jours de lui en apprendre les motifs; à quoi cela auroit-il ſervi? Je me ſuis tu juſqu'ici, & ſans les promeſſes avec leſquelles vous m'avez arraché mon ſecret, je l'aurois enſeveli avec moi dans le tombeau.

La Princeſſe *Don Comnannveſt*, après que j'eus fini mon Hiſtoire, ſe mit à rêver profondément; un moment après elle leva les yeux au Ciel, & ſe mit à pleurer amérement. O ma Fille! s'écria-t-elle, à quel ſort êtes-vous expoſée? Si

je réponds à vos désirs, je vous perds ; le danger eſt manifeſte : & ſi je n'entre point dans l'état où vous êtes, vous mourrez de langueur. Après ces mots, qui redoubloient mes pleurs, elle me fit part du rêve affreux qu'elle avoit fait de moi, & des précautions qu'elle avoit cru devoir prendre pour me préſerver du préſage. Moins craintive qu'elle, ou plus attachée à mon ſens, je l'aſſurai que je ne redoutois point ce péril : pourvu que je ſorte de l'eſclavage cruel où je ſuis condamnée, lui dis-je, & que je ſois unie à ce que j'aime, rien n'eſt capable de me faire trembler. Ces augures ſont vains, & deviendroient réellement funeſtes pour moi, ſi vous vous y arrêtiez plus long-temps. L'ardeur que j'avois pour ſortir du Temple me rendoit éloquente : ma ſituation étoit preſſante ; j'étois adorée de ma mere ; le deſtin agiſſoit : elle ſe rendit enfin à mes vives ſollicitations.

Elle me quitta, en m'aſſurant qu'elle alloit travailler à me faire revenir à la

maiſon paternelle : ce ne fut pas ſans peine qu'elle y parvint. Outre les difficultés ordinaires, *Don Comnannveſt*, mon Pere, étoit entier; lorſqu'il avoit pris une fois une réſolution, il étoit difficile de le faire revenir. Il fallut toute la tendreſſe qu'il avoit pour ma Mere, afin de l'engager à ſe donner les ſoins convenables pour réuſſir. Plus de trois mois s'écoulerent avant que je fuſſe relevée de mes vœux, & pendant ce temps je ſouffrois tout ce qu'on peut ſouffrir; ſans les viſites fréquentes de ma Mere, & l'eſpoir qu'elle me renouvelloit ſans ceſſe, je ſerois morte d'incertitude & de langueur.

La veille du jour que ma Mere devoit m'apporter l'ordre de ma liberté, jour que je regardois comme le plus heureux de ma vie; je vis, du dongeon où je me promenois, ouvrir la fenêtre où *Cloranife* s'étoit montré pour la premiere fois. Je treſſaillis (*a*), ſans imaginer que je

(*a*) 436. Faveur.

duſſe revoir ce cher Amant. Il donna des marques, par ſes ſignes, de ſa conſtance & de ſa joie. J'y répondis le plus tendrement (*a*) qu'il me fut poſſible; il tenoit un arc, & j'entrevis qu'il attachoit une lettre à une flèche qu'il m'envoya; je la ramaſſai : mais quelle fut ma ſurpriſe & ma frayeur en liſant ce que contenoit le billet! il étoit conçu en ces termes.

LETTRE de CLORANIFE à NOTSCINANSA.

« J'ai tenté l'impoſſible, mon aimable » *Notſcinanſa*, pour parvenir au point » dont nous étions convenus à nôtre » ſéparation, ſans pouvoir réuſſir. Je » me ſuis introduit deux fois dans le » Temple, dans l'eſpérance de vous » y joindre, & de prendre des meſu- » res pour vous en arracher; il s'en eſt » bien peu fallu même que je n'aye été » pris ſur le fait. Au déſeſpoir de tant » de difficultés, j'ai pris mon parti :

(*a*) 437. Faveur.

» tenez-vous prête la nuit prochaine;
» vingt perſonnes qui me ſont dévouées,
» doivent mettre le feu dans ce temps
» au Temple. Je profiterai du déſordre
» où cet accident va jetter votre maiſon
» pour vous enlever : ne craignez rien,
» tout réuſſira au gré de nos ſouhaits ».

Effrayée d'un tel projet, à la veille de ſortir par des voies plus douces, j'eſſayai, par les voies les plus propres à me faire entendre, pour faire changer de réſolution à *Cloranife ;* il ne les comprit point, & diſparut tout-à-coup. Je ne ſavois que penſer de cette retraite; quelques momens après j'en démêlai la cauſe. Le *Tanocpendevir* parut à la fenêtre avec lui, & gêné ſans doute par ce témoin ſuſpect, mon Amant feignoit de ne pas me voir : la prudence même m'obligea de me retirer, pour être de moitié de ſa politique; mais ce ne fut pas ſans emporter avec moi l'inquiétude la plus cruelle. Je ne voyois aucun moyen de parer l'entre-

prise de *Cloranise*. S'il m'avoit été possible de faire avertir la Princesse *Don Comnannvest*, il auroit été facile d'aller au-devant de ce malheur prochain; mais, outre que je ne savois où lui adresser ma lettre, à cause qu'elle étoit allée en campagne pour mes affaires, j'ignorois encore l'endroit où demeuroit mon Amant. Il n'y avoit qu'un seul moyen; c'étoit de confier à ma Bonne le secret, mais il perdoit *Cloranise*. Toutes ces réflexions me plongeoient dans l'état le plus violent. Il étoit presque nuit, & j'étois encore dans l'irrésolution du parti que j'avois à prendre. L'incertitude étoit affreuse, & le danger que nous courions tous, certain : cela me faisoit trembler, & me jetta dans un embaras affreux.

Je m'étois retirée dans mon appartement, où je pressois mon imagination pour résoudre des difficultés si sensibles, lorsque le sommeil, que je craignois avec justice presqu'autant que la mort, dans la situation où j'étois, vint voltiger,

malgré moi, ſur mes paupieres; j'eus beau y réſiſter, & le chaſſer comme un ennemi dangereux, il s'empara de mes ſens, & termina, par ſes pavots, mes doutes & mon effroi.

Je ſais l'événement que vous allez me rapporter, interrompit *Tanitbudan*, piqué de ce que *Notſcinanſa* n'avoit pas des choſes plus intéreſſantes à lui dire. *Cloranife* vous enleva du milieu des flammes, & ma garde l'arrêta comme il ſe jettoit avec vous dans un char, pour éviter le châtiment que ſa témérité méritoit. J'ignore encore moins ſon jugement, & la fermeté avec laquelle il reçut la mort. J'admirai même ſon héroïſme lorſqu'on me le rapporta; & s'il m'avoit été permis de lui faire grace, je l'aurois arraché au ſort malheureux qui l'y avoit entraîné: j'y étois diſpoſé, mais les remontrances de la Grande-Prêtreſſe, & celles de mon Conſeil, qui demandoient un exemple, ſuſpendit ma bonne volonté. Si vous n'avez rien de plus in-

téreſſant à me rapporter, continua ce Prince en ſe rongeant les doigts, je vous diſpenſe de continuer votre Hiſtoire : juſqu'ici vous n'avez fait l'aveu que de choſes aſſez indifférentes. Mais ſuppoſé que vous m'en ayiez impoſé, le Taliſman me vengera de votre déſobéiſſance ; & vous apprendrez qu'on ne joue pas impunément le Ciel & ſon Roi.

Je croyois, reprit *Notſcinanſa*, ſans paroître trop émue de ce diſcours, que le rapport ſincere que j'ai fait de mes foibleſſes, étoit capable de redoubler la haine de mon Prince pour mon Sexe, & je ne m'attendois pas à tant d'indulgence de ſa part ; j'oſe l'aſſurer, que ſi elles avoient été plus grandes, je me ſerois bien donnée de garde d'en faire myſtere, après l'avis terrible du cruel Taliſman. Je n'ai plus que quelques mots à ajouter à mon Hiſtoire ; je n'attends que l'ordre de mon Roi pour l'achever.

Tanitbudan fut ſurpris de la tranquillité de la jeune Perſonne, & parut s'adou-

cir à ce diſcours. Voyons, dit-il, de quelle maniere vous prîtes la mort de votre Amant? Vous vous en conſolâtes ſans doute avec un autre: c'eſt aſſez l'ordinaire de votre Sexe; je m'attends bien à cette chûte. *Notſcinanſa*, ſans répondre à cet article, pourſuivit en ces termes.

Je ne fus qu'un mois après, la terrible fin de *Cloranife*. J'avois été reconduite au Temple dès la nuit fatale où j'avois été ſéparée de lui. *Don Comnannveſt*, malgré les ſollicitations preſſantes de ma Mere, avoit ſignifié que je n'en ſortirois jamais, & ne lui avoit permis de me revoir, que pour me déclarer cet ordre barbare: je le reçus avec une réſignation dont je ne me croyois pas capable. La douleur m'avoit ſerré le cœur, & m'avoit ôté ce qui s'appelle tout ſentiment. Les larmes de la Princeſſe ne me firent aucune impreſſion: j'étois comme une perſonne dans l'yvreſſe. Cet état létargique ne dura cependant qu'un temps; j'aurois

été trop heureuſe s'il avoit toujours ſubſiſté.

J'en ſortis le jour terrible où mon Amant paya de ſa tête l'attachement que je lui avois inſpiré ; les cris publics qui annonçoient ſa mort, étant parvenus dans l'appartement où j'étois reſſerrée, je tombai (*a*) en foibleſſe, après avoir entendu prononcer diſtinctement ſon Arrêt. O Ciel ! m'écriai je, après en être revenue, ſe peut-il que je vive encore ! Pourquoi, cruelles, dis je à ma Gouvernante & à celles qui s'empreſſoient pour me faire revenir, avez-vous la méchanceté de vouloir perpétuer mon ſupplice ? Que ne me laiſſiez-vous enlever par la pâle mort ; elle auroit été moins barbare que vous ; Et vous, ô Pere de la lumiere, ſource de toute équité, ſe peut-il que vous ayez ſouffert que mon Amant périſſe ? Quel étoit ſon crime ? En eſt-ce donc un d'aimer ce que vous avez créé ? Quelle injuſtice ! *Cloranife*

(*a*) 438. Faveur,

m'aimoit

m'aimoit ! Voilà ſon forfait ! Il en eſt puni ; il n'eſt plus !... & je vis encore. Non, cher objet de mon cœur, je te ſuivrai, je ne puis te ſurvivre ; & puiſqu'on a l'inhumanité de m'empêcher de mourir avec toi, j'obligerai, par des crimes, les cruels à me précipiter eux-mêmes dans la nuit du tombeau.

Je fus plus d'un mois plongée dans le même déſeſpoir. On fut obligé de recourir à la violence pour m'obliger à manger ; je voulois me laiſſer mourir de faim. Au bout de ce temps ma douleur commença à raiſonner, & à me faire comprendre que le moyen de ne point être gênée dans mon projet, étoit de feindre de devenir plus tranquille. Je n'eus pas plutôt conçu cette idée, que je dévorai mes pleurs, & me remontrai dans une aſſiette moins agitée : j'avois refuſé juſques-là de voir ma Mere, & de lui parler. Elle étoit dans les alarmes les plus vives de ma ſituation, & ſe rendoit tous les jours au Temple pour apprendre

de mes nouvelles. Je priai ma Gouvernante de la faire entrer la premiere fois qu'elle y viendroit. Je me gouvernai dans cette viſite avec tant de raiſon, qu'elle imagina dans peu me voir telle que je devois être: cette tendre Mere en fut tranſportée. Elle n'avoit que moi; & malgré les ſujets légitimes qu'elle avoit de ſe conſoler de ma mort, la ſeule idée de ma perte la faiſoit frémir & l'accabloit de douleur. Le Prince *Don Comnannveſt*, touché de l'état où le mien la réduiſoit, s'étoit rétracté, & lui avoit permis de me voir, & de faire de moi tout ce qu'elle voudroit. Ma Mere me l'apprit elle-même; & ce fut ſur cela que je formai le projet conſtant que j'avois de mourir, & de joindre un (*a*) Amant ſans lequel je ne pouvois plus exiſter.

Dès qu'on me crut revenue de l'idée de mourir, l'on me rendit un peu plus de liberté, & l'on me veilla de moins près. Je feignis quelques jours la même

(*a*) 439. Faveur.

tranquillité, afin de pouvoir aller & venir dans la maiſon. Mon deſſein étoit de périr dans l'endroit où j'avois vu mon (*a*) aimable *Cloranise* pour la premiere fois, & de me précipiter du dongeon à bas; mais par malheur pour moi je le trouvai fermé lorſque je voulus y monter. Depuis l'accident du feu, dont on ſavoit la cauſe, l'on avoit réſolu que perſonne ne s'y promeneroit à l'avenir; j'en fus au déſeſpoir. Je m'étois fait une idée conſolante de faire un ſacrifice de ma (*b*) vie dans cet endroit à mon Amant: il fallut chercher un autre genre de mort, & plus de huit jours furent employés à faire cette funeſte découverte, à cauſe de l'idée que j'avois d'en trouver un qui eût rapport à mon Amant.

Un jour que je croyois être ſeule dans un petit bois qui terminoit les jardins du Temple, je me mis à me plaindre, & à faire des réflexions amères ſur la (*c*) perte de mon Amant: Quoi! m'écriai-je,

(*a*) 440. Faveur. (*b*) 441. Faveur. (*c*) 442. Faveur.

je vis encore ! Quelle foibleſſe ! Eh! qu'importe de quel genre ſoit la fin de ma vie, pourvu que je meure, & que je (*a*) rejoigne *Cloranife* ? Cette réflexion eut tant de pouvoir ſur mon eſprit, que je réſolus de terminer dans ce moment mes malheureux jours.

A trente pas du bois dans lequel je délibérois de ces choſes, il y avoit un grand canal qui recevoit les eaux de toute la maiſon. Je me levai dans l'intention de m'y précipiter : je ſuis ſeule, diſois-je tout haut, rien ne m'empêchera de remplir mon projet. Le feu a été cauſe de la perte de tout ce que j'avois de plus cher dans la vie, il faut que l'eau répare mes malheurs, & me réuniſſe à ce que j'aime. Allons, mourons ; dans le déſeſpoir affreux où je ſuis plongée, je ne puis trouver un genre de conſolation plus heureux.

J'étois à vingt pas de la piece d'eau ; je choiſiſſois déjà l'endroit par lequel je

(*a*) 443. Faveur.

voulois m'y précipiter, lorſqu'en ſortant de l'allée où j'étois, qui y aboutiſſoit, je fus croiſée par une jeune Vierge qui accouroit à moi, & qui, dès qu'elle me vit, ſe jetta à mon col, en me diſant qu'elle m'avoit entendue, & que ſi je perſiſtois à vouloir remplir mon noir projet, elle perdroit la vie avec moi: C'eſt donc ainſi, me dit-elle en m'embraſſant, que vous me tenez votre parole? Ne m'aviez-vous pas juré que vous ne feriez jamais rien ſans me le confier? Pourquoi l'avois-je exigé, c'eſt que je ſoupçonnois que votre tranquillité n'étoit qu'apparente. En vérité, *Notſcinanſa*, je ne vous comprends pas: Quoi! pour un homme qui n'eſt plus, & qui tôt ou tard vous auroit été infidele, vous êtes capable de vous porter à des extrêmités auſſi condamnables? Ah! ma chere Compagne, revenez de vos égaremens: ſi vous avez à vous déſeſpérer, que ce ſoit de la foibleſſe que vous avez eu de vous attacher à un Sexe ſi perfide. *Clo-*

ranife eſt mort ; vous dites que vous n'êtes ſenſible à ſa perte que parce que vous en êtes la cauſe innocente, & qu'il s'eſt ſacrifié pour vous prouver ſon affection : Ah ! s'il vous avoit bien aimée, il ne ſe ſeroit pas mis dans le cas de vous perdre : ces ſortes d'amours ſont enfantés par le délire, & ne durent qu'autant que leur yvreſſe. Oui, c'eſt un ſonge trompeur, le réveil le détruit. Sans avoir jamais été dans le monde, une éducation prévoyante m'en a inſtruite ; de mille hiſtoires de Maîtreſſes & d'Amans, à peine s'en trouve-t-il une dont la fin réponde au commencement. L'on eſt ſéduit par les apparences ; le fond n'eſt qu'infidélité & que perfidie. Ah ! revenez, ma chere *Noiſcinanſa*, revenez de votre erreur ; tous les hommes ſont des traîtres, des fourbes, des comédiens & des trompeurs. S'il étoit vrai que vous ne vous fuſſiez pas attachée à celui-ci d'une certaine maniere, vous ne vous ſeriez pas plongée dans l'égarement affreux où je vous

trouve, & vous couleriez, comme moi, des jours tranquilles & ſereins: mais je le vois, vous l'aimiez; votre ſageſſe en a dérobé ſans doute l'aveu, & voilà la cauſe de vos malheurs & de votre déſeſpoir.

Quelque vague que fût ce diſcours, il ne laiſſa pas de me diſtraire; & de me faire faire quelques réflexions. D'ailleurs, *Urgocenie* étoit ſi reſpectable par ſa conduite, & connoît ſi bien l'art de la perſuaſion..... *Urgocenie*, *Urgocenie!* interrompit le Roi, ſans faire attention qu'il étoit devant ſon Pere; vous connoiſſez cette Fille, & c'eſt elle qui vous parloit ainſi? Oui, Seigneur, reprit *Notſcinanſa*, elle-même; ſi vous la connoiſſiez, vous ne ſeriez pas ſurpris... Continuez, pourſuivit le Roi, qui craignoit de ſe laiſſer entrevoir; les diſgreſſions allongent les récits, & ſont embaraſſantes. *Notſcinanſa*, ſurpriſe de cette humeur, n'oſa répliquer, & continua dans ces termes. Lorſque je ſemblai revenue de ces égaremens dont j'ai

parlé plus haut, la Princeſſe *Don Comnannveſt* m'obtint la permiſſion, pour diſſiper les noires humeurs dont j'étois accablée, de voir les Penſionnaires qui me plairoient le plus. En m'apprenant cette nouvelle, elle me conſeilla de m'attacher à l'aimable *Urgocenie*, en me vantant ſes grandes qualités, & en me faiſant enviſager, qu'étant fille du premier Miniſtre, elle pourroit un jour m'être utile, ou du moins me procurer bien des douceurs. Elle avoit été nourie comme moi dans le Temple. Mais j'étois dans ce temps de criſe ſi accablée de mes malheurs, qu'à peine fis-je quelqu'attention aux vues de ma Mere, & encore moins aux bontés & aux ſages avis dont cette ſage Vierge m'honoroit. Je les écoutai d'abord avec aſſez d'indifférence; mais comme elle ſe montroit plus généreuſe & plus compatiſſante à mes malheurs que les autres, malgré mes diſtractions & mon déſeſpoir ſecret, je la diſtinguois, & je la voyois plus fréquemment.

Cette digne Perſonne me parla avec tant de force ſur la honte qu'il y avoit de ſe laiſſer aller au déſeſpoir, & me fit ſentir ſi naturellement l'extravagance de ceux qui s'affligeoient des événemens d'une vie ſujette à tant de traverſes; qu'elle me fit rentrer peu-à-peu dans moi-même. Je lui en ſus un ſi grand gré, lorſque ma raiſon eut repris le deſſus, que je ne ceſſois point de lui en marquer ma reconnoiſſance. Ma Mere, à qui j'appris ces obligations, l'en remercia elle-même, & ſe donna bien de garde, dans l'entretien qu'elle eut avec elle, de lui parler de mes aventures, cela m'auroit ôté l'amitié de cette ſcrupuleuſe Fille. Mon Hiſtoire étoit contée à mon avantage dans la maiſon. Le malheureux *Cloranife*, ſelon le détail qui avoit été fait de l'aventure, étoit le ſeul coupable; on le chargeoit de tout : je n'avois trempé en rien à ce qui étoit arrivé. On répondoit à ceux qui prétendoient voir plus clair que les autres, qu'il n'y avoit

point de femmes qui fuſſent à l'abri de la paſſion & des extravagances d'un homme, & que les entrepriſes & la témérité de ceux-ci ne concluoit de rien pour la vertu de celles qui en étoient l'objet. Pendant le temps que durerent mes premiers tranſports, on eut ſoin d'en cacher le principe; on attribua mes cris & mon délire à la crainte des flammes dans le temps que j'en avois été enlevée. Je n'étois jamais entrée dans aucun détail à ce ſujet avec *Urgocenie*, & elle me croyoit auſſi innocente que l'on me l'annonçoit.

La compagnie de cette digne Perſonne me rendit bientôt l'uſage entier de ma raiſon; je trouvois tant de douceurs dans ſon entretien, & tant de ſujets d'admiration dans ſa façon de penſer, que mon affection pour elle vint à tel point, que j'en oubliai *Cloranife*. Nos entretiens ne rouloient que ſur l'agrément de conſerver ſa liberté, & de fuir le commerce des hommes, comme le plus grand des

malheurs. De mille, avoit-elle coutume de dire, à peine s'en trouve-t-il un de raiſonnable : comment eſt-il poſſible, ajoutoit-elle, qu'une fille ſoit aſſez folle pour oſer tenter ce haſard ? L'exemple de tant d'unions mal aſſorties ne devroit-il pas nous corriger ? Aſſez d'autres ſans nous auront ſoin de l'uſage de la propagation ; tâchons de n'en pas être les inſtrumens : ſervons, s'il ſe peut, de modele pour les fuir, & ne devenons pas ſages à nos dépens.

Ces maximes firent une ſi grande impreſſion ſur mon eſprit, que quelque temps après la Princeſſe *Don Comnann-veſt* m'ayant retiré du Temple, parce que je ne pouvois plus vivre ſans ma digne Amie qui en étoit ſortie, je refuſai un parti conſidérable qui ſe préſentoit. *Urgocenie*, qui m'en avoit donné l'exemple quelques jours auparavant, me fut un ſi grand gré de la fermeté que j'avois fait paroître dans cette occaſion, qu'elle m'aſſura de m'être toujours attachée. En effet,

depuis ce temps nous nous ſommes toujours vues ; la proſcription même de tout notre Sexe n'a ſervi qu'à reſſerrer de plus en plus les nœuds de notre amitié. Au lieu de nous en plaindre comme les autres, nous nous en amuſons toutes les fois que nous nous trouvons enſemble ; & nous n'avons, dans cet eſprit, jamais voulu tremper dans les projets divers qu'on a formés pour la faire ceſſer. Voilà, Seigneur, ajouta *Notſcinanſa*, le détail ſimple & vrai de tout ce qui m'eſt arrivé ; s'il m'eſt échapé quelque circonſtance, le Taliſman ne doit pas m'en punir, par la raiſon que le défaut de mémoire y a eu plus de part que la malignité.

Dearchealb, qui s'attendoit que le Roi alloit renvoyer *Notſcinanſa*, ſelon ſa coutume, s'avança pour en recevoir l'ordre : laiſſez, lui dit le Prince, je ſuis bien aiſe d'entrer dans quelques détails. *Croſelivèſgol*, qui connut, à l'air dont ces paroles furent prononcées, que *Tanitbudan* vouloit entretenir la jeune Per-

ſonne en ſecret, ſe retira vers le premier Ecuyer : Que dites-vous de ceci ? lui dit-il ; cette conduite me paroît nouvelle ; mes vœux ſeroient-ils exaucés, & la beauté & la ſageſſe de cette Fille feroient-elles impreſſion ſur le cœur de notre Maître ? Je ne ſais, reprit *Dearchealb* ; mais j'ai remarqué avec ſurpriſe, pendant le récit de l'Hiſtoire de cette Fille, le Roi fort attentif & fort attaché. N'avez-vous pas pris garde ſur-tout, avec quelle vivacité il s'eſt intéreſſé, lorſqu'il a été queſtion de votre aimable Fille? Ah ! *Dearchealb*, ſi vous avez quelque conſidération pour moi, interrompit le premier Miniſtre vivement, qu'il ne vous arrive jamais de prononcer ſon nom devant le Roi. Je ſerois au déſeſpoir s'il lui prenoit fantaiſie d'examiner *Urgocenie* : il en ſeroit capable ; il me l'a fait même entrevoir pluſieurs fois. Quelque ſoin que je me ſois donné pour la faire élever dans les principes où je la ſouhaite, & quelqu'opinion que j'aye de ſa vertu,

je ne pourrois m'empêcher de trembler, s'il arrivoit qu'on la mît à l'épreuve. L'aveu de la foibleſſe la plus légere, me feroit mourir de honte & de douleur. Sentez-vous bien ce que l'honneur ſouffre en de pareilles occaſions, & ce que c'eſt qu'être Pere & avoir des ſentimens? Je me mets à votre place, repartit le premier Ecuyer, & conviens de tout ce que vous me dites: mais s'il arrivoit auſſi que notre Maître, après l'examen fait, trouvât dans *Urgocenie* une fille forte & ſans foibleſſe, penſez-vous qu'il s'en tînt à la ſimple admiration? On dit qu'elle eſt belle comme le jour, ſpirituelle, & qu'elle eſt douée des talens les plus gracieux & les plus ſéduiſans, n'en voilà-t-il pas plus qu'il n'en faut pour ſurprendre le cœur du Prince, & pour l'amener au point où je le déſirerois pour ſon bonheur, pour votre gloire, & pour la félicité du Royaume?

Ne portons pas ſi loin nos idées, reprit le premier Miniſtre en ſouriant.

Je ſuis ſenſible à vos bontés : mais, *Dearchealb*, que vos déſirs ſont chimériques & hors de toute apparence ! Il ſeroit extravagant de s'en flater. L'antipathie du Roi eſt toujours la même, elle ne ſe dément point ; & je crains bien qu'il ne varie jamais dans ſes funeſtes préventions ; il en donne des preuves à chaque inſtant : heureux s'il ne les porte pas trop loin ! A l'égard d'*Urgocenie*, qui me touche de ſi près, je ferai mes efforts pour qu'elle ne ſoit point du nombre des examinées : mais s'il arrivoit, malgré mes ſupplications, qu'elle y paſsât, & pour un plus grand malheur, qu'elle ne démentît point, par le détail de ſon Hiſtoire, le préjugé fatal ; ſon ſang verſé par moi expieroit ſa honte & la mienne ; & du même poignard je m'arracherois une vie dont le cours, après un tel affront, me ſeroit à charge. Voilà mes ſentimens, ô *Dearchealb*, & de quelle maniere *Croſeliveſgol* penſe : Plaiſe au Pere de la

lumiere que je ne me trouve pas dans le cas de vous le prouver!

Pendant que le premier Miniſtre & *Dearchealb* s'entretenoient ainſi, le Roi ſe ſervoit de ſon adreſſe & de ſon eſprit pour apprendre adroitement de *Notſcinanſa*, s'il étoit bien vrai qu'*Urgocenie* fût auſſi ſage & auſſi indifférente pour les hommes qu'elle l'avoit rapporté. Pour avoir lieu de faire fond ſur le caractere de la jeune Perſonne, & ſur ſon rapport, il voulut l'éprouver elle-même par l'endroit délicat dont elle s'étoit prévalu.

Vous venez de me montrer bien de l'éloignement pour un ſecond engagement, lui dit le Prince avec toute l'adreſſe dont il étoit capable, ſeroit-il poſſible qu'il fût réel, & que la démarche faite par votre Roi pour un ſujet qu'il aime, & qui languit pour vos charmes, devînt inutile? Si cela étoit, j'en ſaurois aſſurément un bien mauvais gré à votre *Urgocenie*. Vous n'avez pas eu

lieu de vous louer de vos premieres inclinations, il eſt vrai; mais c'eſt moins à l'amour qu'au deſtin à qui vous vous en devez prendre. L'amour vous étoit favorable, vous en êtes convenu; & même votre penchant, ſelon votre aveu, vous portoit à goûter ſes douceurs: A quoi tient-il donc que vous ne vous prêtiez à des déſirs ſi légitimement inſpirés? A quoi il tient, Seigneur? reprit avec ſurpriſe *Notſcinanſa*; quand même j'y conſentirois, ſerois-je la maîtreſſe de mon ſort? Mais que dois-je penſer d'un pareil diſcours? Eſt-il bien vrai que ce ſoit mon Roi qui me le tienne? Non, ſans doute, c'eſt une illuſion. Avec les préjugés cruels qu'il a contre nous, l'on ne doit pas s'attendre à de pareils propos, & s'ils ſont auſſi ſinceres qu'ils ſont bien exprimés, je reconnois, avec étonnement, qu'*Urgocenie* m'a dit vrai; & que nonobſtant ſon peu d'uſage du monde, elle a l'eſprit ſi pénétrant & ſi profond, qu'on peut s'en rapporter à elle ſur la

connoiſſance de ce qui ſe paſſe de plus ſecret dans le cœur.

Tanitbudan, qui ne s'attendoit pas à une pareille réponſe, ſe trouva ſi fort embaraſſé, que ſon premier mouvement fut de terminer l'entretien, & de renvoyer *Notſcinanſa*. Mais la réflexion le retint; elle venoit de lui porter un trait ſi vif, qu'il ne put s'empêcher de rougir, & de déſirer d'apprendre l'opinion qu'avoit la fille de *Croſeliveſgol* de ſa façon de penſer. Votre Amie eſt admirable, continua-t-il en ſouriant, & ſes idées bien haſardées. Peut-on ſavoir de quelle maniere elle penſe ſur mon compte, & ce qu'elle a cru pénétrer de ma façon de penſer? Volontiers, reprit *Notſcinanſa*, moins embaraſſée que le Prince. Elle m'a dit cent fois que le dépit étoit la cauſe de notre proſcription, & qu'elle étoit moins due à l'antipathie que vous aviez pour le Sexe, qu'au reſſentiment occaſionné par l'ingratitude ou la perfidie d'une Maîtreſſe chérie. Voilà qui eſt bien

ſcélérat, s'écria *Tanitbudan* avec aigreur; & qui peut lui avoir donné lieu de tirer de telles conjectures? L'Hiſtoire de vos amours avec *Necalbolane*, Seigneur. Comment donc! interrompit le Roi; l'on eſt donc bien inſtruit dans vos maiſons de ce qui ſe paſſe dans le monde? Je m'étois perſuadé juſqu'ici qu'on ne s'y occupoit que des choſes du Ciel, & que celles de la terre en étoient abſolument exclues. Eh bien, vous vous êtes fort trompé, repartit *Notſcinanſa*, ne pouvant s'empêcher de ſourire de la bonne-foi du Prince: il ne s'eſt rien paſſé à la Cour & à la Ville avant notre proſcription, qu'on en ait été informé dans le Temple; & il n'y a pas une de nous qui n'en aie raiſonné librement. La vie d'une Veſtale eſt ſi remplie de vuide, & ſi ſujette à l'ennui, qu'on cherche à la diſtraire par les endroits les plus piquans. Nous la paſſons ordinairement à nous informer de tout ce qui ſe paſſe dans le monde, & lorſque quelqu'aventure inté-

reſſante pénetre juſqu'à nous, l'on s'aſſemble, l'on en raiſonne, & l'on s'en occupe auſſi ſérieuſement que de nos devoirs les plus ſolides & les plus recommandés. Sans cela que deviendroit-on? Il faudroit donc mourir de langueur ou d'inaction.

Quelque peu ſatisfait que *Tanitbudan* fût des réponſes de *Notſcinanſa*, il ne pouvoit s'empécher de s'en amuſer. Laiſſons ces réflexions inutiles, lui dit-il, & revenons à ce que je vous diſois, ô Vierge.

Il y a long-temps qu'un Officier que j'aime me fait ſa cour, pour obtenir de moi qu'il vous faſſe la ſienne; il eſt devenu amoureux de vous le jour que vous penſâtes périr par les flammes; il n'a pas tenu à lui qu'il ne vous en ait délivré: depuis ce temps il languit, il a penſé même mourir de douleur, lorſque l'eſpoir lui a été ôté de vous apprendre ſon amour. Conſultez-vous, je ſuis réſolu à vous laiſſer la maîtreſſe de couronner ſa paſſion & ſa conſtance. Loin de mes

Etats, & accablés de mes bienfaits, vous pourrez faire, l'un & l'autre, votre félicité, je ne m'y oppoſe point : Voilà ce que j'avois à vous dire ſur cela, & la raiſon pour laquelle j'ai voulu vous entretenir ; c'eſt à vous à préſent à me répondre avec franchiſe & avec une entiere liberté.

Je ne me ſerois pas attendue aſſurément, Seigneur, reprit *Notſcinanſa* avec un air ſimple & naïf, à l'amour qu'on a bien voulu prendre pour moi, & encore moins à l'apprendre d'une bouche auſſi reſpectable que la vôtre. Ces bontés dont je ne me crois pas digne, doivent m'engager à répondre ſincérement aux offres que vous daignez me faire. Je ne vous ai point caché mes premieres foibleſſes ; j'ai obéi avec exactitude à l'ordre d'en faire un détail. Mon innocence avoit été ſurpriſe, j'en ſuis convenue ; la raiſon & les bons conſeils de ma belle Amie, m'ont fait connoître combien j'avois été coupable, & m'ont affermie

dans le déſir où je ſuis de ne jamais m'expoſer à en avoir de ſemblables : Voilà comme je penſe à préſent, Seigneur, & comme je penſerai toujours. Les hommes ne me ſeront jamais de rien ; je vis tranquille, & je me ris des agitations de *Lodeorbarli*. Nos amuſemens ſont innocens & paiſibles dans ce lieu ſi redoutable ; ſans nous agiter de tout ce qui s'y paſſe, nous nous contentons, *Urgocenie* & moi, de plaindre l'aveuglement de celles qui ſe déſeſperent de leur ſort, & qui font tant d'efforts pour en ſortir. J'ai appris, ſous une Maîtreſſe auſſi ſage, à prendre le temps comme il vient, & à employer les momens de cette vie, de maniere à n'en pas regretter l'abus. La félicité eſt dans notre cœur ; elle gît dans l'opinion : je me crois heureuſe à préſent, & je le ſuis, parce que la paix que je reſſens m'en convainc. Je ſerois bien folle de l'altérer ce bonheur, en riſquant un état nouveau ; quelqu'avantageux qu'il fût, il ne ſeroit jamais com-

parable à la quiétude dont je jouis. Cela me décide, & il s'agiroit d'une couronne, que je ne changerois pas de ſentimens.

Le Roi, qui ne s'attendoit pas à une réponſe auſſi préciſe, dans le préjugé où il étoit contre toutes les Femmes, ne ſut que penſer d'*Urgocenie* & de *Notſcinanſa*. Si la premiere, diſoit-il en lui-même, n'a pas les foibleſſes de celle-ci, je dois convenir qu'elle eſt parfaite, & cela détruit mes préventions ; c'eſt ce qui mérite aſſurément la peine d'être examiné. Mais je ne m'en rapporterai pour cela qu'à moi-même : les ſervices d'ailleurs de *Croſelivèſgol* exigent cette diſtinction. Après cette courte réflexion, le Prince tenta encore de perſuader *Notſcinanſa* ; mais elle réſiſta avec une conſtance ſi poſitive, qu'il ne douta point qu'elle ne penſât auſſi ſolidement que ſes diſcours le témoignoient. Cette preuve de fermeté l'étonna ; & dans le fond de ſon cœur il en fut ſi ſatisfait, qu'il réſolut, quelque choſe qui arrivât, de

donner des marques de conſidération à cette Fille. Elle l'avoit pris par ſon endroit ſenſible. Loin qu'il parût que la proſcription l'eût fait murmurer, il paroiſſoit au contraire qu'elle s'en louoit. L'amour propre eſt flaté de ſe voir applaudi; quelqu'ennemi qu'on en ſoit, on ſait toujours gré à ceux qui ne nous contrarient point, ou qui ſemblent penſer comme nous.

Tanitbudan, n'oſant pas pouſſer plus loin l'entretien, dans la crainte que la ſpirituelle *Notſcinanſa* ne démêlât ſes raiſons ſecretes, appella *Croſeliveſgol* & *Dearchealb* : Remenez cette Femme, dit-il au dernier, & ordonnez de ma part à la Gouvernante, de la diſtinguer des autres, & d'aller au-devant de tout ce qui peut lui faire plaiſir. Après cet ordre, qui ne ſurprit pas peu *Croſeliveſgol*, il s'approcha de l'oreille de ſon premier Ecuyer, & lui dit de recommander bien préciſément qu'elle ne parlât à perſonne : il ne vouloit pas qu'elle

pût

pût apprendre à *Urgocenie* l'entretien qu'il avoit eu avec elle; cela pouvoit nuire à ſes projets ſecrets, & il en étoit extrêmement jaloux.

Le premier Miniſtre, qui méditoit dans le fond de ſon cœur à ce que ſignifioit cette conduite nouvelle, demanda au Roi qui rêvoit, dans l'intention de le faire expliquer, ce qu'il penſoit de l'Hiſtoire de *Notſcinanſa?* Que cette Fille a du bon, repartit le Prince, & qu'il eſt malheureux pour elle d'avoir été élevée dans une trop profonde ignorance: c'eſt elle ſouvent qui devient la ſource du déſordre. S'il eſt délicat de mettre de trop bonne-heure une jeune Perſonne dans le monde, il eſt encore plus dangereux de la tenir trop peu inſtruite; l'une & l'autre de ces extrêmités eſt également à craindre; il faut prendre un juſte milieu; trop de lumiere éblouit, & fait broncher; le contraire eſt cauſe qu'on ſe guide à tâtons, & qu'on tombe de même à la moindre rencontre. La théorie ſage & ménagée

eſt un excellent moyen pour pratiquer prudemment le monde. L'on ne ſauroit apporter trop de difficultés & de ſoins pour le choix des perſonnes commiſes à l'éducation des Enfans. Des premiers préjugés dépendent ſouvent la bonne ou la mauvaiſe conduite; c'eſt une maxime généralement applaudie. On voit ſans ceſſe des exemples fâcheux de ceux qui n'y ont point d'égards; cependant on la néglige, & l'on n'y fait aucune attention: voilà les mortels & leur imprudence. Ils paſſent leur vie à faire des loix & à raiſonner ſur les moyens de corriger leurs déſordres; ils diſent, condamnent & prêchent ſans ceſſe, mais pour l'exécution, c'eſt une autre affaire; ils ne pratiquent jamais.

Tanitbudan, qui craignoit d'entrer dans aucun détail avec ſon premier Miniſtre, recouroit aux lieux communs de la Morale pour s'en exempter adroitement. *Croſeliveſgol* étoit trop habile pour ne pas s'en appercevoir. En Cour-

tiſan habile il ſe prêta aux intentions ſecretes de ſon Maître, & pour allonger l'entretien, il l'appuya d'exemples puiſés dans le ſein de l'Hiſtoire, & fit un très-beau diſcours ſur la néceſſité de l'éducation, & ſur la maniere dont on devoit faire le choix de ceux à qui on la commettoit: il n'en donna qu'une regle bien ſenſée; c'étoit d'examiner avec ſoin la conduite & les mœurs de ceux auxquels on vouloit confier la jeuneſſe. On a beau, diſoit-il, être habile & ſavoir l'uſage du monde; on enſeigne toujours mal ce qu'on ne ſait point pratiquer. L'exemple eſt une introduction à la pratique des vertus; & pour les faire chérir, il faut commencer à bien perſuader qu'on en eſt ſoi-même adorateur.

Pendant que le premier Miniſtre étaloit tout ce que la Morale a de plus pur à cette occaſion, *Tanitbudan* rêvoit aux moyens dont il devoit ſe ſervir pour éprouver *Urgocenie*. Si ſa premiere vue l'avoit frappé, il ne l'étoit pas moins de

toutes les choſes avantageuſes que *Notſcinaniſa* avoit rapportées de ſon caractere & de ſa façon de penſer : ce qui l'étonnoit le plus, étoit l'antipathie dont on la taxoit pour les hommes; ce rapport de ſentiment l'embaraſſoit beaucoup, & lui paroiſſoit admirable. Quoi ! je trouverois de la ſageſſe dans un Sexe auſſi ſcélérat, diſoit-il, de la probité, de l'honneur, de la délicateſſe & des ſentimens? Non, non, cela ne ſe peut pas, l'on me trompe; il faut, avant que d'aller plus loin, continuer nos examens. La premiere qui le ſubira me rendra ſans doute des préjugés légitimes, & qui voudroient s'évanouir. Peut-être même le haſard permettra-t-il que dans le nombre de celles qui paroîtront devant moi, il s'en trouvera qui m'apprendront des traits d'*Urgocenie* moins favorables.

Dans cet eſprit le Roi ordonna à *Dearchealb*, qui étoit de retour, d'aller lui chercher *Coſſolpinna*; c'eſt la fille de *Roucipu*, mon premier Maître-d'Hôtel,

dit-il à *Croſeliveſgol* ; vous le connoiſſez, & ſavez ſa délicateſſe & ſes ſcrupules ſur l'honneur : jamais Pere n'a été plus attentif pour l'éducation de ſes Enfans ; ainſi vous avez lieu d'eſpérer que cet examen ſera favorable. Ce ſera le dernier, ſi cela arrive. Ah ! Seigneur, interrompit le premier Miniſtre, ſe peut-il que le Ciel faſſe enfin ce miracle ? Combien de bénédictions le Royaume ne va-t-il pas vous donner ? Quelle joie ! Le *Lodeorbarli* s'ouvre ; je vois tous les hommes accourir : ô Peres fortunés ! ô Maris !... malheureux, interrompit en riant *Tanitbudan* ; vous pouſſez les choſes bien loin, & vous interprêtez, avec bien de la vivacité, quelques mots qui ne décident de rien. Il n'eſt pas difficile, continua le Prince du même ton, de s'appercevoir que vous êtes intéreſſé à la liberté des Femmes de *Lodeorbarli* ; ce qu'on déſire, fait qu'on ſe flate aiſément. Il eſt vrai que mon deſſein eſt de tenir ma parole, ſi je trouve cette Femme

raiſonnable dont nous ſommes convenus ; mais je veux qu'il ne me reſte aucun doute à ce ſujet. Il eſt encore poſitif, que s'il ſe rencontre dans les examens qui ſuivront, deux Filles auſſi peu criminelles que *Notſcinanſa*, je ceſſerai ce genre de curioſité, pour travailler, avec connoiſſance de cauſe, à remettre le Sexe en liberté. Voilà, comme vous voyez, *Croſeliveſgol*, ajouta le Roi, bien du changement dans ma façon de penſer. Ayez patience, aûſſi bien que tout mon Royaume ; la volonté de l'homme eſt ambulatoire ; je commence à me le perſuader : le jour viendra où vous ſerez tous ſatisfaits. Le premier Miniſtre ſe préparoit à répondre au Roi, & à lui marquer la joie qu'il reſſentoit, lorſque *Dearchealb* donna le ſignal du cabinet ſecret où il venoit de conduire *Coſſolpinna*. Cette Fille a l'air bien prévenant, dit-il au Prince à l'oreille, après l'avoir conſidérée à travers le voile qui couvroit la grille ; je me trompe fort ſi

Votre Majeſté n'eſt ſatisfaite de cet examen. Ne vous attachez jamais à la phyſionomie, reprit le Roi du même ton; celle de *Necalbolane* prêchoit la vertu la plus auſtere, vous en conviendrez; vous avez vû cependant par vos yeux ce qu'elle étoit: preſque toutes les Femmes ſavent ſe mettre à ce ton. Mais, ſans nous arrêter à ces maximes inutiles, voyons ce qui en eſt. *Croſeliveſgol* donna l'avis ordinaire à la jeune Perſonne; au lieu d'en frémir, elle ſe mit à rire, ſans faire attention devant qui elle étoit; & elle commença ainſi gaiement ſon Hiſtoire.

QUATRIEME EXAMEN.

HISTOIRE DE COSSOLPINNA.

J'AI dix-ſept ans, Seigneur, & grace au Ciel je ſuis folle depuis que je me connois: je me hâte de vous l'avouer,

afin que vous ne ſoyez point ſurpris des événemens qui ſuivront. Votre antipathie pour mon Sexe vous fait perdre beaucoup de ne point me voir: je ſuis aimable, ſpirituelle & faite comme l'Amour. A l'âge de dix ans j'étois formée, & mes graces naiſſantes m'attiroient dès ce temps une troupe d'Amans de toutes les claſſes; je m'en ſuis amuſée juſqu'au jour de la proſcription fatale: il a fallu s'en conſoler, & c'eſt ce que j'ai fait; quand on a de l'eſprit, on vit ſelon les ſaiſons. Il s'agit pour le préſent de faire un aveu ſincere de tout ce que j'ai fait; cela ne me coûtera rien; ma mémoire eſt bonne: il ne faut rien cacher, dit-on, le Taliſman me feroit mourir: Ah! je n'ai garde, j'aime à vivre; commençons.

(*a*) *Roucipu*, mon chere Pere, ayant connu dès mon enfance que je ſerois un jour un prodige de beauté & d'eſprit, ne voulut confier mon éducation qu'à ſes

(*a*) Bonne odeur.

ſoins. A peine ſus-je lire qu'il me choiſit le genre de lecture le plus propre à former mes mœurs. Il me fit une Bibliotheque de Romans, & y mit les Livres les plus propres à me former le cœur. Afin de me donner du goût pour cette reſpectable lecture, il me donna l'homme le mieux fait & le plus verſé dans ce genre de Littérature, afin de m'expliquer les endroits obſcurs, & me mettre en état de percer à travers le voile de l'allégorie & de la fiction. Je fus ſi bien inſtruite, qu'à dix ans l'obſcénité la plus enveloppée m'étoit familiere; je devinois tout; je paſſois dans la famille, & parmi tous ceux dont j'étois connue, pour un miracle: les Peres & les Meres me propoſoient à leurs Filles comme un modele à imiter. Je ſavois mon Petrone par cœur, le Tableau de l'Amour Conjugal m'étoit familier, & je devenois inſenſiblement en état d'expliquer le ſage Aretin. Mon Pere étoit enchanté de ma conception, & paſſoit les jours & une partie des nuits

à me pouſſer dans le chemin de la plus haute perfection.

Un jour que je commentois un des paſſages du célebre & ſaint *Gotufenou* (*a*), cet Auteur ſi ſuivi, à qui deux mille ans de réputation donnent le premier rang parmi tous les Savans, l'on m'annonça l'*Aqmavere* (*b*) du grand & ſaint *Ledrob* (*c*): je me levai avec tranſport, & je fus le recevoir avec reſpect, flatée, on ne le peut davantage, de l'honneur inſigne qu'il me faiſoit. Mon amour propre trouvoit ſon compte à cette viſite reſpectable; en effet elle étoit bien glorieuſe pour moi, ſur-tout à l'âge que j'avois; à peine avois-je atteint ma quatorzieme année: en vérité, Seigneur, la diſtinction étoit ſans exemple.

L'*Aqmavere* ne m'eut pas plutôt entrevu, qu'il recula de deux pas: Quoi!

(*a*) Célebre Docteur, & Fondateur des premieres Veſtales du monde.

(*b*) Directeur du premier Temple de la Capitale.

(*c*) Couvent de Veſtales.

s'écria-t-il en adreſſant la parole à un Ecuyer qui lui donnoit le bras, quoi! c'eſt-là cette *Coſſolpinna* qui fait tant de bruit, & que le ſavoir profond & la haute vertu mettent au-deſſus de tout ce qu'il y a de plus ſavant & de plus ſaint? Mais c'eſt un Enfant: Toute Enfant que je ſuis, repris-je reſpectueuſement en lui mettant mon (*a*) *Egunal* (*b*) dans la bouche, je ſens juſqu'au fond du cœur tout le prix d'une viſite auſſi reſpectable que la vôtre. L'*Aqmavere* a l'eſprit tranſcendant, tout le monde le ſait; il répondit à ce diſcours avec une énergie ſurprenante, & me dit que l'objet de ſa viſite étoit de m'examiner ſur ma doctrine. Le rang que je tiens en cette Ville, s'écria-t-il en crachant dans ma main, (faveur, comme vous ſavez, inſigne) m'oblige à vous faire quelques queſtions

(*a*) 444. Faveur.

(*b*) Dragée longuette qu'on mettoit dans la bouche de ceux qui rendoient une viſite; c'étoit une marque de diſtinction à laquelle on ne manquoit jamais.

ſur celle que vous profeſſez. Plus l'eſprit eſt éclairé, & plus il eſt ſujet à errer ; rien de plus dangereux pour la doctrine. Les erreurs émanées de ces eſprits forts cauſent dans les ſuites les diſcuſſions les plus nuiſibles : l'on ne ſauroit y tenir trop la main. Ce principe étoit trop vrai pour le conteſter ; j'étalai mes principes, j'éparpillai mes dogmes. L'*Aqmavere* avoit amené un jeune Praticien qui commençoit à deſſervir le ſaint *Ledrob*. Il me mit aux priſes avec lui, & il devoit prononcer après la conteſtation. Deux heures ſuffirent pour donner des preuves de ma capacité ; les lieux communs m'étoient familiers, les citations préſentes. Le jeune homme plia ſous le faix, & fut obligé d'avouer que je lui étois ſupérieure en tout. L'*Aqmavere* en bénit le Ciel, & me quitta, en m'aſſurant qu'il rendroit compte de ma capacité à tous les ſavans Doctrinaires, en m'annonçant que dans peu je ſerois ſi ſuivie, que s'il me reſtoit des regrets, ce ſeroit de

m'être acquis une réputation ſi fatigante. Je le remerciai dans les termes les plus vifs, en l'aſſurant cependant que ma théorie étoit ſi profonde & ſi recherchée, que je ne craignois ni le nombre ni les aſſauts.

Trois jours après cette viſite, la grande *Nupita* (*a*) du ſaint *Ledrob* m'envoya prier à dîner. La ſemonce m'honoroit trop pour y manquer; d'ailleurs l'invitation portoit qu'il y auroit une conférence publique, où tous les Savans ſeroient admis à diſputer contre les Tenans. L'*Aqmavere* devoit y préſider; il y étoit préparé: l'on devoit délivrer un prix, & j'étois née trop généreuſe pour échaper l'occaſion de gagner quelque choſe: je m'y rendis. *Roucipu*, mon cher Pere, m'y donna la main; il vouloit être témoin, diſoit-il, de la gloire que je devois

(*a*) Supérieure. Il falloit dix ans de Noviciat pour être nommée à cette dignité. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on obſervât la même regle dans l'élection des nôtres, les Monaſteres en ſeroient bien mieux gouvernés.

acquérir dans ce grand jour. Le désir étoit bien naturel, & ne servit pas peu à me donner de l'émulation.

L'Assemblée fut brillante, & la conférence animée. L'*Aqmavere* fit un pathétique & saint discours, prouva la nécessité de fréquenter les *Ledrobs*, & vanta les précieux avantages qu'on en retiroit: il est vrai qu'il ne s'oublia pas en insistant sur la nécessité de le consulter, & de se servir de lui pour le choix des personnes nécessaires aux obligations indispensables des devoirs naturels.

La grande *Nupita* harangua à son tour l'Assemblée, & tira des larmes aux assistans, en faisant le récit de toutes les peines qu'elle avoit essuyées pour parvenir à cette grande charge. Pour moi, qui n'étois point préparée, je me fis apporter les saintes observations du célebre *Cotufenou*, & expliquai les passages les plus difficiles. Les applaudissemens suivirent mon discours, & tout le monde convint, d'une voix unanime, que j'étois

la plus grande Praticienne ſur ces matieres qu'il y eût dans l'univers.

Je gagnai le prix : c'étoient deux *Cenarechs* (*a*) d'Italie des plus beaux, accompagnés de trois *Olapunis* (*b*). Pluſieurs Seigneurs s'étoient réunis pour faire les frais de ces beaux préſens.

Cependant l'agitation avec laquelle j'avois ſoutenu ces différentes diſputes, me rendit malade au bout de quelques jours : tout le monde s'intéreſſa à mon ſort, me viſita & vint me tenir compagnie. Le *Tanocpendevir*, qui me diſtinguoit il y avoit long-temps, m'amena un homme qui me promit de me tirer d'affaire en vingt-quatre heures. Il me tint parole, je lui en ſus ſi grand gré, que, pour le remercier dignement, je me crus obligée de lui donner mes *Cenarechs*. Il les emporta, & ils ſe ſont ſi

(*a*) Boucs d'Italie, précieux par leur puanteur.

(*b*) Chats d'Eſpagne merveilleux, dont les marques des égratignures ne s'effacent jamais ; c'eſt ce qui en fait la rareté.

bien familiariſés avec lui, qu'on m'a aſſuré qu'ils ne l'avoient jamais quitté depuis.

J'ai promis de la ſincérité ; je veux tenir ma parole. Après avoir parlé des beaux endroits de ma vie, il convient que je ſaute gaillardement le pas, & que je détaille mes folies, ſi l'uſage des vertus naturelles peut s'appeller de ce nom : elles ſont grandes, il faut en convenir, & méritent aſſurément d'être expliquées.

Rien n'inſpire tant le goût de la liberté que de ſe ſentir dans l'eſclavage. Mon Pere, à force de m'aimer, me gênoit au dernier point. La profondeur des Sciences apprend à connoître le monde, & dans les eſprits diſpoſés au bien, les porte à rechercher le vrai bonheur. Je brûlois du ſaint déſir de paſſer mes jours dans les ſaints *Ledrobs*, d'y méditer ma fin, & de faire mon unique occupation des ſaints devoirs qu'on y remplit. *Roucipu*, qui craignoit que ma trop grande ferveur ne nuisît à ma ſanté, ſouffroit à

peine que j'y fuſſe deux fois par ſemaine: je me révoltois en ſecret contre ſa trop tendre prévoyance. Il me ſembloit que j'étois aſſez bien organiſée pour ſoutenir les rigueurs de mon zele & de ma vocation, & je déplorois ſans ceſſe les loix d'une ſubordination qui me privoit du ſeul bien que je chériſſois, & qui me ſembloit préférable à tous ceux qu'on goûte dans la vie.

Laſſe du joug peſant qui s'oppoſoit ſans ceſſe à mes vœux les plus doux, je réſolus de le ſecouer, en m'obſervant cependant de maniere à ne point manquer ouvertement au reſpect que je devois à mon Pere. Je ne trouvai pas un moyen plus convenable & plus ſage que celui de faire de mon appartement un ſaint *Ledrob*, de m'en faire Supérieure, & d'aſſocier à mon établiſſement un nombre de perſonnes ſages qui travaillaſſent, comme moi, à l'édification du prochain. J'avois un corps de la maiſon tout entier à ma diſpoſition; *Roucipu* m'en avoit

rendu la maîtreſſe, & cela dans l'idée qu'ayant chez lui toutes mes aiſes, je ne ſerois pas tentée de me les procurer ailleurs. La connoiſſance qu'il avoit de mon goût pour la retraite, lui avoit fait penſer, que pour l'entretenir, il étoit de ſa prudence de me rendre mon chez moi le plus agréable qu'il le pourroit; pourvu que j'y reſtaſſe, il ne s'embaraſſoit pas de ce que j'y faiſois: il n'y avoit que mon éloignement qu'il craignoit. Pour cela, jamais Pere n'a pouſſé plus loin les ſentimens de défiance & la délicateſſe ſur l'honneur; c'étoit un prodige d'héroïſme: heureuſes les Filles qui ont un tel Pere! S'ils étoient plus communs, la vertu ſeroit bien davantage ſuivie, & par conſéquent auroit un bien plus grand nombre de partiſans.

Dès que j'eus pris le parti que je viens de dire, je réſolus de le mettre en exécution; il me falloit des ſujets reſpectables pour commencer ce ſaint établiſſement. Ce choix étoit difficile, & demandoit les

plus ſages précautions: je m'en ſerois bien rapportée à la grande *Nupita* & au *Tanocpendevir*, ils s'y connoiſſoient aſſurément; mais, outre leurs grandes occupations, qui ne leur permettoient guere de ſe donner les mouvemens néceſſaires pour y réuſſir, je craignois, avec raiſon, qu'ils ne retînſſent les excellens pour eux, & qu'ils ne me donnaſſent les médiocres. En Fondatrice prudente je fis ces réflexions, & pour ne point errer dans un point ſi important, je ne voulus m'en rapporter qu'à moi ſeule: c'étoit une augmentation de peines, mais auſſi le mérite en étoit-il bien plus grand.

Je ne voulois pas d'ailleurs que mon Pere eût rien à trouver à redire ſur cette glorieuſe fondation; ce qui auroit pu arriver, ſi mes ſujets n'euſſent pas été dignes du lieu où je les plaçois. Je me faiſois un plaiſir délicat de ſurprendre *Roucipu*; je ne doutois pas qu'il ne fût au comble de ſa joie lorſque je lui ferois part de mon établiſſement: il étoit ſi connoiſſeur

en vertu, qu'il n'étoit pas aiſé de lui en impoſer.

Je pris un parti aſſurément bien digne de louange & d'admiration pour faire ce choix important. Il s'agiſſoit autant d'éprouver mes ſujets que de les choiſir. Afin de ne pas douter de leur vertu, je me traveſtis en Homme, & je choiſis la nuit pour vaquer à cette ſainte recherche. Je ſavois que la véritable vertu ſe cache, eſt modeſte, & qu'elle craint de ſe montrer au grand jour : il n'y a que ceux qui n'en ont point qui en affectent les dehors & qui en font parade. Je pris ce temps, comme le plus favorable à mes découvertes : il me fut auſſi bien heureux.

Avant que de commencer ma recherche, je diſpoſai mon corps de logis pour y loger douze Veſtales; chacune avoit ſa chambre, ſa couleur & ſon genre d'occupation. Ce genre étoit annoncé par des tableaux, où étoient peints les ſujets qui devoient être l'objet d'une mé-

ditation profonde, & qui devoit être pratiquée : les grands myſteres en faiſoient le but principal.

Outre ces cellules, j'avois eu le ſoin de faire pratiquer une grand'ſalle qui en faiſoit le centre, & où les portes aboutiſſoient toutes. Cette ſalle étoit diſpoſée de maniere, qu'il ne ſe pouvoit rien faire dans cette grand'ſalle, que chacune des Veſtales ne le vît de ſon appartement. Mon idée ſe trouvoit, par cette ſtructure d'appartement, remplie : il s'agiſſoit d'une vie active & cultivée par des exemples continuels, & qui frappaſſent les yeux & l'eſprit. C'étoit aſſurément le comble de l'imaginative, & il n'étoit pas poſſible de mieux réuſſir.

Dès que tout fut diſpoſé pour recevoir mes Veſtales, je ſongeai à commencer ma recherche. Je ſortis ſeule au commencement de la nuit, & je me promenai dans les rues les plus fréquentées : je ne doutai pas de rencontrer bientôt ce que je cherchois. Je n'ignorois pas que

la piété attiroit bien des aſpirantes dans le quartier où j'étois, à cauſe de trois fameux Temples où on ſacrifioit ſans ceſſe à la Divinité régnante : les bienfaits dont elle honoroit celles qui l'invoquoient de tout leur cœur, par les mains de ſes Miniſtres, étoient de ſûrs garans de ma confiance ; mais dans le nombre de celles qui s'y rendoient, il s'en trouvoit qui n'étoient pas encore initiées, & c'étoit ces Novices ferventes que je voulois choiſir, & que je deſtinois au Culte que je voulois fonder.

J'examinois, avec une attention ſoigneuſe, tous les paſſans, dans l'eſpérance de rencontrer bientôt ce que je cherchois, lorſque j'apperçus une jeune Perſonne qui ſuivoit un des Miniſtres du Temple, en lui faiſant des ſupplications auxquelles il ne paroiſſoit pas répondre comme il auroit convenu. Je m'approchai le plus près que je pus pour entendre leur diſcours : Mais que voulez-vous qu'on faſſe de vous? lui diſoit-il, vous

êtes trop jeune ; il n'eſt pas poſſible que vous ſouteniez les fatigues attachées à l'état que vous voulez embraſſer ; attendez encore un an ; venez me trouver dans ce temps, & je vous promets qu'après avoir éprouvé votre vocation, de vous faire agréer à notre *Aqmavere*, qui ſe chargera de votre profeſſion. Ah ! Seigneur, que ferai-je d'ici à ce temps ? reprit la jeune Perſonne ; mon zele me dévore, & ſi vous n'avez pas pitié de moi, il faut que je meure : ſavez-vous bien qu'il y a plus de ſix mois que je ne dors ni jour ni nuit ? Au nom de la Divinité à laquelle vous ſacrifiez, admettez moi au ſaint *Ledrob ;* qu'on m'employe aux uſages les plus bas, je m'y conformerai, & n'en murmurerai pas. Pourquoi la prévention fatale que vous avez contre moi ? Je vous jure que je ſuis en état de ſoutenir les charges les plus peſantes : ma jeuneſſe ſera-t-elle donc un obſtacle à mes déſirs, & faudra-t-il, parce que je n'ai pas douze ans ac-

complis, que je ſois privée des douces conſolations après leſquelles j'aſpire avec tant d'ardeur ? Je m'étois figurée qu'on feroit plus d'attention à mon zele qu'à mes années, & qu'on ne me renverroit pas avec tant de rigueur.

Ces mots furent arroſés de larmes & interrompus par les ſanglots. Le Miniſtre fut inexorable, & lui dit, pour derniere réponſe, que la regle s'oppoſoit à ſes déſirs : vous avez beau ſupplier, lui dit-il en la laiſſant à ſes genoux où elle s'étoit jettée, & en ſe retirant, vous ne ſerez point admiſe à nos myſteres ; il faut douze ans & un jour, ou un certificat qui prouve que vous êtes émancipée ; ſans quoi point de *Ledrob*. Après ces mots il ſe retira, & laiſſa cette ſage Enfant abandonnée à toute ſa douleur.

J'en eus pitié. Je m'approchai d'elle, & lui fis connoître que j'étois informée de la cauſe de ſes larmes : Si je vous croyois véritablement telle que vous

m'avez paru, lui dis-je en l'embraſſant, vous pourriez eſpérer un remede à vos maux. Je ſuis *Aqmavere* d'un *Ledrob* qu'une ſage perſonne établit, & je me chargerois avec plaiſir de vous y faire recevoir. Ah! Seigneur, qu'entends-je? me dit-elle, ſerois-je aſſez fortunée pour que vous euſſiez pitié de moi? Si je ſuis tel que j'ai paru! je vous le jure par tout ce qu'il y a de plus ſacré. Il y a ſix mois que je m'éprouve par des exercices continuels, & j'ai lieu de me perſuader que je ne ſerai pas une des dernieres à remplir mes devoirs. Eh bien, lui dis-je, je vous reçois; mais avant que d'entrer dans la reſpectable maiſon où je vais vous admettre, que je ſache au moins qui vous êtes, & quelques traits de votre Hiſtoire? Cette connoiſſance me mettra en état de juger de vos talens. Volontiers, reprit vivement la belle Enfant; ce récit ne peut ſervir qu'à redoubler votre bonne volonté & votre eſtime, & à vous faire connoître la grandeur de mon zele.

Après ce discours nous fûmes nous asseoir sur le seuil de la porte d'un grand *Ledrob*; & lorsqu'elle me vit prête à l'écouter, elle s'énonça ainsi.

Histoire de TERVACGIA (*a*).

Je dois la naissance à *Boglaturep* (*b*), connu par l'éminente charge de *Teocol-pilver* (*c*) du Roi des Goths; & en naissant on me donna le nom de *Tervac-gia*, qui, dans la langue du pays, signifie *Belle & Sage*, ou *Délices de nos cœurs*. Des malheurs trop longs à détailler, dont la mort du Roi fut la premiere cause, obligerent les miens à se refugier dans les Gaules; je n'avois que huit ans quand nous y arrivâmes: ma Mere étoit morte avant notre départ de Gothie; & mon Pere, accablé de chagrin & d'années, la suivit quelque temps après.

Avant que de mourir il me remit entre

(*a*) Délices de nos cœurs.
(*b*) Modele de sentimens.
(*c*) Boursier, ou Trésorier.

les mains d'une Prêtreſſe du grand *Ledrob* de cette ville, qui lui promit de prendre ſoin de moi, & de me donner toute l'éducation qui m'étoit propre pour être admiſe un jour dans ſa maiſon. J'étois déjà ſi jolie, ſi mignone & ſi bien faite, qu'elle ne doutoit pas de me voir un jour un prodige de beauté. Dans cette idée elle avoit tous les ſoins poſſibles de moi, & ne négligeoit rien pour ajouter à mes charmes les gentilleſſes & les talens qui pouvoient contribuer à les faire admirer de tout le monde.

La vocation que j'avois pour être admiſe au rang des Prêtreſſes étoit ſi ſurprenante, que, malgré mon enfance, j'entendois déjà une partie des ſaints devoirs qu'elles pratiquent journellement; je brûlois du déſir extrême d'aſſiſter aux ſacrifices, mais celle qui me ſervoit de Mere me remontroit, toutes les fois que je la ſuppliois de me permettre d'y aſſiſter, que l'entrée en étoit défendue à toutes les Filles de mon âge: cela ne me ſatis-

faiſoit point. Un déſir auſſi vif que curieux me ſollicitoit ſans ceſſe : Qu'on eſt malheureuſe, me diſois-je ſouvent, d'être ſi jeune ! de combien de conſolations n'eſt-on point privée ? Ne ſerois-je donc jamais grande Fille ? Voilà de quoi j'étois occupée perpétuellement.

Un jour ma Gouvernante revint du ſacrifice avec un air ſi content, & qui répandoit ſur ſa phyſionomie tant de graces, que je ne pus m'empêcher de ſoupirer amerement : Qu'avez-vous donc, *Tervacgìa* ? me dit-elle en m'embraſſant, vous êtes prête à pleurer ; eſt-ce de chagrin de me revoir ? Hélas ! bien au contraire, répliquai-je en ne pouvant retenir mes larmes ; mais je voudrois bien ne plus me ſéparer de vous. Depuis quelques jours vous faites de ſi fréquentes abſences, & demeurez ſi long-temps au Temple, que je ne vous vois preſque plus : encore ſi je pouvois y aſſiſter avec vous, je ſerois la plus heureuſe petite Perſonne du monde. Je le crois bien,

reprit la Prêtreſſe, pour peu qu'on ait de ferveur, on ſe trouve bien dans ce ſaint lieu: pour moi, qui en ai toujours eu beaucoup, j'y goûte des douceurs ſans pareilles : Votre tour viendra, Petite, ajouta-t-elle en me paſſant la main ſur le viſage; allez, conſolez-vous, l'avenir vous prépare des plaiſirs ſans pareils; vous en êtes à la veille. Vous êtes une folle d'envier mon ſort; vous venez, & je m'en vais. Le bouton éclora bientôt; & moi, Roſe fanée, mes feuilles deſſéchées tomberont au premier jour: que d'avantages n'avez-vous pas, *Tervacgia*, au-deſſus de moi? Si vous les connoiſſiez bien, au lieu de vous affliger comme vous faites, vous ſauteriez de jòie; & vos chagrins, ſi vous êtes généreuſe, ſeroient d'être à la veille de perdre une Bonne qui vous aime auſſi tendrement que moi.

Loin que ce diſcours me conſolât, il m'attendrit au dernier point; je me mis à pleurer bien fort, & je lui fis con-

cauſe de ſes infirmités. Quoiqu'il ne fût plus en charge, il étoit toujours dans un grand crédit: ma phyſionomie lui avoit toujours plu; & toutes les fois qu'il venoit nous voir, il m'apportoit quelques douceurs, & me diſoit de temps en temps des choſes obligeantes; au lieu de me gronder, comme faiſoient ma Gouvernante & l'*Aqmavere*, du déſir preſſant que je montrois pour être initiée aux ſacrifices ordinaires, il m'en louoit, & aſſuroit que je ſerois un jour un grand ſujèt: je lui en avois toujours ſu un gré infini.

Dans l'embaras où je me trouvai pour ſatisfaire à un point ſi flateur, je réſolus de m'adreſſer naturellement à lui; mon deſſein étoit de me cacher dans le Temple, & d'aſſiſter du moins ſecrétement aux cérémonies qui s'y pratiquoient: Peut-être, me diſois-je, que l'ancien *Aqmavere* ne ſera pas ſi ſévere que celui qui eſt en place, & qu'il me facilitera les moyens de venir à bout de mon deſſein;

perſonne n'eſt plus en état de le faire réuſſir : il aime qu'on le flate ; je m'y prendrai ſi joliment, & je lui dirai tant de choſes obligeantes, qu'il voudra bien me faire ce plaiſir. A peine eus-je conçu tout cela, que j'attendis avec impatience la premiere de ſes viſites pour le gagner, & pour me procurer le bonheur après lequel j'aſpirois depuis ſi long-temps.

La pauvre Enfant ! s'écria-t-il, dès que je lui eus fait part de mon deſſein ; le déſir eſt bien naturel, & mérite aſſurément un peu de condeſcendance : Que ne ſuis-je encore en place, ma chere *Tervacgia*, je vous procurerois, de tout mon cœur, le glorieux avantage que vous recherchez ; je ne riſquerois rien : mais aujourd'hui je ne puis rien ; j'ai les bras liés : l'*Aqmavere* eſt brutal au-delà de tout ce que je pourrois vous exprimer. Si ma condeſcendance pour vous alloit au point de vous accorder ce que vous me demandez, & qu'il en fût bien convaincu, il me traiteroit avec la der-

niere rigueur; c'eſt un fait: l'expérience me l'a fait connoître, & vous n'en devez pas douter.

Je regardai ce diſcours comme une défaite honnête; je ſavois parfaitement combien il étoit reſpecté. Je vois bien, Seigneur, lui dis-je avec un peu de dépit, que vous éludez les moyens de me faire plaiſir; penſez-vous que j'ignore la conſidération extrême que l'on conſerve pour vous ici? Vous abondez en votre ſens, interrompit le vieux *Aqmavere*; je vois bien que pour vous perſuader il faut des preuves réelles; eh bien, recevez-en donc. En me diſant ces mots, le Bonhomme ſe leva, jetta ſa perruque par terre, ôta ſon habit, (j'étois dans l'admiration, & je ne pouvois deviner à quoi tout cela alloit aboutir) ſe découvrit les épaules, & m'invita à regarder ſon dos. Je vis en effet des marques qui faiſoient connoître qu'il avoit été fort maltraité: Cela ſe voit-il? s'écria l'*Aqmavere*: oh, ce n'eſt rien, ajouta-t-il, en comparai-

ſon des autres endroits où je ſuis mutilé; mais afin de ne vous laiſſer aucun lieu de doute, écoutez ce qui a donné lieu à ce mauvais traitement, vous jugerez alors ſi l'on me reſpecte autant que vous le penſez.

Le premier jour de chaque année l'on tient un grand Conſeil ici, comme vous ſavez, où préſident l'*Aqmavere*, la grande *Nupita* & ſix des plus anciennes de ce ſaint lieu. Selon le droit attaché à la charge que j'avois quittée, cette aſſemblée ne ſe tient jamais que je n'y ſois invité; c'eſt un honneur que nous gardons juſqu'au tombeau. L'année derniere je m'y trouvai, ſelon mon uſage ordinaire: il fut queſtion de la réforme; j'opinai pour renvoyer une Prêtreſſe qui avoit ſervi conſtamment pendant vingt-huit ans de ſuite, & qui étoit ſi caſſée, qu'il ne lui reſtoit qu'une ſeule dent. Selon les Loix reſpectables de ce lieu, une Prêtreſſe ne peut jouir du droit des Anciennes, qui eſt la double portion ou part, qu'elle n'ait perdu toutes ſes dents; l'*Aqmavere* ré-

gnant prétendoit que celle que je protégeois n'étoit pas dans ce cas, à cauſe de la dent qui lui reſtoit. Les Loix ſont Loix, s'écria-t-il avec chaleur, pour être obſervées; celle dont il s'agit eſt bien formelle, par les mots de *toutes les dents*; elle entend bien qu'il n'en doit pas reſter une ſeule : donc celle dont il eſt queſtion ne peut aſpirer à l'état d'une Ancienne qu'elle n'ait perdu cette dent : cela parle tout ſeul, cela eſt inconteſtable, & je ne vois pas quelles ſont les raiſons contraires qu'on peut alléguer. Elles ſont ſimples, interrompis-je en crachant de fureur; la Loi que vous citez s'entend d'une perſonne qui ne peut plus ſe ſervir de ſes dents, & n'a point prétendu que pour une ſeule qui reſteroit on fût exclu de la grace accordée à celles qui n'en avoient plus. Je m'expliquai avec tant de jugement & de ſolidité à ce ſujet, & j'établis ſi bien ma queſtion, que la grande *Nupita* elle-même ſembla pencher de mon côté. L'*Aqmavere*, qui

s'en apperçut, m'apoſtropha, & me taxa d'avoir des raiſons d'intérêt pour ſoutenir la Prêtreſſe à la dent branlante. J'avouerai de bonne foi que ce reproche me fit ſortir de moi-même, & me porta à m'écrier, que puiſqu'on m'inſultoit dans un lieu ſi ſaint, je n'y remettrois jamais les pieds, & qu'on verroit. Cette menace terrible en impoſa; depuis la grande *Nupita* juſqu'à la derniere Prêtreſſe, il n'y en eut pas une qui ne vînt me lécher la main. Ces marques de reſpect m'appaiſerent; je me rétractai, à condition que la réforme auroit lieu pour celle dont j'avois ſoutenu le droit. L'*Aqmavere* ſeul jura, ſur la tête de la grande *Nupita*, qu'il n'en démordroit point, & voulut rompre l'aſſemblée, ſelon ſon droit inconteſtable. La crainte que j'eus de perdre mon procès, & que ma Prêtreſſe ne fût remiſe à l'année prochaine, me fit ſauter ſur elle; j'uſai alors d'une fineſſe dont l'*Aqmavere* fut la dupe, & à laquelle il ne s'attendoit pas. En poli-

tique habile je fis ſigne à cette Fille d'ouvrir la bouche; elle me comprit, & me préſenta ſa dent; je la lui arrachai à pleine main, & la jettai ſur le bureau. L'*Aqmavere*, qui ſe vit tondu, & obligé d'accorder le droit conteſté, roula les yeux de fureur; je m'en moquai; il n'avoit rien à répondre, & pour le coup je fus victorieux, & j'eus ce que je demandois.

Mais, ô *Tervacgia*, que je payai cher ce glorieux avantage! En ſortant du Conſeil, l'*Aqmavere* me demanda ſi j'étois dans l'intention de le contrarier l'année prochaine, comme je venois de faire dans celle-ci? Je lui répliquai, que tant qu'il s'agiroit de l'équité & de l'honneur, je ſerois toujours le même. Vous ferez fort bien, me dit-il en me donnant une paire de ſoufflets & vingt coups de pieds dans le ventre. La douleur que j'en reſſentis fut ſi grande, que je me mis à pleurer comme un veau, & à me plaindre du peu de reſpect qu'on avoit pour

mon âge & pour la dignité dont j'avois été revêtu : Vous avez raiſon de n'être pas ſatisfait, me dit-il, j'avois oublié ces deux égards, ils méritent de la diſtinction : en prononçant ces derniers mots, il m'arracha une béquille dont je me ſers pour ſoutenir ma caducité, & me donna une volée de coups de bâton. La crainte que j'eus qu'il ne lui prît fantaiſie de ſe ſervir de mon propre poignard, me fit enfuir de toutes mes forces : je craignois ma valeur ; elle m'a occaſionné autrefois vingt affaires ſemblables, & j'aurois été au déſeſpoir de me mettre dans le cas qu'on eût à me reprocher que je ſavois ſouffrir une lâcheté.

Vous ſentez donc bien, ô *Tervacgia*, continua le vieux *Aqmavere*, qu'il ne me convient point d'avoir rien à déméler avec mon ſucceſſeur ; je ſerois obligé d'en venir à des extrémités ; ce ſeroit à la fin trop entreprendre, & l'on auroit lieu de me reprocher que je cherche perpétuellement les occaſions de faire voir mon

courage: j'en ai donné assez de preuves jusqu'ici pour qu'on n'en doute pas; & il seroit extravagant, à mon âge, d'aller me compromettre inutilement.

Quelque bonnes que fussent ces raisons, elles ne me persuaderent pas: Vous êtes aussi habile orateur que courageux, repris-je avec un dessein formé d'obtenir ce que je désirois; mais vous ne m'ôterez pas de l'esprit l'idée que j'ai de votre facilité à m'introduire secrétement dans le Temple. Au nom de tout ce qui vous est de plus cher, ajoutai-je en me jettant à ses genoux, & en lui baisant les mains, procurez-moi ce cher & précieux avantage; je vous promets de n'en pas abuser: je me cacherai dans quelqu'endroit secret; jamais personne ne le saura, je vous le jure par le ventre de la Déesse: après un tel serment douteriez-vous de ma discrétion?

J'ajoutai à ce discours tant de flateries & des mots d'amitié si séduisans, que l'*Aqmavere* en fut ébranlé. Eh bien, dit-

il, tenez-vous prête pour la nuit du jour ſuivant; il doit y avoir une réception; l'aſſemblée ſera brillante, & je vous y introduirai. J'attendrai que votre Prêtreſſe ſoit au *Ledrob*, & par une porte, dont j'ai ſecrétement la clef, je vous placerai de maniere à tout voir ſans être vue: après cela ne me demandez plus rien; car je vous jure à mon tour, qu'après cette condeſcendance je n'en aurai jamais pour un pareil ſujet.

Jugez de ma joie, ô vous qui la comblez aujourd'hui, continua *Tervacgia*, à cette promeſſe flateuſe; je l'exprimai par toutes les ſaillies dont je ſuis capable. Le vieux *Aqmavere* prit quelque plaiſir à mes tranſports, & me quitta en m'aſſurant qu'il ſeroit exact à me procurer le bien que j'enviois depuis ſi long-temps.

J'attendis la nuit qui devoit me le procurer avec l'impatience la plus vive; elle vint enfin: j'étois prête; &, contre ma coutume, très-éveillée, lorſque le vieux *Aqmavere* arriva. Il étoit ſans lumiere,

me prit par la main, & par des chemins inconnus, me conduiſit à cette porte ſi déſirée. Il l'ouvrit, me mena par la main dans un cabinet ſervant aux ablutions des Miniſtres du ſaint *Ledrob*, & me cacha derriere une cuve ou baignoire, qui ſervoit à les purifier après la conſommation des ſacrifices. Mon cœur palpitoit: je promis d'être réſervée, & mon guide ſe retira, en me promettant de venir me rechercher lorſque la fête ſeroit ceſſée. A peine entendis-je ces paroles; j'étois ſi aiſe que j'étois incapable d'aucun autre ſentiment.

A peine me vis-je en liberté de ſatisfaire à mes déſirs curieux, que je ſortis de mon coin pour tâcher de déméler ce qu'on faiſoit dans le *Ledrob*; j'entendois un bruit confus de pluſieurs voix; il me ſembloit que les perſonnes qui les proféroient, parloient toutes à la fois. A meſure que j'avançois, je diſtinguois les paroles : Quelles étoient énergiques ! Elles devoient aſſurément bien ſignifier

des choſes, mais je n'y comprenois rien, & c'eſt ce qui m'accabloit: Peut-être, me dis-je en moi-même, que l'action ſervira à me les expliquer. J'avançois toujours; je commençois à voir les lumieres & à diſtinguer deux perſonnes qui ſe préparoient à remplir de reſpectables devoirs, lorſque ma vieille Prêtreſſe ſortit d'un cabinet voiſin, accompagnée d'un jeune Miniſtre qu'elle inſtruiſoit. Je pâlis de frayeur en la reconnoiſſant, & ne pus retenir un cri d'effroi. Elle me reconnut, accourut à moi: ô Profane, me dit-elle! que fais-tu ici? Fuis, ou tu es perdue; c'eſt toute la grace que je puis te faire: ne te préſente jamais à mes yeux. En me diſant ces mots elle les accompagna de vingt ſoufflets, m'arracha les cheveux, me chaſſa à coups de pieds juſqu'à la porte par où j'étois entrée; & après l'avoir ouverte, elle me cracha au nez, en me jurant que ſi j'étois aſſez hardie de retourner chez elle, ſes fenêtres ſeroient les portes par où j'en ſortirois.

Depuis ce temps, ô reſpectable Seigneur, pourſuivit *Tervacgia*, je ſuis errante, & traîne une vie languiſſante; il n'y a point de *Ledrob* où je ne me ſois préſentée, & d'*Aqmavere* auquel je n'aye recouru. Ma jeuneſſe a toujours été le fatal prétexe des refus qu'on m'a fait. Je commençois à me déſeſpérer, lorſque mon heureuſe deſtinée a permis que je vous aye rencontré. J'eſpere que vous ne regretterez point les bontés dont vous m'honorez; du moins ferai-je mes efforts pour m'en rendre digne, & pour les mériter dans les ſuites de plus en plus.

Je me félicitai en moi-même de l'acquiſition heureuſe que je venois de faire. L'hiſtoire de cette Fille me prouvoit combien elle étoit ſage; la ferveur de ſon zele & ſes bonnes inclinations me plurent infiniment. Je l'aſſurai, que ſi elle continuoit à penſer comme elle avoit fait juſques-là, elle ſeroit la plus fortunée & la plus reſpectée du *Ledrob*. Je lui appris, en la conduiſant à mon corps

de logis, les regles que je désirois qui y fussent observées; & l'avantage qu'elle avoit de se trouver une des premieres Prêtresses de ce saint lieu. Elle en parut transportée: en effet, l'honneur étoit considérable, & c'étoit avec justice qu'elle ressentoit le bonheur que le destin lui préparoit.

En moins de huit jours ma fondation fut remplie de sujets aussi sages & aussi respectables que *Tervacgia*. L'émulation pour remplir les devoirs fut poussée à un point bien flateur pour moi, qui avois à cœur cet établissément. Lorsque je conçus qu'il étoit dans le train d'être déclaré publiquement, je fus trouver mon Pere, & je lui en fis part. Il parut extasié à ce rapport: à peine en vouloit-il croire mes discours. Pour ne lui laisser aucun lieu de doute, je le conduisis au *Ledrob*: ô Ciel! s'écria-t-il après l'avoir parcouru, combien de graces n'ai-je pas à rendre à ma destinée! De quelle gloire ne me couvre-t-elle pas aujourd'hui! O ma Fille, c'est donc vous qui me faites

revivre ſi glorieuſement; que je vous embraſſe & vous marque ma joie: où ſont les Filles de votre âge qui ſe diſtinguent auſſi généreuſement? Quelle réputation n'allez-vous pas acquérir? & qui ſera la Femme diſtinguée, la Princeſſe même, qui ne déſirera pas d'être initiée dans un lieu ſi recomandable? Oui, ſans doute, la Cour & la Ville y vont aborder tour-à-tour; votre ſageſſe, comme un Soleil éclatant, va briller de toute part: ô douceur ſans pareille! ô trop heureux *Roucipu!* Après un tel honneur, qu'ai-je à déſirer de plus dans la vie?

Je fus bien flatée de l'enthouſiaſme dont mon Pere étoit tranſporté; c'étoit mon ouvrage; j'en étois comblée: Ce que j'ai fait, ô reſpectable *Roucipu*, lui dis-je, n'eſt rien en comparaiſon de ce que je prétends faire à l'avenir pour vous. A la premiere de nos aſſemblées on doit procéder à l'élection d'un *Aqmavere*; malgré le nombre des prétendans, j'eſpere que vous ſerez élu. Ah! ma Fille,

que dites vous ? s'écria mon Pere en me ſautant au col ; ſeroit-il poſſible que je fuſſe revêtu d'un rang auſſi précieux ? Quoi ! je pourrois me flater d'être *Aqmavere* ? Ah ! j'en mourrois de plaiſir. Eſpérez, lui dis-je, & laiſſez moi agir, le rang de grande *Nupita*, dont je ſuis honorée, fonde naturellement mon eſpoir ; comptez ſur ma parole : ou je me verrai déchue de cette importante dignité, ou je verrai mon Pere dans le rang qui lui convient. Après ces mots je lui donnai une chiquenaude d'amitié, & je fus vaquer où le devoir m'appelloit.

J'eus l'agrément, au bout de quelque temps, de voir mon Pere dans ce poſte brillant ; il ne contribua pas peu à rendre ma fondation célebre ; ſes talens & ſon zele lui mériterent l'eſtime & la conſidération de tout le monde ; & ſi les ordres de ſe retirer dans *Lodeorbarli* n'étoient pas ſurvenus, il eſt à préſumer que ce *Ledrob* auroit été le plus fameux de l'univers.

Coſſolpinna finit ainſi ſon Hiſtoire. Le Roi avoua à *Croſeliveſgol* à l'oreille, qu'il étoit ſurpris de la ſageſſe de cette Fille: Il lui manque bien des choſes, ajouta-t-il, pour être au point où je la déſirerois. Son innocence l'a ſéduite bien des fois; mais ſi l'examen ſuivant reſſemble à celui-ci, continua le Prince en s'arrachant un poil à l'oreille, vous n'aurez pas lieu d'être mécontent. Je juge, à l'air naturel dont cette Fille m'a rendu compte de ſa vie, qu'elle ne m'en a point impoſé. Le premier Miniſtre, ſatisfait, on ne peut pas plus, de ce diſcours, & de l'heureuſe diſpoſition où il vit *Tanitbudan*, en profita pour le porter à la clémence envers le Sexe: Il n'eſt pas encore temps, reprit le Roi en ſouriant, attendez; vous aurez lieu d'être content; je vous tiendrai parole dès que je me ſerai éclairci d'un point qui me tient à cœur. Après ces mots *Dearchealb* eut ordre de reconduire *Coſſolpinna* où il l'avoit priſe. *Croſeliveſgol* tira un heureux augure

de ce que le Roi en uſoit de cette maniere ; mais il ne s'attendoit pas au ſecond ordre qui ſuivit : il en frémit & en treſſaillit juſqu'au fond du cœur. Il regardoit *Urgocenie*, ſa Fille : c'étoit elle qui devoit terminer les examens ; on alloit l'amener dans le cabinet ſecret. De ſa ſageſſe, diſoit le Roi, dépendoit le ſalut de toutes les Femmes du Royaume : il ſe bornoit à cette derniere épreuve. Le premier Miniſtre penſa ſe trouver mal à cette déciſion : Permettez du moins, Seigneur, que je me retire, s'écria-t-il, dès que *Dearchealb* fut parti ; je ſuis Pere, & comme tel, la nature ſouffre, on ne le peut davantage. Quelque bonne opinion que j'aye de ma Fille, je tremble qu'elle ne ſoit pas telle qu'elle doit être : s'il eſt poſſible qu'elle ait démenti ſon éducation, il faut que nous périſſions l'un & l'autre ; je ſerai le premier à lui plonger un poignard dans le ſein, & l'inſtant d'après je me punirai d'avoir été l'inſtrument fatal de ſon dèshonneur & du mien.

Je

Je ſens parfaitement votre ſituation, reprit le Roi; il n'eſt pas même poſſible qu'elle ne ſoit extrême; j'en juge par moi-même, & connois, par ce qui ſe paſſe dans mon intérieur, combien vous m'êtes cher: Oui, *Croſeliveſgol*, je me mets à votre place. Je ſouffre, je déſire, j'eſpere, je crains, je ſuis enfin d'une agitation ſurprenante; mais cet examen eſt néceſſaire pour me décider entiérement. La maniere dont je penſe ſur votre compte m'a toujours fait préſumer que je trouverois peut-être en votre Fille le *Phénix* précieux que je cherche; peut-être ne ſerai-je point trompé: écoutons cette jeune Perſonne; mais faites en ſorte, en lui donnant l'ordre de parler, qu'elle ne ſache point devant qui elle rapportera ſon Hiſtoire; cela eſt d'une conſéquence extrême, pour des raiſons que vous apprendrez un jour. *Dearcheall* doit la prévenir ſur ce ſujet, & me ſuppoſer tout autre que je ſuis. Gardez-vous de rien dire qui puiſſe trahir le ſecret.

Toutes ces précautions vous ſurprennent, j'en juge à l'air que vous faites paroître; mais encore une fois, j'en ai de bonnes raiſons, & vous en conviendrez loſqu'il ſera temps.

Croſeliveſgol promit au Roi de ſe conformer à toutes ſes intentions: il fut décidé qu'ils paſſeroient l'un & l'autre pour des Juges, envoyez de la part du Souverain; avec des ordres d'examiner les Femmes de *Lodeorbarli*. Si votre Fille, continua *Tanitbudan*, eſt telle qu'elle doit être, je prétends mettre en uſage le moyen que vous m'avez donné vous-même, pour mettre à la derniere épreuve la vertu de votre Fille. Je deviendrai mon propre Agent, & m'annonçant pour tel, je lui dirai que le Roi, épris de ſes charmes, la choiſit pour régner ſur ſon cœur, & pour occuper le rang de Favorite; je ſaurai, dans les termes les plus perſuaſifs, lui vanter l'éclat de cette diſtinction ſuprême. Nous verrons, par ſa réponſe & par le parti qu'elle prendra,

quel fond l'on doit faire ſur ſa vertu. Si les promeſſes les plus ſéduiſantes ne la réduiſent point, on aura recours aux menaces les plus terribles; on ira même juſqu'à lui faire enviſager la mort. En cas qu'elle ſoit inébranlable, *Croſeliveſgol*, attendez-vous à voir finir la proſcription du Sexe: tout rentrera dans l'ordre naturel, & je ferai connoître à tout l'univers, par des moyens éclatans, que ſi je ſais perſécuter le vice, je ſais, quand il le faut, récompenſer le mérite, & faire triompher la vertu.

Et ſi ma Fille, par un contraire affreux pour un Pere qui penſe comme moi, ſe trouve indigne de vos brillantes promeſſes, Seigneur, reprit *Croſeliveſgol* avec émotion; que deviendra-t-elle? Que deviendront toutes les Femmes de votre Royaume? Que deviendrai-je moi-même? Raſſurez-vous, reprit *Tanitbudan*, vous m'êtes cher, je vous aime; les fautes ſont perſonnelles, & vous con-

ſerverez toujours auprès de moi la place que votre vertu & votre fidélité vous ont donné ſi légitimement : Mais à quoi ſert de vous inquiéter ainſi ? continua le Roi avec bonté ; d'où vient cette heureuſe préſomption que je vous ai vu pour des Femmes qui ne vous étoient de rien, & tant de défiance ſur le compte d'une Fille qui vous doit être ſi chere, & de laquelle vous pouvez, ſans orgueil, avoir les idées les plus favorables ? Remettez-vous, vous dis-je, continua le Prince ; j'ai une opinion plus favorable d'*Urgocenie* : vous avez vu, par expérience, que mes augures n'étoient point faux ; pourquoi voudriez-vous que je me trompaſſe cette fois, ſur-tout lorſqu'il s'agit de votre propre ſang ? Je crains beaucoup plus cet examen, il eſt vrai, que les précédens ; mais auſſi je n'en déſeſpere pas tant : attendons ; il eſt inutile de prévenir ſes peines, elles viennent toujours aſſez tôt.

Le Roi, ſans y penſer, au lieu de ſuivre les mouvemens de l'antipathie

qu'on lui avoit vu juſqu'ici, travailloit le premier à faire ceſſer le trouble dont l'eſprit de ſon premier Miniſtre étoit agité: une puiſſance ſecrete agiſſoit. Le cœur eſt un mobile plus fort que toutes les préventions.

L'arrivée d'*Urgocenie* ſuſpendit toutes les réflexions. Pendant que *Croſeliveſgol*, ſon Pere, lui annonçoit l'ordre de faire un détail de ſa vie, avec les reſtrictions convenues, *Tanitbudan* regardoit à travers le voile cette charmante Perſonne: cette ſeconde vue l'émut & le fit treſſaillir. O Ciel! dit-il, en lui-même, d'où vient l'état où je me trouve, & qu'a-t-il de commun avec la maniere dont je penſe pour les Femmes? Seroit-il poſſible, ajoutoit-il en ſoupirant, que mon cœur fût capable de démentir des réſolutions ſi légitimement priſes? *Urgocenie*, qui commença ſon Hiſtoire, l'empêcha de s'examiner davantage. Cette belle Fille, avec le ſon de voix le plus touchant, s'exprima de cette maniere.

Hiſtoire d'URGOCENIE, Fille de Croſeliveſgol.

J'ai bien de la peine à me perſuader que le rapport des choſes qui me ſont arrivées, importe à l'Etat, ô vous, qui êtes commis à m'examiner; à moins que le Roi, de plus en plus ennemi de notre Sexe, ne cherche dans ces détails de juſtes motifs à ſa haine, & des raiſons apparentes pour nous punir de lui avoir déplu. Si le reſpect me permettoit de m'expliquer à cette occaſion, je ferois connoître combien ces moyens ſont peu ſéans à la véritable grandeur. En effet, qu'importe au Souverain la façon de penſer de ſes ſujets? Le Ciel ne l'a-t-il pas créé le Maître? A-t-il beſoin du ſuffrage de ſes peuples, pour les obliger à plier ſous ſa volonté? Qui eſt celle d'entre nous qui en doute? Mais que dis-je? Le Roi veut que je parle; c'eſt à moi de me taire & d'obéir ſans murmurer: commençons.

On ſait trop bien qui je ſuis, puiſqu'on

m'amene ici pour en faire un rapport inutile. A l'âge de ſix ans je perdis ma Mere. Mon Pere étoit trop occupé du ſoin d'élever la jeuneſſe du Roi, pour veiller lui-même à mon éducation; il y commit une Sœur, dont la ſageſſe & la conduite étoient admirées de tout le monde. Il n'étoit pas poſſible qu'avec une telle Parente je priſſe de mauvaiſes habitudes; elle veilloit ſans ceſſe à toutes mes actions. S'il arrivoit que ſes affaires l'obligeaſſent à me quitter, elle ne manquoit jamais, à ſon retour, de me faire rendre un compte exact de tout ce qui m'étoit arrivé, & de la maniere dont j'avois employé le temps de ſon abſence.

Dès que j'eus l'âge de raiſon, elle travailla à connoître le fond de mon ame, & à m'armer de préjugés qui puſſent m'empêcher de ſucer en grandiſſant de fatales inclinations. Elle démêla bientôt que je penſois beaucoup, & que j'étois née curieuſe. En effet, je faiſois des

réflexions perpétuelles ſur toutes les choſes qui frappoient mes yeux ou mon imagination; ma timidité retenoit ſouvent mille queſtions ſur mes doutes & ſur mon ignorance; je n'oſois me laiſſer entrevoir : il me ſembloit que j'aurois mal fait. On m'avoit prêché de bonne-heure la retenue de mon Sexe, & j'aurois cru alors y manquer, ſi je m'étois laiſſée emporter au déſir de m'inſtruire des choſes que j'ignorois.

Ma Parente joue un rôle trop conſidérable dans mon Hiſtoire, pour ne pas faire ſon portrait. Elle avoit environ quarante ans, n'avoit jamais voulu ſe marier, & ſa jeuneſſe s'étoit paſſée dans une indifférence extrême pour les hommes. Elle avoit coutume de dire que de tous les animaux créés il n'y en avoit pas un plus à craindre & un plus dangereux pour une Fille que l'Homme; & elle ſe l'étoit ſi bien perſuadée, qu'elle n'avoit jamais voulu unir ſon ſort à aucun. Les raiſons qu'elle apportoit de ſon éloigne-

ment pour eux étoient auſſi ſolides que véritables; & quoique ſon ſentiment ne fût gueres approuvé, il ne laiſſoit pas d'avoir ſes partiſans.

A l'âge de vingt ans elle ſe diſtingua par un Ouvrage qui lui fit bien de l'honneur. Elle s'étoit miſe en tête d'apprendre aux Femmes à vivre heureuſes dans le célibat. Je ne parlerai point de ce ſage Livre; je n'ai qu'à en rapporter l'intitulé, c'eſt en faire l'éloge. Qui ſont les gens de goût qui n'ayent pas vu le *Higmidos* (*a*)? Il eſt entre les mains de tout le monde, & a eu un cours extraordinaire chez les Femmes. Des Sçavantes du premier rang l'ont commenté. On en a fait pluſieurs Editions, & ſelon les apparences il continuera à ſe tranſmettre à la poſtérité.

(*a*) L'Impoſteur, Ouvrage Périodique. Quelques peines que ſe ſoit donné l'Auteur pour traduire ce mot Gaulois, il n'a pu le rendre que de cette maniere. C'eſt aux Sçavans à décider s'il ne s'eſt point trompé. Meſdames Dacier, de la Suze, de Villedieu, en ont fait l'éloge, & l'ont commenté; ce qui donne une grande opinion de ſa bonté.

Voilà pour l'eſprit de *Negoclé;* c'eſt le nom de ma Parente. Pour ſa figure, elle avoit été l'une des plus jolies de ſon Sexe; c'étoit une brune piquante; ſes beaux yeux d'un bleu fade, tirant un peu ſur la griſaille, ne pouvoient être vus ſans reſſentir une tendreſſe équivoque. Leur façon ſinguliere de ſourire, qui ſembloit annoncer la douleur & le déſeſpoir, à cauſe que leurs prunelles ne paroiſſoient jamais qu'à moitié, & ne montroient preſque que le blanc, faiſoient les plus douces impreſſions ſur un cœur. Son nez ſur-tout lui avoit fait mille conquêtes; on ne pouvoit l'entrevoir ſans reſſentir un je ne ſais quoi qui faiſoit frémir: le bout de ce beau nez ſe replioit juſqu'à ſa moitié, & dans ce renverſement offroit aux regards deux larges narines étalées, qui inſpiroient ſur le champ le déſir de preſſer ce beau nez, afin de s'empêcher de mourir à ſon aſpect écarquillé. Sa bouche, coupée en gondole, donnoit à ſa phyſionomie un air

ſouriant, qui prévenoit & qui engageoit; & le tour de ſon viſage, deſſiné ſpiralement ou en onde, lui faiſoit un petit air mutin, qui ſembloit avoir été créé pour la ſatisfaction de tous ceux qui oſoient l'approcher : en vérité c'étoit un chef-d'œuvre d'admiration.

Si *Negoclé* n'étoit pas grande, elle avoit du moins l'avantage d'être une des plus larges de ſon Sexe : jamais gorge n'a été plus étendue ; la diſtance d'une épaule à l'autre étoit de la hauteur de toute la perſonne. Je crois, par ce rapport, avoir donné une idée aſſez diſtincte de ſa figure, pour faire comprendre qu'il y avoit peu de Femmes qui lui reſſemblât.

Je ne dirai qu'un mot pour prouver à quel point cette ſage Parente étoit courue. Tous les jeunes gens s'aſſembloient, dès qu'elle paſſoit, pour avoir le plaiſir de la voir ; & malgré ſon éloignement pour eux, elle ne revenoit jamais à la maiſon, lorſqu'elle ſortoit, ſans rapporter des marques de leur conſidération. Elle fut

une fois trois jours & trois nuits à éternuer : vous ſentez, par cette circonſtance, combien elle avoit été fêtée pendant le peu de temps qu'elle avoit été dehors. Certainement elle rendit par le nez (*a*), ou cracha plus d'une meſure de pois ou de féves. Après cela je n'ai plus rien à

(*a*) L'Antiquité nous a tranſmis ce trait reſpectable. Strabon aſſure que l'une des marques de la plus haute conſidération chez les Gaulois, étoit de ſouffler des pois ou du ſable dans le nez ou dans la bouche des perſonnes qui ſe faiſoient diſtinguer, ou par leur beauté, ou par leurs talens. Les Petits-Maîtres portoient des ſarbacannes, & ſouffloient. C'étoit une galanterie de ce temps, comme aujourd'hui de donner des dragées. Le même Auteur rapporte à cette occaſion ce qui vient d'être dit de *Negoclé*, & il rend raiſon de ce trait, qui paſſeroit pour ironie s'il n'étoit pas expliqué. C'eſt de ce paſſage qu'on a tiré le portrait de *Negoclé* : voici ſes propres paroles.

« Les Narines de la ſage *Negoclé* étoient ſi larges, » & la conſidération qu'on avoit pour elle ſi grande, » qu'un jour, en revenant du Temple, on lui ſouffla, » par des ſarbacannes, une meſure de pois & de féves, » dans le nez, dont elle fut trois jours & trois nuits » à éternuer ».

L'on voit par ce Commentaire l'exactitude de l'Auteur de cette Hiſtoire ; il ne néglige rien pour inſtruire ſon Lecteur.

dire ſur la conſidération extrême qu'on avoit pour elle. Ce dernier trait en fait aſſurément aſſez l'éloge ; pour ne trouver pas mauvais que je n'en diſe point davantage à ce ſujet.

Negoclé, telle que je viens de la dépeindre, faiſoit les délices de toutes les Femmes qui l'approchoient ; c'étoit à qui parviendroit à l'honneur de ſa confiance : elle vivoit dans une ſi haute ſageſſe, qu'elle étoit reſpectée généralement de tout le monde ; pour le conſeil, c'étoit un prodige. Je croirois faire tort à ſa mémoire ſi je négligeois de rapporter quelqu'un des traits qui lui avoient acquis, à juſte titre, ce mérite. Je me bornerai à trois exemples de ſa ſagacité. C'eſt ſa profonde modeſtie qui les a ſans doute enſevelis dans l'oubli ; ils mériteroient d'être gravés en lettres d'or, & de ſervir de loi dans l'occaſion.

Un jour une Femme d'une haute conſidération, dont le nom importe peu au fait, vint la trouver, pour lui demander

de quelle maniere elle en devoit uſer avec un Fils dont le libertinage étoit outré. J'ai fait, lui dit-elle, l'impoſſible pour le ramener & pour l'engager à quitter une Malheureuſe qui eſt la cauſe de tous ſes égaremens ; mais loin que mes conſeils ayent opéré, il ſemble au contraire qu'ils ayent ſervi à le plonger plus avant dans le précipice : croiriez-vous qu'il porte ſa folie juſqu'à vouloir l'épouſer ? Eh bien, reprit *Negoclé*, que faites-vous à cela ? Je vais travailler, reprit l'Amie, à faire enfermer ſa Maîtreſſe ; cela ne me ſera pas difficile quand j'aurai expoſé les juſtes motifs que j'ai de me plaindre de cette Créature. Voilà qui eſt fort bien, pourſuivit ma Parente avec un grand ſens-froid ; mais quand vous aurez ôté la Maîtreſſe à votre Fils, quel bien prétendez-vous en retirer ? Celui, répondit la Mere affligée, de la lui faire oublier, & de l'empêcher de ſe perdre à jamais. Ce moyen eſt bien équivoque, ajouta *Negoclé*, & ce n'eſt pas là le parti

que vous devez prendre; j'en agirois aſſurément tout différemment: vous venez exprès me demander un conſeil à cette occaſion; le voici. Retournez chez vous; faites appeller votre Fils, & dites-lui, qu'après avoir fait vos réflexions, vous trouvez, tout conſidéré, le parti qu'il prend d'épouſer ſa Maîtreſſe, auſſi raiſonnable que légitime; faites-lui entendre que vous vous êtes informée d'elle, & que vous avez été ſi contente du rapport qui vous en a été fait, que vous n'héſitez pas à l'agréer pour votre Bru; & que, bien loin de vouloir retarder une union ſi raiſonnable, vous l'invitez au contraire à la preſſer, & à la réſoudre le plutôt qu'il lui ſera poſſible: de deux choſes l'une, pourſuivit ma Parente; ou votre Fils, entraîné par ſa paſſion, épouſera cette Créature, ou dégoûté par la facilité qu'il trouvera à ſe ſatisfaire, il quittera ce deſſein ridicule. S'il prend ce dernier parti, vous avez de lui tout ce que vous pouvez déſirer; s'il l'épouſe,

vous acquérez ſur lui un avantage tout auſſi conſidérable : à peine ſe ſera-t-il ſatisfait, qu'il ouvrira les yeux, & qu'il ſera au déſeſpoir de ſa folie. Il fera ſes efforts pour la réparer, & alors vous le verrez ſoumis, rampant & implorer votre crédit & vos bontés; il reviendra entiérement de ſes déſordres, & par ce moyen vous en ferez un honnête homme, & auſſi ſage qu'il aura été déréglé.

Malgré la répugnance qu'avoit l'Amie de ma Parente à ſuivre ce conſeil, elle s'y conforma : tout ce qui avoit été prévu arriva. Son Fils, que la paſſion aveugloit, profita, avec empreſſement, du conſentement de ſa Mere, & épouſa ſa Créature. Ses Amis, qui n'avoient point trouvé mauvais qu'elle fût ſa Maîtreſſe, tant qu'il en étoit reſté-là, le mépriſerent après ſon mariage, à tel point que perſonne ne voulut plus ſe trouver avec lui. Il ſentit vivement cet abandon général, & plus qu'on ne ſauroit l'exprimer, à cauſe de l'habitude où il étoit

de n'être pas ſeul. Il fut donc obligé de reſter auprès de ſa Femme ; il s'y ennuya bientôt ; lui trouva mille défauts que ſa paſſion lui avoit cachés : le dégoût s'enſuivit, l'amour s'évanouit, & le regret de ſa ſottiſe prit ſa place. Les procédés froids & mépriſans ne tarderent pas à ſe manifeſter ; la nouvelle Epouſe, au lieu de les anéantir dans leur naiſſance par de tendres careſſes, crut que la hauteur & l'empire devoient les étouffer ; elle ſe trompa. Ils acquirent, par cette conduite orgueilleuſe, une plus grande force : chacun de ces Epoux ſe crut fondé. La Femme repouſſa les mauvais procédés par l'injure & par l'invective. Enfin le Mari, prévenu par une fatale expérience de ſa folie & de l'abus de ſon déréglement, marqua autant de vivacité à en revenir, qu'il en avoit laiſſé voir à y tomber. Sa Mere devint alors ſa Confidente & ſon appui ; il fut trop heureux d'y recourir. Ce mariage mal aſſorti s'étoit fait avec trop de précipitation pour qu'il fût ſoli-

dement contracté. Il s'y trouva des défauts de formalité, on en profita : il fut diſſous : & celle qui avoit demandé conſeil connut alors, par la conduite réguliere que mena ſon Fils depuis, que les conſeils de *Negoclé* étoient les vrais, & qu'elle avoit gagné beaucoup de les avoir ſuivis.

Un homme de cinquante ans avoit épouſé une fille de dix-ſept, belle comme le jour. Il avoit vécu, pendant la premiere année de ſon mariage, le plus heureux de tous les hommes : rien n'altéroit ſon bonheur ; il y avoit même apparence qu'il devoit durer toujours : mais le Démon de la jalouſie s'étant emparé de ſon eſprit, d'aimable qu'il étoit, il en fit un homme inquiet & inſupportable. L'eſtime qu'il avoit toujours eu pour ſa Femme ſe changea en une défiance ſans pareille. Si elle étoit gaie, il en imaginoit ſur le champ des raiſons ſuſpectes : arrivoit-il un changement ſur ſa phyſionomie, il préſumoit auſſi-tôt que

le chagrin d'être trop éclairée occaſionnoit ce changement. Plus elle devenoit belle en augmentant en âge, & plus ſa mauvaiſe humeur s'accroiſſoit : il ne dormoit plus ; il rêvoit ſans ceſſe, & il n'avoit pas un moment de repos.

Accablé par le poids d'une paſſion ſi inſupportable, il réſolut de chercher un remede à l'ennui qui le dévoroit. Pour cet effet il vint trouver un jour ma Parente ; il la connoiſſoit de longue main, & n'ignoroit pas le mérite de ſes conſeils, & l'humanité avec laquelle elle compatiſſoit aux chagrins de ſes ſemblables. Après lui avoir fait un aveu ſincere de ſa ſituation cruelle, il la pria, dans les termes les plus polis & les plus ſéduiſans, de vouloir bien l'aider à le guérir de ſes funeſtes inquiétudes, ou du moins de vouloir lui enſeigner de quelle maniere il devoit ſe conduire pour ne point être la dupe d'une Femme dont il ſoupçonnoit la ſageſſe & la fidélité. Le conſeil eſt auſſi peu difficile à donner

qu'à ſuivre, lui dit ma Parente; témoignez autant d'inſenſibilité pour ſa conduite, que vous avez marqué juſqu'ici d'inquiétude & de chaleur : feignez de ne vous plus ſoucier d'elle, & de vous attacher à quelque jolie Femme; ſortez de bonne heure de chez vous, rentrez-y tard ; & lorſque vous vous trouverez avec elle, laiſſez-lui entrevoir de l'empreſſement à vous en éloigner. S'il arrivoit que cette conduite fît l'effet que j'en attends, & qu'elle vous la reprochât, dites-lui, avec une feinte confiance, qu'un penchant plus fort que votre raiſon vous entraîne. Son orgueil ſouffrira de cet aveu; ſans vous aimer, il ſuffira pour travailler à reprendre un empire qu'elle croira avoir perdu : quand même elle ſeroit prévenue en faveur d'un Amant, elle le quittera peu-à-peu pour regagner votre cœur. Les Femmes n'aiment point à perdre ; vous la verrez attentive, ſoumiſe, & faiſant mille efforts pour vous plaire. Dès qu'elle en ſera là, revenez

à votre tour, & ſoutenez à l'avenir le rôle d'un Amant, & d'un Amant aimé Faites valoir alors vos droits; ſans trancher du maître, faites-en toutes les fonctions : & ſouvenez-vous bien que le grand ſecret d'être toujours aimé, c'eſt de laiſſer toujours quelque choſe à déſirer.

Cet avis étoit ſage, & auroit ſans doute réuſſi, ſi la Femme dont il étoit queſtion n'eût point aimé à la fureur un Amant; mais ſon cœur trop prévenu l'empêcha de ſentir le changement dont ſon Epoux ſe paroît. Il eut beau feindre & ſembler indifférent, elle fut toujours ſon train; elle ne s'en appercevoit ſeulement pas. L'Epoux, outré, vint rendre compte à *Negoclé* de la tiédeur de cette Ingrate, & du peu de cas qu'elle faiſoit de lui. Dès que les choſes en ſont-là, reprit ma Parente, il n'y a plus de retour à eſpérer de votre Femme; elle eſt perdue pour vous, & tout ce que vous pourriez faire de mieux, ce ſeroit de l'abandonner. Mais ſi vous êtes aſſez fol

pour ne pouvoir prendre ſur vous de vivre ſans elle, recourez alors au dernier remede, il eſt pacifique, & réuſſira à coup ſûr. Et quel eſt-il ce remede divin? interrompit vivement le Mari. Il eſt tout ſimple, lui répondit *Negoclé*: arrachez les yeux à votre Femme; coupez-lui le viſage en morceaux; je vous garantis qu'elle ſe corrigera, & qu'elle n'oſera à l'avenir eſſayer de faire de nouveaux Amans. Le temps qu'elle ſera dans ſon lit & dans ſon appartement lui fera faire des réflexions; elle préſumera que vous êtes homme à ne la point ménager: cette prévention lui fera prendre le parti de vivre ſagement. Dans les commencemens vous ſerez regardé comme un barbare, & le plus terrible des hommes; elle vous craindra, & ne ſera pas aſſez hardie pour vous donner occaſion de lui jouer d'auſſi cruels tours que par le paſſé. Peu-à-peu elle reviendra à vous; elle fera réflexion que c'eſt à votre amour à qui elle doit imputer vos derniers trai-

temens : cet égard l'attendrira ; elle connoîtra tout le mérite d'un cœur qui s'abandonne à de telles preuves d'amour. Alors vous triompherez, & vous connoîtrez, par une expérience durable, que le grand ſecret de ſe faire aimer de ſa Femme eſt de la tenir court, & de la battre avec conſtance juſqu'à ce qu'elle ſoit au point où on la déſire pour ſon bonheur & pour ſa félicité.

L'Epoux, touché, ou pour mieux dire, convaincu de la néceſſité de ſuivre ces reſpectables conſeils, les mit en uſage dès la premiere fois qu'il ſe rencontra avec ſa Femme. Il lui donna tant de ſoufflets qu'elle en perdit la vue. Le croiriez-vous ? ô ſages Miniſtres du plus grand Roi, continua *Urgocenie*, le ſaint remede opéra. L'Epouſe convaincue, par une heureuſe expérience, que ſon Mari l'adoroit, puiſqu'il s'acharnoit à la corriger ſi bénignement, quitta toutes ſes habitudes, & vécut depuis avec tant de régularité & de réſerve, qu'en quatre

ans qu'elle vécut encore avec lui, elle ne fut battue, tout au plus, que huit cens ſoixante fois; encore en avoit-elle mérité quatre fois autant. Je crois qu'après un tel exemple on ne peut révoquer en doute l'heureux effet des conſeils de ma Tante. Il n'y avoit qu'à les lui demander & les ſuivre à la lettre pour parvenir à tout ce qu'on déſiroit.

Le troiſieme exemple de leur ſolidité n'eſt pas moins admirable que les précédens. Je le tiens d'un Parent de celui qui y a donné lieu. Dix Veſtales le ſavent comme moi, & en cas de beſoin, tous les Uſuriers du Royaume en répondroient; après cela m'eſt-il poſſible d'en douter?

Ma Tante ſe promenant un jour ſur le bord de la mer, rencontra un Vieillard qui jettoit les hauts cris, & qui ſe déſeſpéroit. Elle accourut avec empreſſement vers lui, pour apprendre les motifs de ſa douleur extrême. C'étoit un Avare auquel on avoit volé ſon tréſor; il l'avoit caché

caché dans les environs ; on l'avoit guetté ſans doute, & on lui avoit enlevé ce qu'il avoit de plus cher dans la vie : Bon-Homme, lui dit *Negoclé*, après s'être informée de ce détail, quel uſage faiſiez-vous de l'or que vous venez de perdre ? Hélas ! aucun, s'écria-t-il avec les ſanglots les plus amers ; mon ſeul plaiſir étoit de le voir, & de le toucher. N'en faiſiez-vous pas ſûrement d'autres ? ajouta ma Parente. Non vraiment, reprit l'Avare ; j'aurois mieux aimé mourir de faim que de me priver de la plus petite partie d'un tréſor ſi précieux. Eh bien, pourſuivit *Negoclé*, je ſais un moyen infaillible pour vous conſoler de votre perte, & ſi vous voulez faire ce que je vous indiquerai, je vous promets de vous faire retrouver ce que vous avez perdu. Le Vieillard, à cette heureuſe propoſition, ſauta de joie ſur une jambe, & jura, par tout ce qu'il y avoit de plus ſacré, qu'il exécuteroit de point en point ce qui lui ſeroit conſeillé. Faites-vous couper les deux

mains & crever les deux yeux, lui dit-elle, enſuite je vous ferai conduire à l'endroit où l'on vous a caché votre tréſor. L'Avare docile ordonna à un de ſes Eſclaves de lui arracher les yeux, & ſe fit couper les deux mains. *Negoclé* le voyant dans l'état où elle le ſouhaitoit, le fit porter à quatre pas, & lui dit que ſes tréſors étoient à ſes côtés. Le Vieillard, comblé de cette heureuſe nouvelle, ſe mit à chanter des airs d'allégreſſe; & la joie le tranſporta au point qu'avant trois jours il mourut de miſere & de plaiſir.

Je ne ceſſerois pas ſi-tôt, pourſuivit *Urgocenie* avec des graces dont le Roi & ceux qui l'écoutoient étoient enchantés, ſi je rapportois toutes les occaſions qui diſtinguerent & qui acquirent de la gloire à ma Parente; elles ſont en ſi grand nombre, qu'il faudroit au moins un an pour les détailler. Toute mon enfance fut occupée à entendre le récit; & elle ſe faiſoit un plaiſir, pour m'ouvrir l'eſprit, de me les conter ſans ceſſe, & à me les

faire apprendre par cœur. Cependant, quelque graves que fuſſent ces hiſtoires, elles m'ennuyoient quelquefois à la mort; je n'avois pas encore le caractere aſſez raſſi pour en ſentir toute la ſolidité. La jeuneſſe eſt une terrible choſe! Elle répugne preſque toujours à ſes propres intérêts.

Dès que je fus en âge d'entendre ce que je liſois, *Negoclé* voulut me faire comprendre les ſages maximes dont ſon célebre Livre étoit rempli. Apprenez de bonne heure à fuir les hommes, me diſoit-elle; & pour vous garantir des piéges qu'ils tendent ſans ceſſe à votre innocence, ne ceſſez jamais de faire uſage de votre *Higmidoc;* mettez-vous bien dans l'eſprit que ce moyen eſt infaillible. Je ne me ſuis garantie de la ſéduction que par-là; ſans lui, il n'auroit pas été poſſible que je me fuſſe ſoutenue comme je l'ai fait juſqu'ici: en un mot, *Urgocenie*, ajoutoit-elle, toute Fille ſage doit l'avoir ſans ceſſe entre ſes mains, &

le dévorer. Il n'y a pas-là à répliquer.

Je ne ſais ſi ma façon de penſer différoit de mes ſemblables, mais tout ce que ma Parente me diſoit à ce ſujet ne lui réuſſiſſoit point; j'avois une répugnance extrême pour l'uſage de ce Livre. Ma Tante avoit beau m'inviter à m'en ſervir, & ſe tenir exprès auprès de moi pour me mettre dans l'obligation de le pratiquer, je ſouffrois de cette contrainte, & je craignois ce quart d'heure horriblement. Je ne ſais d'où cette antipathie procédoit; je m'en voulois quelquefois un mal infini: mais le dégoût prédominoit, & étoit beaucoup plus fort que la raiſon.

Negoclé, trop habile pour ne pas démêler ce qui ſe paſſoit dans mon intérieur à ce ſujet, jugea que je n'étois pas encore aſſez raiſonnable pour me prêter à ſes ſages enſeignemens: elle crut devoir encore patienter; & en attendant elle prit avec elle, pour me tenir compagnie, une autre Niéce

dont elle m'avoit parlé ſouvent. Elle ſe nommoit *Daripella*, étoit aimable & vive, & il n'étoit pas poſſible de la voir ſans l'aimer. Elle étoit de deux ans plus âgée que moi, par conſéquent plus inſtruite & plus faite; & c'étoit par cette raiſon que ma Tante me la donnoit pour compagne, dans l'eſpérance que mon émulation prévaudroit ſur mon indolence : c'étoit le nom qu'elle donnoit au peu de goût que je marquois pour les préceptes dont elle me parloit ſans ceſſe, auxquels je ne faiſois preſque point d'attention.

Nous ne fûmes pas long-temps, *Daripella* & moi, ſans contracter une étroite amitié; elle avoit des ſaillies ſi piquantes, que, malgré mon ſérieux habituel, je ne pouvois m'empêcher d'en rire. Cette familiarité me faiſoit inſenſiblement ſortir de cette froide réſerve que j'avois pour tout le monde. *Negoclé*, qui m'en avoit toujours fait la guerre, ſe ſut bon gré d'avoir trouvé le moyen d'adoucir mon caractere; & pour aider de mieux en

mieux à me mettre au point qu'elle me ſouhaitoit, elle nous donnoit, à ſa Niéce & à moi, une liberté ſi grande, que rien ne nous empêchoit de faire toutes nos volontés.

Un jour que nous nous entretenions familierement, *Daripella* & moi, de mille choſes indifférentes, il paſſa dans la rue un Homme qui s'arrêta, & qui nous fit une profonde révérence; ma Couſine la lui rendit avec cet air aiſé qui lui étoit naturel. Pour moi, je tournai la tête de l'autre côté: En vérité, *Urgocenie*, me dit elle, cette froideur eſt de trop; que voulez-vous que cet Inconnu penſe du dédain, ou pour mieux dire du mépris avec lequel vous avez répondu à ſon ſalut? Quel que ſoit votre éloignement pour les hommes, il ne doit point aller juſqu'à l'impoliteſſe. Chacun, ma chere Couſine, penſe à ſa fantaiſie, repris-je avec un peu de dépit; la vôtre eſt d'être prévenante pour tout le monde, la mienne eſt d'être fort

froide & fort réſervée : mais vous, *Daripella*, continuai-je, qui me faites la grace de me reprendre, croyez-vous ce que vous venez de faire, bien à ſa place & bien régulier ? On dit que les hommes cherchent ſans ceſſe les occaſions de faire connoiſſance avec les femmes ; ne venez-vous pas d'en offrir une belle à celui qui vient de paſſer ? Ce ſourire charmant avec lequel vous avez répondu à ſa politeſſe ne valoit-il pas bien une permiſſion de s'approcher ? Pour moi, ſi j'avois été à ſa place, je n'y aurois pas aſſurément manqué. Eh bien ! quand cela ſeroit arrivé, pourſuivit ma Couſine, où eſt l'inconvénient ? Ce Cavalier nous auroit donné le bon ſoir, nous auroit dit des choſes obligeantes, & nous auroit amuſées ; où eſt donc là le mal ? Si vous ſaviez les douceurs qu'on goûte dans le commerce d'un Amant d'une certaine façon, vous n'en ſeriez pas auſſi éloignée que vous le paroiſſez. Je ne ſais en effet ce qui en eſt, répondis-je ; mais, ſelon

Negoclé, ces liaiſons ſont moins gracieuſes que vous ne le dites. Elle m'a aſſuré qu'une Fille s'en repentoit toujours, & que pour être heureuſe, il falloit bien ſe donner de garde de faire aucune habitude avec les hommes. Si je vous rapportois la derniere Hiſtoire qu'elle m'a contée à ce ſujet, vous tremblériez, & quitteriez bientôt un ſentiment ſi dangereux : Pourroit-on ſavoir cette Hiſtoire, ma Couſine, reprit ironiquement *Daripella;* dès qu'elle vient de ma Tante, elle doit être admirable & porter un grand intérêt. Volontiers, ajoutai-je en ſouriant; elle vous fera revenir aſſurément de votre prévention, & vous apprendra que rien n'eſt plus trompeur que ceux dont vous avez une idée ſi favorable.

Hiſtoire de FILOTUNVELE (*a*).

Rien de plus trompeur, de plus fourbe, de plus comédien & de plus ſcélérat que

(*a*) Tyran des cœurs.

les Hommes, (ce ſont les propres termes de ma Tante, ô *Daripella*). L'Hiſtoire qui ſuit en eſt une preuve bien convaincante ; elle eſt dans le vrai, & a été écrite exprès, afin d'apprendre aux jeunes Perſonnes avec combien de ſoin elles doivent les éviter.

Filotunvele à vingt ans étoit fait à peindre, & avoit un air de nobleſſe dans ſa phyſionomie qui prévenoit extrêmement en ſa faveur. Maître de ſon bien & de ſa liberté, il pouvoit, ſans que perſonne y trouvât à redire, employer ſa jeuneſſe à ſes plaiſirs : il les aimoit avec paſſion; mais le goût dominant étoit celui des Femmes : ſon tempérament l'y portoit, & lui faiſoit trouver leur commerce préférable à tous les autres biens de la vie. Cette façon de penſer eſt aſſez ordinaire; mais en lui elle ſe ſingulariſoit par une délicateſſe qui auroit été bien eſtimable ſi elle n'avoit point eu de fin vicieuſe. *Filotunvele* ne s'attachoit qu'aux Femmes qu'il croyoit ſages & d'une conduite ir-

reprochable; il n'en voyoit point de ſuſpectes. Toutes celles qui paſſoient pour vertueuſes étoient l'objet de ſes déſirs. Il leur juroit, à toutes en particulier, une ardeur ſans égale, & il ſe conduiſoit avec tant d'adreſſe & de détours, qu'il les ménageoit toutes à la fois également.

Un jour qu'il revenoit de chez la jeune *Chantroſmenſta*, près de laquelle il ſoupiroit depuis quelques mois, il rencontra un char dans lequel il y avoit pluſieurs Femmes, dont l'une lui parut un chef-d'œuvre de la nature. Il jugea, au nombre de celles qui la ſuivoient, que cette Perſonne étoit de la premiere diſtinction; mais ce qui le ſurprit, fut de ce qu'elle n'étoit accompagnée d'aucun homme: ſon amour-propre le fit rougir de ne la pas connoître; ſans une réflexion vraiſemblable, il ne s'en ſeroit pas conſolé. Cette Femme eſt ſans doute un modele de ſageſſe & de vertu, dit-il en lui-même; elle vit dans la retraite, & ne voit perſonne: il n'eſt pas ſurprenant, ſi

cela eſt, de ce que je ne la connois pas. A peine ſe fut-il prévenu de cette idée, qu'il conçut le deſſein de lui plaire, & de ne rien négliger pour en être favorablement traité : pour cet effet, il ordonna à un de ſes gens de la ſuivre. On lui rapporta qu'elle demeuroit à la campagne. Il ſe rendit aux environs, s'informa curieuſement des choſes qui la regardoient, & prévenu de plus en plus, par les rapports favorables qu'on lui fit de cette charmante Perſonne, de ſon mérité & de ſa vertu, il réſolut, à quelque prix que ce fût, de lier connoiſſance avec elle. La choſe étoit difficile; elle ne voyoit perſonne, & ſans une adreſſe ſurprenante il n'étoit pas facile d'aborder dans la maiſon où elle habitoit.

Cette charmante Femme ſe nommoit *Noſpernic* (*a*); elle avoit dix-neuf ans, étoit veuve, & n'avoit été qu'un moment avec ſon Mari. En ſortant du Temple, un Rival, pour ſe venger de ce qu'on

(*a*) Source de félicité,

l'avoit préféré, avoit aſſaſſiné le Mari. Quoique l'inclination n'eût point eu de part à ce mariage, cette ſage Epouſe avoit été inconſolable, & avoit vengé elle-même la mort de ſon Epoux, en lui fourant ſon éventail dans le cœur. Cette action héroïque lui avoit acquis une eſtime générale de tout le monde, auſſi-bien que la maniere dont elle vivoit depuis qu'elle étoit veuve. Quelque choſe qu'on eût fait pour la porter à ſe remarier, elle n'avoit jamais voulu y entendre : les partis les plus riches & les plus diſtingués s'étoient préſentés, ils avoient tous été refuſés : quelle grandeur !

Elle s'étoit fait un plan de vie auſſi ſage que ſingulier. Les Femmes ſeules avoient le droit de la ſervir, & il étoit défendu chez elle, ſous peine d'être chaſſé, d'avoir aucune liaiſon avec les hommes. Deux exemples conſécutifs de ſa fermeté à cette occaſion, dont l'un avoit eu lieu perſonnellement pour une de ſes Femmes favorites, en avoient telle-

ment imposé, que depuis ce temps les Parens même de celles qui lui étoient attachées, n'osoient approcher de sa maison: c'étoit une loi inviolable, & qui ôtoit l'accès à tous les soupirans.

Filotunvele fut aussi embarassé que surpris lorsqu'il fut au fait de toutes ces choses; mais plus il vit d'obstacles à ses desseins, & plus il eut d'ardeur à y réussir. Cette entreprise lui parut si difficultueuse, qu'il fut obligé de sacrifier tous les engagemens qu'il avoit faits jusques-là; ce qui produisit dans la suite des événemens assez singuliers.

Après avoir rêvé pendant plusieurs jours à la maniere dont il devoit s'y prendre pour s'introduire chez *Nospernic*, il ne trouva point d'autre moyen pour y parvenir, que celui de se travestir en Femme. Il étoit si jeune & si aimable, qu'il n'étoit pas difficile de le prendre pour ce qu'il vouloit paroître. Afin de ne point compromettre son secret, il ne le confia à personne, & se servit d'un détour aussi

ingénieux qu'infaillible pour être reçu dans la maiſon: De quoi l'amour n'eſt-il pas capable pour parvenir à ſes fins?

Il ſe rendit une nuit, déguiſé en Femme, ſous les fenêtres de *Noſpernic*; & là, d'un ton plaintif, il feignit de pleurer amerement. Elles ne tarderent pas à s'ouvrir: il entrevit une Femme; il jugea que c'étoit celle dont il vouloit être entendu. Ah Ciel! s'écria-t-il douloureuſement, ſans faire ſemblant de s'en appercevoir, juſqu'à quand ſouffrirez-vous une perſécution auſſi cruelle? Que vais-je devenir? Où fuirai-je pour éviter la mort qu'on veut me donner injuſtement? A quoi ſert donc la vertu & l'innocence dont j'ai toujours fait mon plus doux appanage, ſi elle ne peut me garantir de tant de maux ſoufferts? O Pere de la lumiere! puiſque vous ne daignez pas protéger mon innocence, ſuſcitez au moins quelqu'un qui ſoit aſſez compâtiſſant pour me mettre à l'abri des coups cruels qu'on cherche à me porter.

Hélas! où ſuis-je? De quel côté porterai-je mes pas? Que je demeure ici; l'on me cherche, l'on me trouvera bientôt, & je ſuis perdue! Que je quitte ces lieux inconnus; j'irai peut-être me jetter entre les bras de mon Epoux barbare! Par un miracle imprévu je me ſuis dérobée aux coups qu'il vouloit me porter, ſerois-je aſſez infortunée pour retomber dans ſes cruelles mains! O vous, Etre infini, qui devez veiller au ſalut de vos créatures, hélas! ſecourez-moi; je vous implore! Mais, tout m'abandonne, tout eſt ſourd à ma voix! Que vais-je donc devenir? Il faut que je périſſe! ô malheureuſe que je ſuis! je ne dois plus rien attendre que de mon ſeul déſeſpoir!

Ces accens ſuppoſés firent l'effet que l'adroit *Filotunvele* en avoit attendu. *Noſpernic* qui, compâtiſſante & généreuſe, ſur-tout pour les perſonnes de ſon Sexe, les avoit entendus, en avoit été émue de la plus vive compaſſion; elle réſolut de donner un aſyle à l'Infortunée

qui avoit proféré ces plaintes: Ceſſez vos clameurs, lui dit-elle de la fenêtre, ô vous, qui que vous ſoyez; on va deſcendre & vous mettre à l'abri du péril que vous craignez. Après ces mots elle éveilla ſon monde, & deſcendit elle-même pour la recevoir: Remettez-vous, lui dit-elle, en lui tendant humainement la main, & en la faiſant entrer; le Ciel protege, quand il lui plaît, ceux qui s'en rendent dignes par leur ſageſſe. J'ai entendu vos plaintes; elles m'ont touchée, & je vous offre ici un aſyle impénétrable où vous ſerez à couvert des perſécutions que vous craignez. *Filotunvele*, qui continuoit à contrefaire, avec un art ſans pareil, le rôle qu'il avoit commencé ſi heureuſement, baiſa la main à ſa charmante Protectrice, & la remercia de ſes bontés avec tant d'énergie & avec des termes ſi polis, qu'il prévint, on ne peut d'avantage, *Noſpernic* & toutes celles qui étoient préſentes. Il fut conduit dans un appartement très-propre,

où on l'engagea à y prendre quelque choſe. La Maîtreſſe de la maiſon eut la conſidération de ne point vouloir qu'il lui rapportât ſon aventure : Tâchez de prendre quelque repos à préſent, lui dit-elle avec bonté ; l'état où vous êtes ne vous permet point d'entrer dans un détail auſſi cruel que celui de vos malheurs : je me mets à votre place, & je ſens bien que dans un cas auſſi funeſte on ne déſire que la ſolitude & le repos.

Ces procédés humains & remplis de douceur redoublerent le déſir qu'avoit *Filotunvele* de plaire à une Perſonne auſſi charmante & auſſi digne d'être aimée. Si elle lui avoit paru touchante à la premiere vue, il la trouva divine à la ſeconde ; les graces & la vertu étoient peintes ſur ſon viſage adorable : jamais rien de ſi beau n'avoit frappé ſes yeux, & il regrettoit en lui-même le temps qu'il avoit perdu à ſacrifier à d'autres Beautés. Je ſerois peut-être aimé à préſent, continuoit-il, & je n'aurois pas à combattre les diffi-

cultés ſans nombre que je prévois. Quelqu'avantage que je puiſſe tirer de mon déguiſement, ajoutoit-il, il ne me produira que de l'amitié : comment oſerai-je jamais me découvrir ? Ce n'eſt point ici une vertu apparente, qui n'en prend le voile que pour ſe rendre plus recommandable, & pour ſe faire valoir davantage ; c'eſt la ſageſſe elle-même, environnée de tous ſes admirateurs. Laquelle d'entre ces Femmes oſera me donner ſon appui ? De mon ſecret dépend une partie de mon bonheur. S'il eſt confié & découvert, ne ceſſerai-je point ſur le champ de jouir d'une préſence ſi chérie ? Si je demeure au contraire dans le ſilence & dans l'inaction, quels fruits en recueillera mon amour ? De quelque côté que j'enviſage les choſes, tout me paroît difficile, incertain. S'il eſt poſſible, hélas ! que la vertu l'emporte ſur l'amour, je me verrai ſans doute le plus à plaindre de tous les hommes.

Il fut heureux, pour cet Amant inquiet,

que *Nofpernic* n'eût point exigé l'hiſtoire de ſes prétendus malheurs. Quoiqu'il ſe fût préparé à lui en débiter une vraiſemblable, il s'étoit trouvé ſi ému à la vue de cette charmante Perſonne, qu'elle auroit remarqué aiſément la ſuppoſition : il quitta toute autre penſée pour ſe préparer à la ſatisfaire le lendemain. Il devoit naturellement s'attendre à des queſtions & à de la curioſité ; de la maniere dont il devoit répondre dépendoit aſſurément une partie de ſon bonheur. Pour parvenir à plaire, il falloit commencer par être inſtallé ; après cela l'on pouvoit ſe conduire ſelon les occaſions.

Le reſte de la nuit ſe paſſa en rêvant à ces choſes. *Filotunvele* ſe trouva ſi bien préparé, qu'il ne craignit point de perdre ſes premiers avantages. Il avoit arrangé les faits de ſes aventures prétendues avec tant d'art, qu'ils devoient intéreſſer & émouvoir à la compaſſion. Tranquille de ce côté, il ſe laiſſa aller au ſommeil,

& il attendit des événemens & de ſa fortune, la ſuite de ſa félicité.

Le lendemain, la compâtiſſante *Noſpernic*, plus inquiete des malheurs ſuppoſés de l'Inconnue, que celui même qui s'en prétendoit accablé, envoya dès le matin ſavoir comment elle avoit paſſé la nuit; & ayant appris d'une de ſes Femmes qu'elle étoit déjà levée, elle ſe rendit dans ſon appartement, & lui renouvella les aſſurances de la veille. *Filotunvele* affecta les mêmes frayeurs, & parut ſe conſoler de ces proteſtations réitérées. Après quelques diſcours tenus & répondus ſur ce ſujet, il en fallut venir à l'Hiſtoire des prétendus malheurs de *Filotunvele*; & il la commença dans ces termes.

Hiſtoire ſuppoſée de CROUTONNSSA (a).

Si Femme dans le monde a mérité d'être heureuſe avec un Mari, je puis, à

(a) Vertu ſans pareille.

juſte titre, dire que c'eſt moi. Mon caractere eſt un des plus aimables dont on puiſſe être doué; ma douceur va juſqu'à la ſotiſe, & ma complaiſance juſqu'à la ſtupidité. Je n'ai jamais été du ſentiment de perſonne; jamais ma Mere n'a pu obtenir de moi d'être obéie; & cinq Maris que j'ai eu tout de ſuite, les uns après les autres, pourroient, s'ils avoient pu vivre avec moi, me rendre le témoignage en mourant, que je ne leur ai jamais cédé un A pour un B. L'on ne peut, à ce que je crois, dans une Femme, rien déſirer de plus.

Après cet exorde ſincere, interrompit *Noſpernic*, l'on ne devroit pas s'attendre à vous voir malheureuſe; & je ſuis d'une ſurpriſe extrême des mauvais procédés dont vous avez à vous plaindre: cela me prouve de mieux en mieux l'injuſtice des hommes. Pardonnez, ſi je vous ai interrompu; c'eſt une preuve de l'intérêt que je dois prendre ſans doute à tout ce que vous m'allez rapporter. Après ces

mots *Nofpernic* ſe tut, & *Filotunvele* continua en ces termes.

Mon nom eſt *Croutonnſſa*, le plus énergique & le plus beau que Femme ait jamais porté. Je ſuis Fille d'un Pere dont la valeur ne s'eſt jamais démentie : la ſuite de mes reſpectables aventures en donnera des preuves bien convaincantes. A peine fus-je en âge d'être mariée que je fus recherchée de tout ce qu'il y avoit de mieux dans la Ville; ma beauté & la douceur de mon caractere m'avoient acquis une réputation ſurprenante. Ma Mere, qui m'aimoit à l'adoration, au lieu de reſſembler à celles qui éloignent de leur maiſon les hommes par leur air froid & dédaigneux, les attiroit au contraire par les manieres les plus ſéduiſantes: Plus vous aimerez ma Fille, leur diſoit-elle, & plus vous me comblerez d'aiſe. A cela je répondois à ma Mere avec reconnoiſſance: Vous êtes une impertinente, & vous ne méritez pas une Fille de ma ſorte; pour ces Meſſieurs,

je ſais à quoi m'en tenir ſur leurs fades douceurs : ce ſont des faquins indignes de m'approcher. Tout le monde étoit ravi de mes ſaillies, & l'on convenoit unanimement que j'étois la jeune perſonne du ſiécle la plus ſpirituelle, la plus digne d'être aimée, & qui avoit la plus riche éducation.

Cependant le nombre de mes Amans augmentoit avec mes années. Mon Pere, qui avoit l'honneur d'exécuter les œuvres de la Haute-Juſtice, & qui avoit beaucoup d'affaires cette année, trouva bon de me pourvoir, afin de n'être point diſtrait de ſes hautes occupations : Ma Fille, me dit-il un jour, après m'avoir lavé les pieds & décraſſé le viſage, (ſoin qu'il a toujours pris pendant tout le temps que j'ai été avec lui) il faut ſonger à vous pourvoir & à vous mettre en bon lieu ; je vous ai ſi bien élevée, & vous vous êtes rendu ſi digne, par votre douceur, de l'admiration publique, qu'il n'y a perſonne dans le Royaume qui n'aſpire à

l'honneur de vous épouſer. Mais, ma Fille, il faut faire une fin; les années s'écoulent, le temps paſſe, & votre jeuneſſe s'envole avec lui; vous voyez donc bien.... A quoi ſert tant de verbiage? repris-je avec autant de reſpect qu'il me fut poſſible; vous n'ouvrez jamais la bouche que pour dire de ſotes inutilités: ma jeuneſſe s'envole. Eh! que cela a-t-il de commun, benêt que vous êtes, avec mon établiſſement? Pourquoi ne pas aller tout naturellement au fait? Eh bien, achevez donc; avec votre air ſtupide on enrage, on ne finit point avec vous.

Mon Pere, comblé de ma douceur & des égards que j'avois pour lui, me demanda, avec bonté, ſi je n'étois prévenue pour perſonne? Que cela ſoit ou non, repris-je avec politeſſe, cela ne doit point vous importer? Il me ſemble que je puis aimer ou haïr ſans que vous y puiſſiez trouver à redire. Cela eſt vrai, pourſuivit-il; cependant comme mon deſſein eſt de vous donner un Mari.....

Ce

Ce Mari eſt un maraut, quel qu'il ſoit, m'écriai-je, & je ne prétends point..... Mais, ma Fille, ajouta mon Pere, il n'en eſt point encore queſtion; je ne vous en déſigne aucun; ce ſera vous qui vous en choiſirez un, je ne puis mieux vous dire. Je ne puis mieux vous dire! repris-je avec un ſourire aimable, eſt une platitude qui ne ſe peut pardonner: & moi, je puis vous dire, avec beaucoup plus de bon ſens & de raiſon, que je n'en choiſirai point; ma trop grande facilité me ſéduiroit & me feroit prendre quelqu'animal qui troubleroit ma tranquillité: je veux qu'on m'en choiſiſſe un, & je le prendrai, s'il me convient. Ah! voilà ce qui s'appelle parler, continua mon Pere, ravi d'aiſe de me trouver ſi raiſonnable: Eh bien, ma chere Fille, je vous en donnerai un de ma main..... De votre main? interrompis je agréablement; oh que nenni! Vous me feriez préſent de quelque garnement qui vous reſſembleroit: non, non, vous dis-je,

je ne l'entends pas ainſi. C'eſt-à-dire, répartit mon Pere avec ſoumiſſion, que vous chargerez votre Mere de ce choix. Ma Mere! m'écriai-je en éclatant de rire, ma Mere! une folle de cette eſpece! une ſtupide qui dort les yeux ouverts me donner un Mari! cela eſt admirable: mais, mon bon-homme de Pere, vous n'y penſez pas, radotez-vous? Ne vous ſouvenez-vous pas, imbécile que vous êtes, qu'elle vous a choiſi pour ſon Mari, que vous n'êtes bon ni à bouillir ni à rôtir, & que ce choix déshonore le goût des Femmes? Eh! vous vous moquez de moi avec ma Mere: non, non, ni vous ni elle ne ſe méleront de mon établiſſement; j'aimerois mieux plutôt jamais n'être mariée de ma vie: ce n'eſt pas que je n'en aye une démangeaiſon extrême, je fais gloire de l'avancer, mais de l'humeur dont je ſuis, j'aimerois mieux ſécher ſur pied toute ma vie que de remettre mes intérêts entre les mains d'auſſi ſotes gens. Vous, & toute ma famille,

ne méritez ni conſidérations ni égards ; & s'il ne dépendoit que de moi, je vous ſerois tous mettre dans des culs de baſſe foſſe, où vous reſteriez juſqu'à ce que le genre humain fût délivré de vous.

Mon Pere, charmé de ce diſcours, me demanda ſi je trouvois bon qu'il ſe retirât? Non, continuai-je, je veux vous parler. Ah! ma Fille, reprit-il en me baiſant la main, que je ſuis ſenſible à l'honneur que vous me faites. Je le ſais, pourſuivis-je en le repouſſant de mon joli pied; mais ce n'eſt pas-là de quoi il eſt queſtion pour le préſent : répondez ſeulement à ce que je vous demande, & ſur-tout point de réflexions de votre part; elles m'aſſoment, & n'ont pas le ſens commun.

Ne devez-vous pas conduire cette ſemaine ſur la place publique un homme que vos Seigneurs Juſticiers ont fait l'honneur de confier à vos ſoins? Il s'eſt brouillé, m'a-t-on dit, avec vos Supérieurs, pour avoir appris à une jeune

Perſonne à ſe connoître : Eſt-ce *Oburnoc* dont vous voulez parler ? reprit-il. Non, non, continuai-je ; vous raiſonnez toujours de travers ; attendez à répondre que je me ſois expliquée ; je vous en ai averti mille fois ; il n'eſt pas poſſible de vous corriger : que cela ne vous arrive plus, autrement..... Vous m'entendez.

Mon Pere, qui craignit de m'avoir fâchée, ſe jetta à mes genoux, & me demanda pardon de ſa ſotiſe ; je voulus bien l'oublier : je ſuis bonne naturellement. Pour réparer, lui dis-je, vos impertinences, allez trouver celui que vous devez conduire inceſſamment au Ciel ; dites-lui que mon intention eſt de l'épouſer, & que j'arrangerai les choſes avec vous, de façon qu'il reſtera encore quelque temps ſur la terre. Quoi, ma Fille, interrompit le bon homme, vous oſeriez prétendre à la main d'un Héros qui va tant faire de bruit dans le monde, & qui eſt prédeſtiné de toute éternité pour dominer dans les airs ? Otez-vous de l'eſprit cette imagination ; quand

même il voudroit bien unir ſon ſort avec le vôtre, je ne ſerois pas le maître de vous en faciliter les moyens : on me fait l'honneur de me le confier ; j'en réponds ſur ma tête, & ſi j'étois aſſez hardi pour diſpoſer de lui de ſon vivant, je payerois de ma propre vie mon trop de facilité. Bon, bon, repris-je, faites toujours ce que je vous dis ; je fais mon affaire du reſte. Il voulut encore répliquer, il m'ennuya ; & dans la crainte que je ne m'impatientaſſe, & que je ne le châtiaſſe comme il le méritoit, je le mis par les épaules à ma porte, avec ordre de ne reparoître à mes yeux que lorſque je lui en accorderois la permiſſion.

Quelques jours après il me fit préſenter un placet, pour m'aſſurer qu'il étoit prêt à ſe conformer à mes déſirs, & pour me ſupplier de trouver bon qu'il me baiſât la main, en conſidération du jour que je lui devois. Je lui accordai ce qu'il me demandoit ; il parut tout en pleurs à mes yeux, & comme un homme pénétré de

m'avoir fâché : cela me ſatisfit. J'aime à vous voir humilié, lui dis-je; ſoyez ſage, j'aurai ſoin de vous. Il fut tranſporté de ma douceur, & voulut ſe rejetter à mes pieds; je le relevai. Nous convînmes enſuite des moyens convenables pour ſauver la vie à celui que je voulois honorer de ma couche; ils furent ſimples : on lui donna le mot, il fit le mort, & après qu'on eut feint de lui donner ſon congé pour l'autre monde, on le tranſporta à la maiſon. Le ſtratagême réuſſit, & je fus mariée la même nuit à celui que mon cœur avoit daigné préférer.

Mais de quel étonnement ne fus-je point ſaiſie aux premiers diſcours de cet Epoux ſi tendrement choiſi! Devois-je m'y attendre, & préſumer que les raiſons qui devoient lui donner de moi les ſentimens les plus favorables fuſſent les motifs de ſa mauvaiſe humeur? Je ne puis me rappeller ce trait de ma vie ſans en être indignée.

A peine eûmes-nous commencé à discourir des douceurs que procure une union légitime, que mon Mari, piqué juſqu'au vif de mon ignorance à ce ſujet, ſe jetta du lit à bas, & ſe mit à pleurer amérement. Je le ſuivis, & le voulus prendre dans mes bras, en lui demandant avec agitation ce qui pouvoit occaſionner ſes pleurs & ſes cris? Retirez-vous, me dit-il en me regardant avec l'air le plus mépriſant; retirez-vous; il valoit mieux me laiſſer ſubir le ſort auquel j'étois deſtiné, que de me jouer un tour auſſi déſagréable & auſſi cruel. Apprenez-moi donc, lui répondis-je, quels ſont les ſujets de vos plaintes? J'ai beau m'examiner, je ne les comprends pas. Allez, continua-t-il, c'eſt ce qui s'appelle ajouter la raillerie à l'offenſe: laiſſez-moi, vous dis-je, je ne vivrai jamais avec vous. Mais pourquoi donc, continuai-je, ingrat? Si vous ne m'avez pas trouvé à votre gré, pourquoi m'avez-vous pris? On ne vous y a pas forcé. Ce n'eſt pas-là de quoi il eſt queſtion, pour-

ſuivit-il; je ne me plains pas de votre beauté, elle eſt blaſarde & me convient aſſez; mais de ce que vous en avez fait ſi peu d'uſage: joue-t-on à un honnête homme un tour auſſi ſanglant? & me croyez-vous fait pour être le portier de ceux qui viendront après moi? Non, non, ne vous en flatez pas; je ne ſuis pas homme à me charger d'un ſoin auſſi déſagréable, & à faire de pareils efforts: en un mot, il faut prendre ſon parti: trouvez gens qui vous mettent dans l'état où je vous ſouhaite, ou ne vous attendez pas que je vive jamais avec vous.

Je ſentis toute la dureté de ce reproche; je n'avois rien à y répondre: je me ſentois coupable, mais en vérité, ô reſpectable *Noſpernic*, c'étoit par ignorance: je baiſſai la tête comme une perſonne convaincue de ſa faute, & je paſſai la nuit à pleurer.

Le lendemain je fus trouver mon Pere & ma Mere; je voulois leur laver la tête, & leur reprocher la mauvaiſe éducation

qu'ils m'avoient donnée. Mon Pere étoit déjà ſorti; la Cour avoit eu la bonté de le charger d'une expédition de campagne; il devoit paroître en public, & avoir une conférence avec un jeune homme qui avoit aſſaſſiné ſon Pere : En vérité, m'écriai-je dès que j'apperçus ma Mere, je vous ai de belles obligations; eſt-il poſſible que vous ne rougiſſiez pas à ma vue? Comment donc, ma Fille, s'écria-t-elle avec un air d'embaras, que pouvez-vous me reprocher? Ne vous ai-je pas toujours aimée bien tendrement? Bel amour en effet, interrompis-je en me jettant dans un fauteuil, accablée de ce qui venoit d'arriver : pourquoi ne m'avoir pas inſtruite de la maniere dont j'en devois uſer avant mon mariage? Je n'aurois pas à rougir du plus ſenſible affront; mon Mari, piqué juſqu'au vif de celui que je lui fais, ne veut plus entendre parler de moi, & jure qu'il ne reviendra de ſa juſte colere qu'après que j'aurai réparé le tort inſigne que je lui fais: ſe peut-

il que vous m'ayiez expoſée à un pareil malheur? En vérité je ne vous le pardonnerai de ma vie. Ma Mere, qui ne me comprit pas d'abord, me fit mille queſtions, auxquelles je ne daignai pas répondre dans les commencemens; mais touchée enfin des pleurs qu'elle répandoit à mes pieds, je lui appris de quoi il s'agiſſoit. Elle jetta un cri à cette connoiſſance: je ſuis coupable, ma Fille, s'écria-t-elle en s'arrachant les cheveux, je le nierois en vain; j'en conviens, c'étoit à moi à vous faire faire là-deſſus ce qui convenoit. Votre Epoux eſt indigné juſtement; s'il m'étoit permis de me juſtifier, je dirois que je vous ai toujours vu tant d'eſprit... Ah! ventrebleu, ma Mere, interrompis-je, point de mauvaiſes excuſes; une Fille a beau avoir de l'eſprit, il y a de certaines choſes qu'elle ne devine point. Pardonnez moi, pardonnez-moi, *Croutonnſſa*, répartit ma Mere; avant douze ans, moi qui vous parle, j'avois deviné tout cela; & avec moins de vivacité que

vous, à quinze mon Mari ne m'a pas reproché ce que le vôtre vous reproche: voilà une preuve bien positive, & à laquelle, je crois, vous n'aurez rien à répliquer.

Cette réponse étoit si sage & si judicieuse, que je ne jugeai pas à propos de relever la question. Ma Mere, pour m'appaiser, me mena chez un habile homme de sa connoissance, & il remédia à tout cela. Après avoir passé deux heures avec lui, ma Mere, qui m'attendoit à la porte, me sauta au col: Eh bien, me dit-elle, voilà tout le mal réparé; allons trouver votre Mari, & lui apprendre cette heureuse nouvelle, il sera comblé d'aise assurément. Je vous en réponds, repris-je, & dans le fond il avoit bien raison. Pendant le chemin je fis part à ma Mere de l'entretien que j'avois eu avec le Savant d'où nous sortions, & de la politesse avec laquelle il en avoit bien voulu user avec moi: je vous assure, continuai-je, qu'il a si bien fait les choses que j'y retournerai.

Et vous ferez fort bien, reprit ma Mere; il eſt habile; vous vous en trouverez toujours bien : feu ſon pauvre Pere m'avoit aidé en pareille occaſion, & j'ai perdu beaucoup à ſa mort; le Ciel l'abſolve; mais s'il vivoit encore, j'aurois des conſolations dont je ſuis privée depuis long-temps.

Nous arrivâmes, avec ces ſages diſcours, à la porte de l'appartement de mon Mari; il s'étoit enfermé en dedans. Nous jugeâmes que c'étoit une ſuite de ſa mauvaiſe humeur : Ouvrez, lui dis-je, mon cher petit Mouton; votre aimable Brebis revient avec les nouvelles les plus heureuſes; elle eſt inſtruite de façon que vous n'aurez plus à lui reprocher ſa ſtupidité. Oui, Gendre de mon ame, ajouta ma Mere, c'eſt moi qui vous en réponds; ouvrez, nous en avons par devers nous des preuves bien convaincantes. Malgré des paroles ſi propres à calmer la colere la plus violente, la porte ne s'ouvrit point, & nous ne ſavions qu'en penſer.

Mon Pere, qui ne m'avoit point vue depuis mon mariage, & qui ne ſavoit rien de tout ce qui s'étoit paſſé, ſurvint comme nous étions dans cet embaras. Il fallut le mettre au fait de l'aventure; il condamna ma Mere, comme j'avois fait, & approuva la conduite que nous venions de tenir. Il parla à travers la ſerrure, pour engager mon Epoux à ne pas nous faire attendre d'avantage; mais en vain. Un ſilence funeſte ſembloit nous préſager la cataſtrophe affreuſe qui nous étoit préparée; je ne puis me la rappeller ſans être encore ſaiſie d'un légitime frémiſſement.

Enfin, laſſés de nous voir ſi long-temps à une porte, nous fîmes monter les Valets de mon Pere, qui la jetterent à bas. Je volai à la chambre de mon Mari: mais, ô ſpectacle affreux! il nageoit dans ſon ſang! Une lettre ouverte, & miſe à deſſein ſur une table, contenoit les raiſons de ſon déſeſpoir. Il me reprochoit ſa mort, & m'en rendoit reſ-

ponſable dans le Ciel. Ma Mere, au lieu de s'abandonner aux regrets, me prit par la main : Venez, ma Fille, me dit-elle, ſuivez moi ; ſi cet homme eſt un inſenſé, cela ne doit point vous porter à lui reſſembler ; allons déjeûner, nous verrons après cela le parti que nous prendrons. J'étois ſi ſaiſie, que je me laiſſai conduire à table. Quelques momens après, mon Pere vint nous y rejoindre ; & après avoir dépêché chacun notre bouteille, nous convînmes de procéder à un ſecond mariage : c'étoit le vrai moyen de me conſoler du premier ; & afin d'abréger les difficultés, je réſolus de commencer l'enquête d'un Mari dès le même jour. En pareille occaſion la prudence veut de la vivacité ; j'étois trop ſage & trop bien élevée pour manquer à rien.

A peine fut-il nuit, que je ſortis ſeule, avec une intention décidée de ne point revenir ſans avoir fait l'acquiſition d'un Mari. Je fus ſaluée de pluſieurs hommes, qui jugerent à mon air de ma qualité &

de ma vertu. Je n'en trouvai aucun qui me plut, & je ne daignai pas les écouter. J'étois prête à reprendre le chemin de la maiſon, avec l'eſpoir d'être plus heureuſe la nuit ſuivante, lorſque j'entrevis ouvrir la porte d'un *Obunac* (*a*). Je m'approchai précipitament pour démêler qui en ſortoit; c'étoit un *Edroleric* (*b*): la Maîtreſſe de la maiſon le conduiſoit avec une lumiere. Il avoit la face large & vermeille; & je jugeai, à quelques mots qu'il dit en quittant cette maiſon, qu'il étoit aimable & facétieux: il me plut; & dans l'intention où j'étois de faire ſa connoiſſance, je me mis ſur ſon chemin, afin de lui donner occaſion de m'aborder: cette ſage ruſe me réuſſit. Il me demanda cavalierement ſi j'avois beſoin de ſon bras pour me remener chez moi? Si je ne riſquois rien, lui répondis-je, je l'accepterois avec un grand plaiſir. Je me ſuis égarée en ſortant de

(*a*) Café.

(*b*) Mouſquetaire.

ſouper chez une de mes Amies, & je ne ſerois pas fâchée qu'on m'aidât à me remettre dans mon chemin : Je ſuis votre fait ſur ce pied, reprit l'*Edroleric* en me donnant le bras: perſonne ne ſait mieux les rues de cette ville que moi. Il n'y a pas de nuit que je n'en arpente une partie. A l'égard du riſque, il n'y en a point à courir avec gens de notre ſorte. En mon particulier je ſuis l'homme du Royaume le plus vertueux & le plus rangé; ſi vous en doutiez, il me ſeroit facile de vous en convaincre. Il n'y a point d'*Obunac* dans cette ville où je ne ſois connu; & vous n'ignorez pas ſans doute, que ce ſont-là les vrais endroits où l'on peut décider la réputation.

Il n'y avoit pas le mot à répliquer à ce diſcours. Je me ſus bon gré intérieurement de l'heureux haſard qui me procuroit une connoiſſance ſi honorable: A ce que je puis conjecturer, dis-je en chemin à cet homme reſpectable, vous devez être le Mignon de toutes les

Femmes; fait comme vous êtes, il n'eſt pas poſſible que vous ne jouyez dans cette ville un rôle bien brillant. Mais aſſez.... Oui, on y eſt conſidéré, répartit modeſtement l'*Edroleric*; & ſi l'on vouloit des cœurs, on en auroit à bouche que veux-tu. C'eſt une pitié que le goût que j'inſpire en tous lieux : pour moi, ſi cela continue, je ſerai obligé de me cacher; il n'eſt pas poſſible d'y tenir : je ne veux vous en donner qu'un exemple, & il décide. Lorſqu'on veut me donner à dîner, il faut s'y prendre trois ans auparavant. Il y a ſix mois que je ne ſuis rentré chez moi, je ſuis perſuadé qu'en y retournant j'y trouverai quatre mille lettres, & autant d'invitations; voilà la miſere; on ne peut être à ſoi; quelquefois je m'en plains: oui, j'en ſéche; j'en meurs en vérité, & ſi cela continue, il faudra que j'aille me cacher abſolument. Sans le peu d'amour-propre que j'ai, j'en dirois beaucoup davantage; mais on eſt modeſte, & on penſe avec la retenue qui

convient à un homme ſage, & qui doit ſervir de modele à ceux qui veulent tendre à la vertu.

Je fus enchantée du brillant de cet aimable homme, & fis de mon mieux pour l'engager à répondre à mes vues. A peine lui eus-je fait ſentir l'intention ou j'étois de me remarier, qu'il me dit: Va, Poulette, je ſuis las d'errer; je veux une bonne fois me fixer, & faire ceſſer les plaintes générales. Je diſois, il n'y a qu'un moment, que je voulois me cacher pour éviter les perſécutions dont mon mérite m'accable, en voilà un moyen infaillible; procédons donc à cette union: appellez votre Pere & votre Mere; voyons les avantages qu'il vous font; après cela je me réſoudrai. J'irai trouver le Chef de notre maiſon; je lui demanderai un congé juſqu'à ce que vous ſoyez morte, & puis l'affaire ſera bientôt terminée.

La politeſſe de ce diſcours me ravit d'aiſe; & pour ne point perdre de temps, je courus à l'appartement de mon Pere.

Il ſe récréoit avec ma Mere, à laver les boyaux d'un homme dont il avoit fait l'acquiſition la veille: Quittez ce jeu, leur dis-je avec empreſſement, j'ai trouvé un Mari; il ne s'agit que de donner de l'argent, & vous aurez un Gendre qui vous fera aſſurément bien de l'honneur. Mon Pere & ma Mere, tranſportés de cette agréable nouvelle, quitterent leurs gracieuſes occupations, & me ſuivirent en ſautant. C'eſt-là votre Pere, s'écria l'*Edroleric* dès qu'il l'entrevit, ah! je le connois; le haſard m'a rendu pluſieurs fois le témoin de ſa haute valeur dans les combats ſinguliers où l'honneur l'a appellé: il paſſe pour ne jamais manquer ſon homme; ſa botte eſt infaillible. Avec tant de courage il devroit être le premier de ſon ſiécle. Tout le monde admire, ſur-tout cette grandeur d'ame, qui le porte à ne jamais avoir affaire à perſonne, qu'il n'ait pris la précaution de lui lier les bras, afin de lui porter des coups aſſurés, & de ne rien riſquer de ſa part.

Cela fait une façon de penſer royale, & occaſionne une eſtime publique. Mon Pere, tranſporté d'un compliment auſſi galant & auſſi bien tourné, ſe jetta à ſon col, & l'aſſura qu'il ne mourroit jamais content qu'il n'eût employé ſon miniſtere en ſa faveur. C'eſt trop d'honneur pour moi, interrompit l'*Edroleric*; quelque digne que j'en ſois, je n'aime point à incommoder mes Amis, & je n'en viendrai-là, autant que je le pourrai, qu'à la derniere extrêmité.

Apres ces complimens, ſuite ordinaire d'une politeſſe incommode, les conventions de mon mariage furent miſes ſur le tapis. Que prétendez-vous donner à votre Fille? s'écria généreuſement mon futur Epoux; je veux que vous ſoyez contens, & que vous ayez lieu de vous louer de mes procédés. Ma Mere, qui n'avoit point encore parlé, offrit la moitié de ſon bien. Ce n'eſt pas-là mon compte, reprit avec grandeur d'ame l'*Edroleric*; il faut me le donner tout entier; j'en ferai

assurément meilleur usage que vous..... Mais, répartit mon Pere, il faut bien que je vive, & que j'aye du pain sur mes vieux jours; à mon âge.... On travaille, interrompit mon Futur; vous êtes encore verd, & pourrez fort bien vous passer d'un bien toujours à charge. Le vôtre suffira à peine pour payer mes dettes; & sans l'idée que j'ai de tirer parti de votre Fille, quand elle sera ma Femme, je ne me chargerois pas assurément d'un meuble aussi inutile. Ce raisonnement me parut si judicieux, que je rompis le silence gardé jusqu'alors. Le Seigneur *Edroleric* pense avec toute la générosité possible, dis-je à mon Pere & à ma Mere, & vous trace assurément un bel exemple: il est honteux que vous vous fassiez tirer l'oreille pour si peu de chose; cela me prouve de plus en plus la bassesse de vos sentimens. Allez, je n'en ai jamais douté; je suis bien malheureuse d'être née d'un sang aussi vil & aussi abject. En achevant ces

mots, je fus ſi pénétrée, que je me mis à pleurer amérement.

Mon Pere, au déſeſpoir du chagrin que je marquois, m'aſſura, avec des pleurs ſinceres, qu'il feroit tout ce que je voudrois. Voilà qui eſt bien, s'écria l'*Edroleric*; j'aime à vous voir prendre ce parti, c'eſt le meilleur; mais il y a encore une choſe à mettre en avant: Qui me ſervira, & ma Femme? Belle demande, répartis-je en eſſuyant mes larmes; ne voilà-t-il pas mon Pere, qui ſe tiendra honoré d'être votre valet? Pour ma Mere, je la réſerve à l'emploi d'être ma ſervante. Ils ſont bien vieux, interrompit l'*Edroleric*, & l'on aura bien de la peine à tirer parti de ces bonnes gens. Que cela ne vous embaraſſe point, lui dis-je, je ſaurai bien les châtier quand ils manqueront, qu'ils ne ſeront pas aſſez ſots pour y retourner. Cette réponſe étoit ſi à ſa place & ſi poſitive, qu'il n'y avoit rien à y ajouter: auſſi tout le monde fut-il d'ac-

cord. Trois heures après on dreſſa les articles de cet Hymen, & le lendemain à la même heure nous fûmes mariés.

A peine mon Pere & ma Mere étoient-ils ſortis de la chambre nuptiale, que mon Mari ſe mit à jetter de grands cris : Juſtice ! juſtice ! juſtice ! s'écria-t-il en ouvrant les portes & les fenêtres, juſtice ! A-t-on jamais vu attraper un honnête homme de la ſorte ? Miſéricorde ! je ſuis déshonoré ! je ſuis perdu ! Après un tel affront je ne puis plus vivre ! A ces clameurs réitérées, mon Pere & ma Mere, qui n'étoient pas loin, accoururent : les voiſins ſurvinrent bientôt, & dans un moment la chambre fut remplie de monde. Chacun s'empreſſa d'apprendre la cauſe de la rumeur. J'étois comme une perſonne qui vient de faire un mauvais coup, & l'ignorant moi-même, il ne m'étoit pas poſſible de ſatisfaire la curioſité de ceux qui me perſécutoient.

L'*Edroleric* continuoit à jetter des cris horribles. Tout le monde raiſonnoit ſur

cet événement, & en tiroit des conjectures: on ne pouvoit pas parvenir à en démêler le principe. La confuſion & la foule augmentoient à chaque inſtant; c'étoit une pitié, & je mourois d'ennui & de douleur.

Enfin le Magiſtrat, qui fut informé du déſordre, & qui craignit qu'il n'allât à des conſéquences dangereuſes, ſe fit accompagner de main forte, & ſurvint. Il fut ſurpris de la quantité de gens qui étoient aſſemblés: la rue en étoit pleine, les eſcaliers ſemés: on ſe portoit; & malgré les gardes qui faiſoient faire place, il eut toutes les peines du monde à pénétrer juſques dans la chambre où ſe jouoit la ſcene. Il demandoit vainement la cauſe de la rumeur; perſonne ne pouvoit lui en rendre compte. Mon Mari continuoit à crier; il hauſſoit les bras, les abaiſſoit; frappoit la terre de ſes pieds, & finiſſoit toujours par ces mots: Se peut-il que dans une ville bien policée on ſoit capable de faire d'auſſi indignes actions: cela crie

crie vengeance au Ciel! il n'y a pas plus de probité ni d'honneur. Les crimes ſont à leur comble, il faut que tout périſſe: tremblés, tremblés, ajoutoit-il avec tranſport, la fin du monde s'approche; il n'en faut plus douter.

Le Magiſtrat, ſurpris de toutes ces choſes, pénétra enfin juſqu'à l'*Edroleric*, & lui demanda de quoi il s'agiſſoit? Mais ſa voix caſſée ne put l'emporter ſur celle de mon Mari furieux. Il recourut à un moyen qui fut infaillible. Il fit paſſer de bouche en bouche, que tout le monde eût à faire la même queſtion à la fois à l'*Edroleric*, lorſqu'il leveroit les bras. Si ce moyen ne réuſſit pas, ajouta le Juge, je n'en ſais pas d'autre, pour l'obliger à parler, que de le faire aſſommer. Toute l'aſſemblée battit des mains à cette prudente concluſion; & il fut convenu qu'on uſeroit de l'artifice qui venoit d'être propoſé. Le Magiſtrat leva les bras; tout le monde cria à la fois. La queſtion fut ſi générale & ſi éclatante, que l'*Edroleric*

l'entendit pour le coup : Votre curioſité eſt légitime, reprit-il avec le ton le plus élevé ; eh bien, je vais la ſatisfaire, mais vous en allez trembler : or écoutez donc. Je rencontre cette Femme ; (il me montra au doigt) elle eſt dans l'intention de ſe marier. Je lui conviens ; nous nous marions ; je me mets au lit ; un moment après j'ai beſoin d'un Pot de chambre ; je le cherche : le croira-t-on ? je n'en trouve point. O crime affreux & digne que tous les foudres du Ciel tombent à la fois ! Se coucher ſans Pot de chambre ! Oſer ſe mettre au lit ſans Pot de chambre ! Avoir l'effronterie de ſe marier ſans Pot de chambre ! Se donner de grands airs ſans Pot de chambre ! Avoir pour domeſtiques un Pere & une Mere ſans Pot de chambre ! Manger, boire, ſe promener, dormir ſans Pot de chambre ! Non, je n'y tiens point ; je ne puis vivre avec un tel affront, & mon ſang ſeul peut laver une ſi cruelle offenſe. En prononçant ces mots, l'*Edroleric* ſe jetta ſur une lardoire

qui avoit été oubliée ſur ma toilette, & étendant le bras, il s'en perça le cœur, & tomba ſans ſentiment à nos pieds.

Nous déplorâmes tous le ſort de ce malheureux Epoux. Le Magiſtrat me fit mettre en priſon; & ſans les grandes protections qui agirent, j'aurois ſubi des peines afflictives, pour avoir été la cauſe de la mort de mon Mari: elles furent commuées en une amende pécuniaire; & j'en ſortis avec autant d'envie de me remarier que j'en avois eu précédemment.

Cependant l'expérience me rendit plus circonſpecte. Je réſolus, avant que de me livrer entre les bras d'un nouvel Epoux, d'approfondir ſon caractere, & de le mettre à quelques épreuves, afin de ne point riſquer les déſagrémens que j'avois eſſuyez avec les deux premiers. Pour faire le choix de ce Mari, je fis préparer un grand ſouper; j'y invitai tous les jeunes gens du quartier, & pendant le repas j'examinai dans le nombre, celui qui me plaiſoit le mieux.

Mon choix tomba ſur un jeune homme d'une phyſionomie bien noble & bien prévenante. Il me parut d'une grande ſobriété & d'une conſtante douceur: je ne puis m'empêcher de rapporter un trait de lui qui m'enchante. Un de nos valets, en paſſant à ſes côtés, laiſſa étourdiment tomber un peu d'eau ſur ſon habit; un autre auroit fait bien du bruit: que fait cet homme tranquille? Sans ſortir de ſa place, ſans proférer une ſeule parole, il prend un plat qui ſe trouve devant lui, & le jette, avec un ſang froid admirable, à la tête de ce domeſtique, lui caſſe trois dents, le balafre pour le reſte de ſes jours: puis il ſe leve, le foule aux pied, & ſe remet à table, où il continue à y manger avec un appétit auſſi conſtant que ſi rien ne l'eût diſtrait. Nous battîmes tous des mains à cette généreuſe action; & en mon particulier je la regardai comme l'effet d'une prudence inimitable.

La grandeur de ce procédé me charma. Je voulus ſavoir qui il étoit? On m'ap-

prit qu'il exerçoit l'emploi reſpectable de *Dogari*, & qu'il étoit un des plus renommés de la Ville. Cette connoiſſance me plut. Il eſt gracieux de voir le mérite ſur un ſiége honorable : Si cet homme, me dis-je, répond à l'idée favorable que j'en ai, je me trouverai la plus heureuſe de toutes les Femmes.

Afin de n'avoir rien à reprocher à ma prudence, je voulus, dès le même jour, éprouver le fond de ſon caractere & de ſa probité. Un de mes Oncles plaidoit depuis trois ans contre un de ſes voiſins, qui lui avoit fait l'affront de cracher de ſa fenêtre dans ſa chambre. Il avoit déjà obtenu pluſieurs ſentences, qui condamnoient l'Affronteur à venir lui faire réparation de cette grieve offenſe ; mais le crédit de la partie adverſe avoit éludé ces Arrêts. Il avoit eu celui de faire évoquer le procès au Conſeil ; c'étoit-là où il attendoit mon Oncle ; il y avoit tant d'Amis, qu'il n'y avoit pas lieu de ſe flater de gagner : il s'agiſſoit de l'honneur

de la famille. Je pris en particulier le *Dogari*: Si vous avez quelque conſidération pour moi, lui dis-je, & que vous m'aimiez, comme vous voulez me le perſuader, vous m'en donnerez une preuve. Vous ſavez que mon Oncle eſt à la veille d'être jugé; s'il perd ſon procès, la famille eſt perdue d'honneur & de réputation. J'ai imaginé un moyen de récrimination qui tireroit l'affaire en longueur, & qui, bien pourſuivie, ſeroit capable de ruiner de fond en comble la partie adverſe: êtes-vous d'humeur à l'employer, ce moyen, pour nous tirer de cette épineuſe affaire? Après ce ſervice, il n'y a rien que vous ne puiſſiez eſpérer de ma reconnoiſſance.

Le *Dogari* n'héſita point à me répondre, qu'il étoit prêt à tout faire pour me prouver ſa conſidération. Eh bien, lui dis-je, cachez-vous ce ſoir dans la chambre de mon Oncle; crochetez un coffre qui eſt à côté du chevet de ſon lit, & prenez-y tout l'argent que vous y trou-

verez : après cela, saisissez-vous d'un bâton, & le frappez jusqu'à ce qu'il soit tout en sang. Dès que ces expéditions seront faites, dites-lui en vous retirant : Voilà pour t'apprendre à plaider. Je suis ton voisin qui ai craché dans ta chambre ; j'y cracherai tant que je vivrai, & ton argent, que j'emporte, me servira à corrompre les Magistrats, & à empêcher que tu n'ayes jamais justice des affronts dont je prétends te couvrir toute ta vie. Ces mots prononcés, ô *Dogari*, vous vous retirerez. Mon Oncle ne manquera pas de courir à la fenêtre, & de crier au voleur & à l'assassin ! Vous aurez eu la précaution de faire tenir deux Amis dans la rue, vous publierez à tous ceux qui s'assembleront à ces cris, que vous avez vu sortir de chez mon Oncle, son Voisin ; & que vous lui avez entendu tenir le discours que vous aurez tenu vous-même. Mon Oncle, animé, ne manquera pas de faire assigner le quartier ; prévenu par vous & par vos amis, il déposera

contre le Voiſin : mon Oncle gagnera ſon procès d'emblée, & nous ſerons pleinement vengés.

Le *Dogari* me donna mille louanges, non-ſeulement ſur la fécondité de mon imaginative, mais encore ſur la tendreſſe que j'avois pour les miens. Il eſt rare, me dit-il, de trouver des parens qui penſent comme vous ; je vous donne ma parole que je mettrai votre Oncle dans l'état où vous le ſouhaitez, & que le projet aura ſon entiere exécution. Je fus comblée de trouver tant de probité dans un homme que je regardois comme un Epoux : il me tint effectivement parole. Il m'apporta l'argent de mon Oncle ; lui donna vingt coups de bâtons, & me mit par-là l'affaire en ſi bon train, que le Voiſin non-ſeulement fut condamné à de gros dommages & intérêts, mais encore à lui rendre la ſomme qu'il étoit accuſé d'avoir emporté, & à être pendu, pour réparation du vol qu'il n'avoit pas fait.

Le *Dogari* me fit la galanterie de me

mener à cette exécution. Mon Oncle nous y ſuivit, auſſi-bien que la famille, & nous eûmes tous la conſolation d'y voir briller mon Pere. Il s'acquitta de l'honneur de ſa commiſſion avec tant d'intégrité, que le Voiſin ne fut qu'une minute à paſſer de ce monde dans l'autre. Tout le monde applaudit à mon Pere, & en mon particulier je ne pus m'empêcher de remercier le Ciel, de m'avoir fait naître d'un Héros auſſi valeureux.

La fête étant entierement achevée, nous acceptâmes un régal que le *Dogari* nous avoit fait préparer; il nous donna des preuves, pendant cette petite partie, de ſa généroſité & de ſa profuſion. Nous étions environ une quinzaine; l'on nous ſervit à chacun une tête de mouton; ce ſervice fut relevé d'un cochon de lait à la ſauce blanche; & pour entremets, d'une demi-douzaine de maquereaux deſſalés avec des harengs ſors. Le deſſert fut un chef-d'œuvre: il fut compoſé d'oignons frits, de carottes fricaſſées à

l'huile, & d'une jatte de glands confits. Un Prince n'en auroit pas pu uſer aſſurément avec plus de grandeur & de généroſité.

De là nous fûmes paſſer la nuit dans un *Obunac*, où il donna des preuves de ſa façon de penſer & de ſa généroſité : j'avouerai qu'il me plut. Sans pouſſer plus loin mes enquêtes, je paſſai outre ; & au bout de huit jours de connoiſſance je l'épouſai.

Qui croiroit, belle *Noſpernic*, continua *Filotunvele*, qu'après des préjugés ſi avantageux je fuſſe encore la dupe de ce troiſieme mariage ? Hélas ! il ne fut que trop vrai. Deux heures après la cérémonie, l'indigne *Dogari* m'apprit combien une Fille doit être réſervée ſur le choix d'un Epoux. Vous imagineriez-vous jamais par quel endroit il commença à me prouver la noirceur de ſon caractere ? Le voici.

Nous étions prêts à nous mettre à table. Les viandes étoient déjà ſervies,

& les Convives arrivés; l'on n'attendoit plus que le *Dogari* pour ſe placer, lorſqu'un Valet ſurvint de ſa part, pour me dire que je vînſſe ſur le champ le trouver, afin de l'aider à remplir les fonctions de ſa charge. Je trouvai ſurprenant ce meſſage, & lui fis dire, qu'il n'avoit qu'à remettre ſes affaires au jour ſuivant, n'étant pas naturel de renvoyer le monde qui dévoit ſouper avec nous. Un inſtant après le même Valet reparut avec une lettre de mon Mari: Elle étoit conçue en ces termes.

Lettre.

« L'Impertinence de votre réponſe à » mes ordres, mériteroit la peine que » j'allaſſe vous chercher moi-même. Il » vous convient bien vraiment de me » faire des leçons : apprenez, ſi vous » ne le ſavez pas, que je ne vaque ja- » mais aux exercices de ma Charge que » la nuit, & que mes fonctions ne peu- » vent pas ſe remettre. Obéiſſez; ren-

» voyez vos ſots parens ; ils peuvent » aller ſouper où ils voudront. Je » compte les honorer beaucoup d'en agir » ſans cérémonie avec eux. Pour vous, » partez ſur le champ ; je vous attends, » & ne me répliquez plus ; autrement je » reviendrai avec un bâton, & je vous » apprendrai à ramper ſous mes ordres ».

DOGARI.

A peine eu-je achevé cette lettre, que je pris un bâton : Qu'allez-vous faire, ma Fille ? s'écria ma Mere en courant vers moi : Retirez-vous, lui dis-je, & laiſſez-moi punir l'inſolent qui oſe m'apporter une pareille lettre. En achevant ces mots, je pris le Valet de *Dogari* par les cheveux, & je le frappai de cent coups : Allez trouver votre Maître, lui dis-je en lui donnant vingt-coups de pieds dans le ventre ; dites-lui que nous allons nous mettre à table, & que s'il eſt aſſez hardi pour regarder jamais cette maiſon en face, je lui caſſerai les bras & les

jambes. Le Domeſtique s'en retourna en me remerciant de ma correction, & en m'aſſurant qu'il rendroit exactement ce que je venois de lui ordonner à mon Mari.

Après ſon départ nous nous mîmes à table, & nous paſsâmes le reſte de la nuit à boire. Je pris plaiſir à enyvrer mon Pere, ma Mere, tous mes Parens, & juſqu'aux Domeſtiques, après cela je fus me coucher, en faiſant quelques réflexions à la maniere dont j'en devois uſer avec un Mari qui me déplaiſoit alors autant qu'il m'avoit plu.

Je commençois à goûter les douceurs d'un repos tranquille; les chaleurs d'une douce ivreſſe me plongeoient peu-à-peu dans un profond ſommeil, lorſque des cris confus & perçans me réveillerent en ſurſaut. Je me jettai avec effroi à bas de mon lit; les flammes m'environnoient, & je ne voyois aucun moyen d'échaper à ce danger. Je me mis à faire des clameurs épouvantables: ô Ciel! je ſuis

perdue ! m'écriai-je ; ſecourez-moi ! Péris, péris, miſérable, me dit un homme qui avoit à la main une grande gaule, & que je reconnus pour mon ſcélérat de Mari ; voilà de quelle maniere on doit traiter les Femmes qui réſiſtent aux ordres de leurs Epoux. En me diſant ces choſes il me frappoit de ſa longue gaule, & il faiſoit tous ſes efforts pour me faire tomber dans les flammes, & pour m'en faire dévorer.

Ma fermeté & ma prudence me firent ſortir de ce mauvais pas. Cette même gaule, dont le *Dogari* s'étoit ſaiſi pour me faire périr, fut cauſe de mon ſalut. Le déſeſpoir me la fit ſaiſir, & me donna tant de force, que mon Mari, à qui je voulois l'arracher, ayant voulu faire un effort, tomba lui même dans le feu, & y mourut dans l'inſtant. Pour moi, je riſquai ſe tout pour le tout. Il y avoit une fenêtre ſur la rue du côté où j'étois. j'y montai, & à la faveur de la grande gaule, je me laiſſai couler ſi heureuſement, que

j'arrivai à terre ſans m'être fait d'autre mal que celui de me brûler le dedans des mains. Ce fut un vrai miracle; mais devois-je m'en étonner? Le Ciel n'abandonne jamais les ſiens.

Quelques jours après ce que je viens de rapporter, mon Pere, qui commençoit à ne pouvoir plus marcher, demanda une penſion à la Cour, & donna la démiſſion de ſa charge. Il s'y étoit gouverné avec tant d'honneur & avec tant de diſtinction, qu'on lui fit une retraite bien douce. On lui accorda l'inſpection des voitures de la juſtice, ſans être obligé à aucun ſoin. Cette grace étoit d'autant plus gracieuſe, que nous en profitions, ma Mere & moi, & que nous avions des équipages pour faire nos viſites, & pour nous aller promener au Cours. Il y avoit long-temps que j'ambitionnois cet honneur, & je fus comblé d'aiſe lorſqu'il m'arriva.

Dès que la belle ſaiſon fut venue, je me montrai au Cours & dans les rues de la ville, dans un des équipages ſervant

alors ; il étoit propre & bien attelé. Celui qui avoit ſuccédé à mon Pere me recherchoit en mariage, & ne négligeoit rien pour me plaire ; mais inutilement. Les exemples précédens m'avoient corrigée. Je trouvois mieux mon compte à me voir ſuivre des jeunes gens. La ſageſſe & la prudence me dictoient cette conduite, Hélas ! ſi je les avois toujours écoutées ; je ne me ſerois pas réduite dans l'état où je ſuis actuellement.

Un jour que je me promenois au Cours avec ma Mere, un grand Seigneur, qui conduiſoit lui-même une caleche, s'arrêta pour me conſidérer : Qu'elle eſt aimable ! s'écria-t-il tout haut ; heureux celui qui aura le bonheur de lui plaire. Ma Mere, qui n'avoit jamais ouvert la bouche que pour dire une impertinence, ſe conduiſit, pour la premiere fois de ſa vie, avec bien de la retenue & de l'eſprit : Seigneur, lui dit-elle, vous honorez beaucoup ma Fille, & elle n'eſt pas digne aſſurément de vos louanges ;

mais telle qu'elle eſt, vous en pouvez diſpoſer. En vérité, *Brunaille*, reprit le Seigneur, (ne ſachant pas le nom de ma Mere, il l'appelloit de celui de ſon tein) vous me raviſſez d'aïſe, & je juge, à cette réponſe ſpirituelle, combien vous méritez l'une & l'autre d'égards & de reſpect. Pendant ce diſcours je regardois modeſtement en face l'Inconnu, & me coupois les ongles avec un air diſtrait & rêveur. Ce Seigneur me plaiſoit, & je combattois en moi-même contre ce nouveau penchant.

Cependant ma voiture, que ma Mere avoit fait arrêter pour s'entretenir avec le Seigneur qui avoit auſſi arrêté la ſienne, empêchoit la file des voitures, & occaſionnoit un embaras. Un Charton qui étoit derriere nous, fut aſſez hardi pour menacer celui qui nous menoit. Mon nouvel admirateur voulut le châtier: Laiſſez, laiſſez, lui dis-je avec cet air doux qui m'eſt naturel, je vais le mettre à la raiſon, & lui apprendre à parler; en

prononçant ces mots je me ſaiſis d'un fouet, & en coupai le viſage de l'inſolent qui nous avoit apoſtrophés. La maniere noble avec laquelle je me tirai de cette petite correction, m'attira l'eſtime générale de tous ceux qui en furent témoins; mais je fus bien plus flatée de celle de l'Inconnu : il relevoit ce que je venois de faire avec emphaſe, & jura, ſur la création & ſur la fondation de Rome, qu'il ne s'étoit jamais opéré, depuis que le monde étoit monde, une action plus héroïque que la mienne, & qu'elle méritoit de ſervir de modele à la poſtérité.

Toutes les Dames qui étoient au Cours, ayant appris, au bout de quelques momens, ce qui venoit d'arriver, s'empreſſerent à l'envi, afin d'avoir la ſatisfaction, diſoient elles, de voir une perſonne auſſi rare que moi. La foule des admirateurs devint ſi grande, qu'elle me fut enfin à charge : j'allois me retirer & reprendre le chemin de la Ville, lorſque la Reine arriva. Elle fut prévenue de la curioſité gé-

nérale, & m'envoya un Gentilhomme pour m'inviter à l'aller trouver : Dites-lui, repris-je avec reſpect, que je ſuis ſi fatiguée, qu'il ne m'eſt pas poſſible de répondre à cet honneur. Elle peut venir elle-même, ſi elle a ſi grande envie de me voir ; je ferai mes efforts pour lui donner une place dans ma voiture. L'aſſemblée, qui ne perdoit pas un mot de ce que je diſois, battit des mains à cette ſpirituelle réponſe, & convint que j'avois pris le ton qui convenoit. Le Gentilhomme de la Reine en fut ſi touché, qu'il ſe mit à pleurer, en m'aſſurant qu'il alloit s'acquitter de ma commiſſion.

Il baiſſoit la main, & étoit prêt à s'éloigner, lorſque je me ſouvins qu'il me convenoit de lui donner des marques de ma généroſité. Je lui fis ſigne d'attendre un moment. Il me reſtoit un morceau de cervelas dans ma poche ; je le lui remis dans la main ; il le baiſa, en m'aſſurant qu'il n'oublieroit jamais un tel bienfait, & qu'il en feroit ſon rapport à

la Reine, afin qu'elle en usât à ſon tour comme il convenoit dans une pareille occaſion.

Le Chancelier du Royaume, (c'étoit le nom de la charge de mon nouvel Amant) de plus en plus flaté de toutes les qualités que je laiſſois entrevoir à chaque inſtant, me propoſa, en attendant la Reine, de me rafraîchir : il faiſoit grand chaud; j'acceptai la propoſition. Il nous conduiſit à un cabaret qui étoit au bout du Cours, & il fit apporter de l'excellent vin & un lapreau froid. Nous commençions à nous mettre à table, lorſqu'on nous annonça la Reine. J'étois ſi fatiguée, que je ne pus aller au-devant d'elle pour la recevoir; je lui en fis mes excuſes. Elle me répondit agréablement, que je me moquois, & qu'avec une perſonne de ma ſorte, elle n'avoit garde de faire attention à de pareilles choſes. Cette Princeſſe me parut ſi bonne & ſi naturelle, que je ne me contraignis point devant elle. J'eus beſoin de changer de

chemiſe; elle fut la premiere à m'aider à la mettre. Ma Mere ſouffrit de cette préférence; mais elle étoit bien juſte. Je ne daignai pas faire attention au murmure qu'elle ne put s'empêcher de laiſſer échaper.

Après la collation, la Reine me propoſa de la ſuivre à la Cour. Je la remerciai: j'avois mon nouvel établiſſement en tête, & je craignois, ſi j'y paroiſſois, que le Roi ne devînt amoureux de moi, & que, jaloux de ſon Chancelier, il ne mît obſtacle à notre hymenée. La Reine, à laquelle je confiai naturellement mes légitimes frayeurs, applaudit à ma prudence, & me dit qu'elle m'en ſavoit un gré infini. Pour me le prouver, elle voulut m'accompagner chez moi. Ma voiture ne pouvoit contenir que deux perſonnes; j'ordonnai à ma Mere de deſcendre & de nous ſuivre à pied, ou de monter dans la voiture de la Princeſſe; mais elle jura qu'elle ne céderoit point ſa

place. La Reine, qui ne voulut point la chagriner, ſe mit ſur mes genoux, & nous arrivâmes ainſi à la maiſon.

Tout le quartier fut extrêmement ſurpris de l'honneur inſigne que la Reine me faiſoit. Il y eut quelques envieux, qui, pour diminuer ma gloire, voulurent gloſer ſur la maniere dont j'en uſois, en repréſentant que j'avois eu tort de ne pas céder ma place à la Reine; mais je ne m'en embaraſſai point. La Princeſſe m'embraſſa en me quittant, & m'aſſura que dès que je ſerois mariée elle n'auroit point d'autre compagnie que la mienne.

Le Chancelier me pria de le préſenter à mon Pere. Je le conduiſis dans ſa chambre. Le Bon-Homme ne pouvoit preſque plus ſe ſervir de ſes membres, & étoit obligé de ſe tenir couché par terre ſur une paillaſſe. Mon Amant lui baiſa la main, & fit ſa demande. Mon Pere reprit, que tout ce que je ſerois ſeroit

bien fait. Cette réponſe plut, & il fut décidé qu'on procéderoit à l'Hymen dès le lendemain.

Je ne trouvai pas à propos que mon Futur fût demander le conſentement du Roi comme il le déſiroit; je craignois que cela ne tirât mon mariage en longueur: il m'aſſura qu'il n'avoit d'autre volonté que la mienne. Après le ſouper on lui mit un matelas à côté du lit de ma Mere, où il coucha. On lui avoit préparé un lit dans une chambre; mais il nous avoua qu'il étoit naturellement ſi peureux, qu'il n'oſoit coucher ſeul. C'étoit une preuve de la bonté de ſon caractere, & de la nobleſſe de ſes ſentimens; & cette maniere de penſer me plut beaucoup.

Le jour ſuivant je fus mariée. Le repas qui ſuivit la cérémonie fut ſuperbe; je n'en donne qu'un trait, nous étions cent ſoixante, & on nous ſervit à chacun notre cochon de lait. Mon Epoux en avoit pris le ſoin, & nous annonça au deſſert, qu'il vouloit que la journée ſe

paſsât en plaiſirs. Il avoit fait préparer une ſalle, où il devoit nous procurer un ſpectacle le plus amuſant. Nous fûmes ſurpris de la quantité d'apprêts & de machines dont elle étoit remplie; mais nous ne nous attendions pas qu'il y joueroit le rôle principal : Hélas! je ne puis ſonger à l'événement qui va ſuivre, ſans être touchée de la plus profonde douleur.

A peine avions nous pris nos places, que mon aimable Chancelier monta ſur un Théatre préparé pour la Comédie qu'on devoit jouer : là il quitta ſa longue robe, & parut ſous l'habillement d'Arlequin. Tout le monde battit des mains à cette noble apparition. Il mit un maſque, & nous annonça une Tragédie, intitulée *Lazarille de Tormes*. « Ce n'eſt » point ici une Piece où le ſentiment » languit, s'écria-t-il, tout eſt action, » héroïque, touchant. Le Héros qu'on » vous annonce eſt illuſtre, magnanime » & toujours grand. Sa politique eſt » ſaine, ſes réflexions morales & natu-

» relles;

» relles ; ſa conduite épurée, & ſa fin
» digne de ſa haute naiſſance. Les traits
» ſemés dans cette admirable Piece prou-
» vent la beauté du génie de l'Auteur.
» Qui s'attendroit qu'un homme privé
» de la lumiere donnât du brillant à
» l'action ? C'eſt ce que vous trouverez
» cependant. Les faſtes d'un aveugle en-
» richiront cet ouvrage, & vous ne pour-
» rez entendre, ſans admiration, les
» ſages maximes dont il cultivera l'eſprit
» de ſon jeune Héros. On ſe tait, on
» n'a garde de vous laiſſer prévoir tant de
» beautés. La Surpriſe eſt un des plus
» grands avantages du Théatre : on a
» trop d'intérêt de vous plaire pour vous
» en priver.

» La petite Piece qui ſuivra cette belle
» Tragédie, continua le Chancelier en
» faiſant la culbute & en ſe mettant ſur
» la tête agréablement, ſera le contraſte
» du ſérieux de la premiere Piece; nous
» vous la donnons ſous le titre d'*Alexan-*
» *dre-le-Grand* : vous y verrez les tours

» d'un Prince fripon dès le berceau, &
» les gentilleſſes d'un Précepteur encore
» plus fol que ſon Pupille. Jamais Co-
» médie n'a porté à plus juſte titre ce
» nom; & il n'eſt pas douteux que vous
» n'éclatiez de rire, à la repréſentation,
» depuis le commencement juſqu'à la
» fin ».

Après ce début le Chancelier fit la cabriolle & ſe retira. La Tragédie fut jouée avec une nobleſſe & des graces dont nous fûmes tous enchantés. La petite Piéce ne démentit point les préjugés heureux qui nous en avoient été inſpirés : il n'y eut perſonne qui ne donnât une entiere approbation.

Nous nous imaginions que les plaiſirs étoient à leur fin pour ce jour; mais le Chancelier, mon Epoux, nous avoit préparé un amuſement qui nous auroit extrêmement flatés ſans la ſuite funeſte qu'il eut. Permettez, ô la plus ſage de toutes les Femmes, continua *Filotunvele* en laiſſant échaper des pleurs, que

je passe légerement sur cet événement; c'est le plus cruel de ma vie.

Le Chancelier parut à nos yeux habillé en Gille. Une corde que nous n'avions point entrevue, & qui fut lâchée à un signal, descendit du plafond; il s'en saisit; il monte & saute sur une autre, tendue pour voltiger: il le fait avec une légéreté & une activité sans pareilles. Mais, ô malheur affreux! en voulant s'élancer & faire un tour nouveau, la corde casse; il s'écrie: Je suis mort! & vient se fracasser la tête à ma loge.

Je ne m'attacherai point à dépeindre la situation cruelle où je me trouvai alors; il est aisé de l'imaginer. Si la Reine qui survint, ne put contenir ma douleur, du moins eut-elle l'ascendant de m'entraîner dans un cabaret, où nous passâmes la nuit à boire & à nous entretenir de la perte que je venois de faire. Il n'est pas douteux, me dit-elle en débouchant la derniere bouteille & en donnant à boire à un de ses Valets de pied, que la belle &

ſage *Croutonnſſa* n'en demeure-là, après avoir été veuve ſi ſouvent, & avoir perdu ſi malheureuſement ſes Maris ; il eſt à préſumer qu'elle ne convolera pas à un cinquieme Hymenée. Point du tout, m'écriai-je, aſſez ſurpriſe d'un auſſi ſot raiſonnement ; il me faut un Mari, Madame, & dès demain je travaillerai à me pourvoir d'un autre. Votre Majeſté raiſonne bien ſottement ; s'imagine-t-elle qu'on ait aſſez peu de vertu pour ne pas ſe conduire dans une ſemblable occaſion comme il convient ? La Reine, qui reconnut ſon tort, ſe mit à pleurer, & me demanda pardon de ſon étourderie : je la lui pardonnai en conſidération de l'ivreſſe dans laquelle elle étoit plongée. Je lui dis, qu'elle ſeroit mieux dans ſon lit que ſur une chaiſe ; & après l'avoir regardée avec mépris, je me retirai.

En ſortant du cabaret où j'avois laiſſé la Reine, je trouvai un grand monde aſſemblé, qui s'écria dès qu'il me vit : La voilà, la voilà, cette ſage Chance-

liere, jouiſſons du plaiſir de l'admirer. Ma Mere, qui portoit un flambeau devant moi, me demanda ſi je voulois remonter dans ma voiture? Non, m'écriai-je, les chaleurs du vin me montent à la tête; j'irai à pied, afin de ne rien gâter en cas de malheur : mon équipage n'a qu'à me ſuivre. Je m'appuyai ſur l'épaule de celui qui avoit ſuccédé à la charge de mon Pere. Il s'étoit remis ſur les rangs pour m'épouſer, dès qu'il ſut que j'étois veuve; mais inutilement. Je voulois me pourvoir à ma fantaiſie, & il me déplaiſoit infiniment.

Le lendemain je pris le deuil, & le quittai trois jours après par bienſéance : mon deſſein étoit d'aller au Spectacle. En paſſant dans la rue, je fus obligée d'arrêter, à cauſe d'une foule innombrable qui barroit toute la rue. La cauſe de la bagarre m'intéreſſa. Elle étoit occaſionnée par une diſpute entre un *Merac* (*a*) & un *Bervoch* (*b*). Le *Bervoch* prétendoit

(*a*) Soldat. (*b*) Procureur.

que ſon état étoit infiniment au-deſſus de celui du *Merac*. Celui-ci juroit avec des ſermens épouvantables, que ſon habit étoit ſi recommandable, que pour ſignifier un brave homme, on ſe ſervoit de l'épithete de *Merac :* des paroles on en étoit venu aux mains. Quand j'arrivai, le *Bervoch* donnoit des preuves de la plus haute valeur. Le croiroit-on ? Lui cinquieme renverſa le *Merac* & le foula aux pieds. L'aſſemblée étoit dans l'admiration d'un courage ſi vigoureux : pour moi, j'en fus enchantée, & dès ce moment je me ſentis un tendre mouvement pour cet homme reſpectable. Tout autre que ce valeureux Champion auroit ſouffert que tous les Officiers de ſon corps qui étoient accourus, l'aidaſſent à réduire l'inſolent *Merac ;* mais point, il ſe contente de choiſir les quatre plus forts de ſa troupe, & veut bien s'expoſer contre un ſeul homme : voilà de ces miracles de valeur qu'on ne peut voir ſans en être tranſporté d'admiration & de plaiſir. Pour moi, j'en

étois comblée, & je ne pus m'empêcher de le témoigner publiquement.

Je fis deſcendre ma Mere, & je lui ordonnai d'aller prier de ma part le *Bervoch* de venir me parler. Dès qu'il ſut qui j'étois, il quitta le *Merac*, & s'approcha de ma voiture : Montez, lui dis-je, petit cruel, votre valeur m'a ſéduit; je ſuis à la quête d'un Mari; venez chez moi, ſi vous me convenez, je vous ferai votre fortune. Il n'eſt pas difficile de juger de la joie dont il fut comblé à ces douces paroles. Il me la marqua en me ſautant au col & en m'embraſſant de toutes ſes forces. Je trouvai ce badin à mon gré, & dès lors je pris la réſolution de le faire ſuccéder au Chancelier, mon Epoux.

Mon Pere, à qui je le préſentai, le prit d'abord en affection : Vous ne pouvez mieux faire, ma chere Fille, me dit-il, en uniſſant votre ſort à un homme revêtu d'un pareil caractere : non-ſeulement vous honorez la famille, mais encore les mânes de votre Epoux précédent. Il faut,

autant qu'on le peut, ſatisfaire à tous les égards ; & c'eſt ce que vous faites toujours avec une prudence digne d'être imitée par toutes les Femmes.

Le *Bervoch* fut retenu à dîner. Il étoit ſi généreux, qu'il ne voulut pas ſouffrir qu'il nous en coûtât pour le régaler : il fit apporter à manger, & nous traita, on ne peut pas mieux. Pendant tout le repas, je fus ſur ſes genoux. Il ne pouvoit ſe laſſer de m'admirer ; & il diſoit à chaque inſtant, que je l'emportois par ma beauté ſur toutes les Femmes qu'il avoit jamais vues.

Nous étions au deſſert, & nagions dans le plaiſir & la gaité, lorſqu'un de nos valets nous dit, qu'un *Merac* demandoit à nous voir. Le *Bervoch* pâlit de bravoure à cette annonce. Mon Pere avoit ordonné qu'on le fît entrer ; mais cet eſprit de douceur dont je me ſuis toujours piquée, s'oppoſa à cette condeſcendance : Qu'on chaſſe cet homme, m'écriai-je, c'eſt un lâche ; je ne veux pas que ſa préſence

profane un ſouper comme le nôtre. Toute la compagnie convint que j'avois raiſon, & ſans en parler davantage, nous nous remîmes à boire ſur nouveaux fraix.

Mon Pere, dont la démangeaiſon de parler a toujours été extrême, rapportoit avec une emphaſe digne de lui, ſes aventures & ſes hauts faits, lorſqu'un bruit éclatant & terrible interrompit ſon hiſtoire & nos récréations : c'étoit le *Merac* qui vouloit abſolument entrer, & qui juroit comme un *Edroleric*. Le *Bervoch* me demanda s'il étoit poſſible de faire avertir ſes camarades ? Vous verriez, en cas qu'ils arrivaſſent, beau jeu, s'écria-t il ; je n'ai garde pour le préſent de me compromettre contre ce miſérable *Merac*. A peine achevoit-il ces paroles, que cet ennemi de notre repos entra. Il avoit aſſommé deux de nos valets, & accourut vers nous d'un air furieux & les yeux étincelans : Ah ! je te tiens pour le coup, dit-il, en prenant le *Bervoch* par les cheveux ; nous verrons ſi tu feras auſſi

méchant que tu l'as fait paroître ce matin. Le *Bervoch* ſe mit à pleurer à cette menace : Ayez pitié de moi, reprit-il en voulant baiſer les pieds du *Merac ;* je confeſſe ma faute, & je ſuis prêt à la réparer. J'admirai la bonté du caractere de ce brave homme. Il ſe laiſſa arracher les cheveux & donner cent coups, ſans ſouffler & ſans vouloir ſe défendre. Le lâche *Merac* ne lui donnoit pas le temps de reſpirer. Nous étions tous dans l'admiration d'un ſi beau combat, & mon Pere qui avoit beaucoup vu, juroit ſur ſa propre tête, qu'il n'en avoit jamais vu de plus digne d'être admiré ; & il ajouta qu'il méritoit de tenir une place honorable dans l'Hiſtoire.

Après que le *Merac* eut mis le *Bervoch* en ſang, & qu'il lui eut fait perdre connoiſſance, il renverſa la table, jeta une aſſiette à la tête de mon Pere, qui lui caſſa le reſte de ſes dents, battit ma Mere de ſon bâton, & me donna par conſidération un ſoufflet, pour lequel je lui fis

une profonde révérence. Je ne m'attendois pas à cette diſtinction, & en cet égard, je lui pardonnai le trouble qu'il venoit de cauſer. Il reçut avec aſſez de politeſſe ce que je lui dis d'obligeant ſur cela, & il ſortit en m'aſſurant qu'il ne me rencontreroit jamais ſans m'en donner autant. Cela étoit ſi flateur, que je le reconduiſis juſqu'au perron.

Je rentrai dans l'appartement, l'eſprit rempli de la conduite reſpectable qu'avoit tenu le *Bervoch* dans ce qui venoit de ſe paſſer. Je lui en fis mon compliment, & l'aſſurai que j'étois préte à l'épouſer. Il me prit au mot, & le mariage fut conclu dès le même ſoir.

Qui auroit cru, après les preuves que ce cinquieme Mari m'avoit données de ſa façon de penſer, qu'il dût me rendre malheureuſe? Hélas! j'avois été encore trop vîte, & je ne m'étois pas aſſez attachée à la connoiſſance de ſon caractere. O belle *Noſpernic*, je le paie chérement aujourd'hui.

A peine ma Mere & les Conviés à la nôce s'étoient retirés, que le *Bervoch* me demanda ſi j'étois Vierge ? Je ne pus m'empêcher de lui rire au nez à cette queſtion. Eh ! qu'a donc de ſi plaiſant ma demande, s'écria-t-il d'un ton furieux ? prétendriez-vous que je fuſſe aſſez ſot pour mettre le ſceau à cette union, ſans me donner cette aſſurance ? Non, non, j'ai aſſez uſé le monde pour ne pas donner dans un pareil travers : répondez & prenez garde à vouloir m'en faire accroire. Si vous étiez aſſez hardie pour oſer me jouer, je vous aſſommerois.

Ce diſcours me parut impertinent. J'y répondis cependant avec ma douceur ordinaire : vous êtes un faquin de *Bervoch*, lui dis-je, & ſi vous ſoufflez davantage, je vous aſſommerai moi-même. Où avez-vous jamais vu, indigne ſcélérat, qu'une Femme mariée quatre fois, ſoit dans l'état où vous la demandez ? C'eſt-à-dire, interrompit mon perfide Epoux avec fureur, que tu n'es pas Vierge ? Va, cet

aveu ſuffit; je vais t'apprendre à le devenir. En proférant ces mots, il ſaute ſur un manche à balai, & m'en donna mille coups. Je jetai des cris horribles, & il ne me quitta que lorſqu'on eut enfoncé la porte. Mon Pere & ma Mere qui avoient entendu le commencement de la diſpute, avoient envoyé chez le premier Préſident, avec ordre de ſe tranſporter ſur les lieux. Il parut en chemiſe; on ne lui avoit donné le temps que de mettre ſa grande perruque. Son diſcours fut impoſant & pathétique: Que ſignifie donc ce charivari? s'écria-t-il avec dignité; où eſt le reſpect dû à l'Antiquité, aux Mœurs & à la Religion? Un Mari doit battre ſa Femme, cela eſt dans l'ordre aſſurément; mais quand il lui en prend fantaiſie, il doit commencer par lui mettre un baillon, afin de ne point la mettre dans le cas d'étourdir de ſes cris un quartier: que cela n'arrive plus ſans cette précaution, ajouta-t-il d'un ton impoſant, ou j'y mettrois ordre aſſurément.

Le *Bervoch* promit de ſe conformer à ce ſage arrêt, & demanda, par maniere de conſultation, ſi, à la place du baillon, il ne lui ſeroit pas permis de me conduire dans la cave, & de m'y battre à ſon aiſe ? Oui-dà, reprit le Magiſtrat, l'expédient eſt encore plus raiſonnable : Adieu, continua-t-il, je ſuis ravi que le mal ne ſoit pas plus grand. En achevant ces mots, il embraſſa mon Pere & ma Mere, me donna ſa main à baiſer, & donna un ſoufflet d'amitié à mon Mari, en lui conſeillant à demi-voix, de ne me battre qu'une fois par ſemaine : cela ſera raiſonnable, ajouta-t-il, & vous mériterez par cette conduite l'approbation de tous les honnêtes gens.

Depuis ce temps, ô ſage *Nofpernic*, continua *Filotunvele* en feignant un redoublement d'affliction, ce cruel homme n'a laiſſé paſſer aucun jour ſans me donner des marques de ſa brutalité : j'ai eu beau y oppoſer ma douceur ordinaire, rien n'a été capable de le corriger.

Connoiſſant enfin par une fatale expérience, que tant que mon Mari vivroit, je ſerois la plus malheureuſe perſonne de l'univers, j'avois imaginé un moyen honnête de terminer mes infortunes en le faiſant paſſer adroitement dans l'autre monde. Mon Pere, auquel j'avois eu recours, m'avoit donné une poudre qui devoit m'en délivrer pour jamais ; mais par une injuſtice du Ciel qui ne peut ſe comprendre, le *Bervoch* défiant a pris des remedes qui lui ont fait rendre le poiſon avalé. Dès qu'il s'eſt trouvé en état de ſe venger, il m'a cherchée, car je m'étois évadée ; & l'on m'a aſſuré que s'il me trouvoit, il me hacheroit en morceaux. Je fuis depuis quatre jours ; mes alarmes juſqu'ici ont été perpétuelles ; tout ce que je rencontrois me ſembloit le *Bervoch* : heureuſe que votre humanité, ô généreuſe perſonne, m'ait miſe à couvert du ſort affreux que je fuyois ! Un jour plus tard, l'effroi continuel qui me tenoit ſans ceſſe les ſens glacés, auroit

prévenu la barbarie de mon Epoux. Je vous dois la vie, je le confeſſe; ma reconnoiſſance eſt ſans pareille. J'ai craint la mort, je l'avoue, au-delà de tout ce qu'on peut dire; mais cette reconnoiſſance eſt ſi vive, que je mourrois à préſent avec plaiſir, ſi je pouvois trouver les occaſions de vous la témoigner.

Filotunvele finit ainſi ſon Hiſtoire ſuppoſée. *Nofpernic*, que ce récit avoit touchée, & qui ne doutoit en aucun façon de la ſincérité de cette fauſſe Infortunée, lui promit la continuation de ſon aſſiſtance, & la conſola avec les graces les plus ſéduiſantes. Plus elle montroit de bonté & de douceur, & plus la ſuppoſée *Croutonnſſa* s'enflammoit. Un mois ſe paſſa ſans qu'elle oſât témoigner ſon amour. L'expérience lui prouvoit que ſa réputation de ſageſſe étoit fondée ſur des principes inébranlables; mais ſi cette connoiſſance affligea *Filotunvele*, elle ne le rebuta pas.

Quelques raiſonnables que ſoient les

Femmes, elles donnent toujours dans quelqu'excès : quoique je ſois de ce ſexe, je ne puis en diſconvenir, continua *Urgocenie*. Et quels ſont ceux qui vous ſont particuliers ? interrompit le Roi avec intérêt, & étonné de plus en plus des graces de cette Belle. C'eſt ce que la ſuite de mon Hiſtoire vous apprendra, reprit avec douceur la Fille de *Croſeliveſgol*. Je l'attends avec impatience, ajouta *Tanitbudan :* juſqu'ici il a été ſi peu queſtion de vous, que ſi cela continue, je ne vois pas que nous ſoyons fort éclairés.

La jeune *Urgocenie* ne répondit point à cette obſervation, & continua dans ces termes.

L'excès dans lequel donnoit *Noſpernic*, étoit une dévotion outrée. Elle révéroit le Soleil avec tant de ferveur, qu'elle étoit dans un abattement extrême, lorſqu'il ne paroiſſoit pas ſur l'horiſon ; alors elle ne ſe montroit à perſonne : ſon tein étoit abattu & languiſſant ; à peine prenoit-elle

de quoi ſe ſoutenir ; ſa vie, pendant cette privation, étoit une mort anticipée.

Le contraire étoit-il ; *Nofpernic* ſe paroit de ſes atours les plus beaux ; ſon viſage étoit ſerein, ſes manieres remplies de gaité, ſa table couverte avec profuſion, & toutes celles qui la ſervoient, comblées de ſes bontés. Tant que le Pere de la lumiere émanoit ſes rayons, elle étoit dans les jardins à les admirer, & à faire les invocations les plus pathétiques. Ses yeux étoient languiſſans, remplis de l'amour divin ; & elle avoit coutume de dire pendant ces temps d'une ſainte ivreſſe, que, malgré les frayeurs qu'elle avoit de la mort, elle la ſubiroit avec plaiſir, pourvu qu'elle fût éclairée des rayons divins du Soleil.

Filotunvele étoit trop amoureux pour n'avoir pas démêlé dès les premiers jours les foibleſſes de cette belle Femme à ce ſujet ; il en fut pluſieurs autres à examiner juſqu'à quel degré elle les portoit. Lorſ-

qu'il fut bien perſuadé que tout ce qui avoit rapport à cette manie étoit un moyen pour lui plaire, & pour venir à ſes fins, il feignit de partager ſa façon de penſer, & modela en tout ſes actions ſur les ſiennes. Il étoit triſte quand elle pleuroit, paroiſſoit tranſporté quand elle rioit, & pouſſoit l'imitation juſqu'au point de ſe priver des alimens quand le Soleil diſparoiſſoit, afin de ſe conformer en tout à *Nofpernic*. Souvent l'envie de lui plaire alloit juſqu'à s'arracher les cheveux & à ſe plomber le viſage, lorſqu'elle étoit dans la triſteſſe. Sa Maîtreſſe alors, touchée de tant de ferveur, l'embraſſoit, ſe plaignoit avec lui de la privation commune; & dans la crainte qu'une telle dévotion ne lui ravît une perſonne ſi pieuſe & ſi chere, elle étoit la premiere à la conſoler, & à la prier de modérer ſa dévotion.

Une conduite ſi adroite ne pouvoit manquer de produire d'heureux effets. Rien ne prévient plus favorablement que

la complaiſance & le rapport des humeurs. *Noſpernic* s'étoit ſi bien accoutumé à la fauſſe *Croutonnſſa*, qu'elle ne pouvoit plus être un moment ſans elle. Jamais elle n'avoit ſouffert perſonne la nuit dans ſa chambre; elle change tout d'un coup de conduite : cette amitié tendre la décide, & lui fait trouver la privation d'une amie ſi chere inſupportable.

Je ne puis dormir depuis quelques nuits, lui dit-elle un jour; j'ai de la peine à en imaginer la raiſon : jamais nulle de mes Femmes n'ont couché juſqu'ici dans ma chambre; c'eſt une habitude formée dès l'enfance. J'aurois imaginé, ſi je n'avois pas repoſé, qu'une compagnie en eût été le principe ; mais puiſque je ne dors plus, je ne riſque rien : ainſi *Croutonnſſa* faites apporter un lit dans mon appartement, vous y coucherez à l'avenir; votre entretien me rendra peut-être le ſommeil dont je ſuis privée. C'étoit-là où *Filotunvele* attendoit *Noſpernic*. La nuit porte conſeil, ſelon l'ancienne

maxime, & il l'attendit avec impatience pour prendre un dernier parti.

Il répondit à ſon ordinaire à *Noſpernic* avec une complaiſance aveugle à ſes volontés; & on remit à la nuit prochaine à continuer l'entretien.

Que cette nuit fut longue à répandre ſes ombres ſur la terre. La fauſſe *Croutonnſſa* contenoit à peine ſon impatience. Elle avoit imaginé un projet pour venir à ſes fins, qui lui paroiſſoit infaillible. Elle ſe fondoit ſur de certaines révélations dont *Noſpernic* s'entretenoit ſouvent. Cette Fille trop pieuſe s'étoit imaginée que le Soleil lui avoit apparu pluſieurs fois ſous la figure humaine, & que ce Pere de tous les aſtres l'avoit aſſurée, qu'il recevoit avec complaiſance les vœux qu'elle lui adreſſoit. Elle étoit ſi remplie de ſes idées, que ſon ſommeil les lui renouvelloit ſans ceſſe par des ſonges impoſteurs. Elle y étoit accoutumée; elle en faiſoit ſon plus doux objet; & ce fanatiſme ne contribuoit pas peu à

l'antipathie qu'elle continuoit à marquer pour le genre humain.

Dès que *Nofpernic* fut retirée dans ſon appartement, elle entretint *Croutonnſſa* à ſon ordinaire des douceurs de la méditation, & des ſuites délicieuſes qu'elle procuroit : croiriez-vous, lui dit-elle, qu'il n'y a point de nuit où je ne jouiſſe du précieux avantage d'être viſitée par le Roi des cieux ? Sentez-vous bien la grandeur de cette diſtinction, & croyez-vous que j'aie tort de m'affliger lorſqu'il diſparoît ? Mais ſous quelle forme daigne-t il ſe montrer à vos yeux ? reprit l'adroite *Croutonnſſa*, qui étoit bien aiſe de s'inſtruire, pour ne point entreprendre vainement. Sous celle que nos Prêtres nous ont appris qu'il s'étoit apparu tant de fois dans leur Temple, reprit *Nofpernic*, ſous la figure humaine. En avez vous bien diſtingué les traits ? continua *Filotunvele*. La vérité dont je me pique, répartit la pieuſe *Nofpernic*, eſt trop grande pour oſer vous avancer que je l'aie bien diſtin-

gué; il ſemble que cette Divinité ſuprême ſoit enveloppée d'un nuage lorſqu'elle s'apparoît, & qu'elle ne m'ait pas jugé digne de jouir clairement de ſon auguſte préſence. Cette réponſe prouve bien votre humilité, interrompit la fauſſe *Croutonnſſa*; je croirois bien plutôt que la prévention flatteuſe du Monarque des cieux pour vous, l'empêche de ſe montrer à vos yeux dans ſa gloire, par la crainte que cet état trop lumineux ne vous ſaiſiſſe, & ne vous donne la mort. Cette obſervation flatta *Noſpernic*; elle y fut ſenſible, & elle finit l'entretien, en lui diſant qu'il étoit temps de faire ſa priere & de méditer. *Croutonnſſa* ſe tut à cet ordre, & ſe coucha, avec le deſſein formé de réſiſter au ſommeil, & d'attendre que *Noſpernic* y fût plongée, afin de commencer à mettre ſon entrepriſe dans l'état que ſon amour lui avoit ſuggéré.

La méditation fut longue, & le ſommeil lent à s'emparer de ſes ſens; la ferveur de cette Fille étoit ſi grande, qu'elle

ſoutenoit la veille avec une conſtance peu commune. Quelqu'attentive que fut la fauſſe *Croutonnſſa* pour réſiſter à l'aſſoupiſſement dont elle ſe ſentoit preſſée elle-même, à peine pouvoit-elle s'empêcher d'y ſuccomber : elle commençoit à déſeſpérer d'y parvenir ; les baillemens involontaires ſe ſuccédoient tour-à-tour : elle étoit prête à s'endormir, lorſqu'elle s'apperçut enfin que *Nofpernic* reſpiroit d'une maniere à lui faire penſer que le Dieu des pavots avoit triomphé. Elle s'approcha avec empreſſement pour ſe le confirmer, & s'en croyant aſſurée, elle fut cacher une lampe de veille qui brûloit ordinairement dans cet appartement pendant la nuit, & elle ſe prépara à mettre en uſage le ſtratagême qu'elle avoit imaginé.

Quel ſtratagême ! ô Ciel ! ſe peut-il que des hommes créés pour reſpecter ſans ceſſe les loix divines, ſoient auſſi téméraires, & ſoient capables de faire ſervir à leurs deſſeins iniques les moyens les plus ſacrés

les plus ſacrés & les plus ſaints : c'eſt cependant ce que le ſcélérat de *Filotunvele* exécuta. Il avoit connu par une étude continuelle, que la ſageſſe de *Nofpernic* étoit inébranlable : il perſonifie le Soleil, cet aſtre, l'objet de toutes ſes adorations, & ſous une ſuppoſition ſacrilège, il vient à bout de ſes criminels deſſeins.

Il s'approcha de l'oreille de ſa ſage Maîtreſſe, & lui dit : tu dors, Fille de l'homme, tandis que le Pere de la lumiere veille, & n'eſt occupé que de toi. Qu'entends-je? s'écria la pieuſe *Nofpernic* en ſe réveillant en ſurſaut, ſe pourroit-il que le Roi de tous les aſtres s'abaiſſât juſqu'à une mortelle; & l'honorât de ſes ſaintes viſites? une illuſion trop flateuſe ne me ſéduiroit-elle point dans ce moment? Non, c'eſt moi, continua l'Impoſteur. Touché de ta piété & de tes prieres continuelles, j'ai réſolu de mettre le comble à tes vœux : ta pureté a mérité mes chaſtes embraſſemens; le ciel & la terre en ſeront jaloux, & envieront un deſtin ſi glorieux. De nos déſirs

comblés & confondus naîtra un Héros, auquel j'aſſujettirai tous les mortels; tu régnera avec lui ſur toutes les Puiſſances de la terre : J'ai tout dit, médite, & laiſſe agir le mobile glorieux qui va combler tous les deſtins de l'univers.

Après ces mots, *Filotunvele* s'approcha de plus près, & changea d'entretien. Quelque perſuadé que fût *Noſpernic* de la réalité du rôle qui ſe jouoit, un tremblement univerſel s'étoit emparé de tous ſes ſens; à peine ſe connoiſſoit-elle; il s'opéroit en elle-même un changement prodigieux; tout y étoit en trouble. Un ſentiment inconnu juſqu'alors triomphoit de tous les autres mouvemens; c'étoit celui de l'amour; il fallut ſuccomber, elle ne put y réſiſter.

Après que ce Dieu ſe fut inſtallé, celui du ſommeil vint prendre ſa place. *Filotunvele*, voyant *Noſpernic* endormie, ſe retira bien ſatisfait de l'heureux ſuccès de ſon ſtratagême. Avant que de regagner ſon lit, il remit la bougie de veille

à ſa place, il fut ſe coucher en méditant délicieuſement ſon bonheur.

Le lendemain *Nofpernic* lui parut plus belle que jamais; elle avoit un fond de gaité qu'elle cachoit à peine. Il lui en fit agréablement la guerre, & fit ſes efforts pour la mettre adroitement dans le cas de lui dire quelque choſe de ce qui s'étoit paſſé. Mais la ſage *Nofpernic*, qui ſe perſuadoit que le myſtere étoit l'un des attributs de la Divinité, & que la nuit ayant été choiſie par le Roi des aſtres, pour la combler de ſes graces, il s'enſuivoit néceſſairement qu'il vouloit tenir cachée cette honorable démarche. Elle ſe tut, & répondit vaguement aux queſtions de la fauſſe *Croutonnſſa;* elle évita même un plus long entretien, & parut toute la journée recueillie, & comme une perſonne qui médite profondément.

La nuit ſuivante *Filotunvele* uſa des mêmes précautions de la veille, & attendit le ſommeil de la ſage *Nofpernic*. Il ne fut pas lent à venir. A peine cette

belle Fille fut-elle couchée qu'elle fut livrée aux douceurs du repos. L'ardente *Croutonnſſa* fut cacher la bougie de veille, & en uſa de la même maniere que la nuit précédente.

Huit jours, ou, pour mieux dire, huit nuits ſe paſſerent de cette ſorte. *Noſpernic* étoit dans la parfaite confiance, & ſes penſées ne rouloient que ſur le ſilence que gardoit *Filotunvele* dans ſes viſites. La crainte de ſe découvrir tenoit circonſpect l'Impoſteur ; il ne parloit preſque point, & quand il arrivoit que la belle *Noſpernic* lui faiſoit des queſtions, il n'y répondoit que par ces mots : *Vefoi* (*a*), & ne parle point : ſentence qui faiſoit préſumer à la Belle, que le Pere de la lumiere n'en uſoit jamais autrement dans de pareilles occaſions.

Quelqu'heureux que l'on ſoit dans la vie, on déſire toujours. A regarder les choſes ſelon la ſuppoſition, *Noſpernic* étoit ſans doute au comble de ſon bon-

(*a*) J'éclaire.

heur. Dès ſon enfance elle avoit eu une vénération ſans pareille pour le Pere de la lumiere: ce reſpect, en grandiſſant, s'étoit revêtu d'un amour infini: elle croyoit le poſſéder; que pouvoit-elle déſirer de plus? Ne ſembloit-il pas qu'elle fût au comble de ſes vœux? Quel aveuglement! Elle veut jouir d'un avantage nouveau, & voir en face l'objet de ſa tendreſſe & de ſa félicité! Cette obſcurité profonde qui regne dans le temps de ſes chaſtes & divines viſites, lui paroît un obſtacle invincible à une ſatisfaction réelle. Ne pourroit-elle point trouver moyen de ſe procurer un plaiſir ſi précieux? Elle s'eſt apperçue pluſieurs fois que le Roi des aſtres s'eſt endormi près d'elle; qui l'empêche de profiter de ce moment? Que peut-il lui en arriver? Elle n'eſt point ſujette à la déſobéiſſance; nulle loi ne lui a été preſcrite; elle n'eſt point dans le cas par conſéquent de déplaire à ſon auguſte Amant, & d'encourir ſa diſgrace. Ces réflexions la déciderent, &

lui firent prendre la réſolution de ſe ſatisfaire à la premiere occaſion.

L'impoſteur *Filotunvele*, qui n'avoit garde de prévoir les deſſeins qu'on formoit contre lui, ſe laiſſoit aller à une indolente ſécurité. Semblable au criminel que l'impunité de ſes forfaits rend plus téméraire & moins craintif, il ne gardoit preſque plus aucun ménagement; à peine ſe donnoit-il le ſoin de céler la bougie de veille; encore avoit-il oublié deux fois de la mettre dans l'endroit ordinaire. Cette négligence n'avoit point eu cependant de mauvais effets, à cauſe du profond ſommeil où avoit été plongée la curieuſe *Noſpernic*, ou peut-être auſſi par l'obſcurité naturelle qui régnoit dans l'alcove. Cette continuité de bonheur ne lui laiſſoit pas entrevoir les riſques à la veille deſquels il étoit; il ne faiſoit aucune attention à ce ſujet.

Cette ſécurité profonde ne tarda pas à produire l'événement qu'on en devoit attendre. *Noſpernic*, décidée, s'obſerva

ſi bien la premiere fois que l'Impoſteur ſe rendit près d'elle, qu'elle ne s'endormit point : il n'en fut pas de même de *Filotunvele*. A peine fut-il ſorti du ſanctuaire de l'amour, qu'un ſommeil profond s'empara de ſes ſens. Je vais donc jouir du précieux avantage de te voir en face, dit la curieuſe *Noſpernic* en elle-même ; rien ne s'oppoſe à mon ſaint déſir. En prononçant ces mots elle ſe leve avec l'intention d'aller prendre la bougie de veille ; elle eſt ſurpriſe de ne la point trouver. Pour cette fois l'Impoſteur l'avoit cachée ; elle ne ſait d'abord qu'en penſer : mais prévenue de la réalité de la préſence auguſte du Roi des aſtres, elle penſe que par-tout où il ſe trouve, aucun autre éclat que le ſien ne peut avoir lieu ; elle en ſoupire d'abord, & reſte indéciſe quelques momens. Une idée ſurvient, elle ſait que *Croutonnſſa* eſt couchée dans un cabinet voiſin, elle prend la réſolution d'aller l'éveiller, & de lui ordonner d'apporter de la lumiere. Elle prendra ſi bien

ſes meſures, dit-elle intérieurement, qu'elle ſaura l'empêcher de pénétrer la cauſe de ſon ordre. Dans cet eſprit elle va au cabinet à tâtons; elle entrevoit des rayons à travers; elle ne ſait d'abord que penſer, & eſt prête à s'en retourner; mais la curioſité l'emporte: elle ouvre le cabinet; quel eſt ſon étonnément! Elle retrouve la bougie de veille, & voit le lit de *Croutonnſſa* ouvert & ſans perſonne; elle en recule de ſurpriſe, & ne ſait que penſer d'un événement auſſi extraordinaire. Eſt-ce une illuſion, s'écria-t-elle? que ſignifie ce que je vois? *Croutonnſſa*, *Croutonnſſa*, où êtes-vous? Se pourroit-il que je fuſſe trompée? Non, je m'abuſe; une raiſon inconnue eſt ſans doute la cauſe que je ne la trouve point ici; au lieu de m'en affliger, ne dois-je pas au contraire m'en réjouir, & profiter de ſon abſence pour exécuter mes premiers deſſeins? Elle dit, & d'une main elle ſaiſit la lumiere. A peine ſon agitation lui permet-elle de marcher; à chaque pas

elle bronche, & eſt prête à ſe laiſſer tomber : un mouvement inconnu lui préſage un malheur affreux. Maîtreſſe de ſatisfaire une curioſité qui devenoit de plus en plus légitime, elle héſite, elle balance, elle craint d'en être punie : ſon trouble augmente, & elle s'en trouve ſi accablée, qu'elle eſt obligée de s'aſſeoir, & d'attendre que ſes ſens ſoient revenus.

Cette belle Fille avoit trop d'eſprit pour ne pas concevoir des doutes. Mille réflexions, plus cruelles les unes que les autres, lui annonçoient ſon malheur. Cette bougie de veille ôtée de ſa place, cette abſence de *Croutonnſſa* renfermoit un myſtere affreux ; ſans pouvoir l'éclaircir, elle en tiroit les conſéquences les plus funeſtes pour ſa vertu. Serois-je trompée ? s'écrioit-elle en répandant des larmes ; m'auroit-on joué ? La perfide à laquelle mon humanité a donné ſi généreuſement un aſyle, auroit-elle feint un rôle odieux pour me porter les plus ſenſibles coups ? Quelqu'Amant téméraire

auroit-il, ſous de faux prétextes, introduit cette Fille dans ma maiſon, pour venir à des fins criminelles? Ah! Ciel! reprenoit-elle, auroit-on profité de ma ferveur & de ma piété pour entreprendre de pareils deſſeins? Mais, que dis-je? ajoutoit-elle en redoublant ſes larmes, à qui dois-je imputer mon malheur, qu'à mon orgueil extrême? Devois-je me flater que le Roi des aſtres quittât ſon céleſte ſéjour pour une mortelle ſi peu digne de ſes faveurs? Quel aveuglement! Il a ſuffi pour me perdre; & ſi je le ſuis, comme je n'en dois preſque pas douter, je ne dois m'en prendre qu'à moi-même, & regretter à jamais ma folie & ma préſomption.

Plus la ſage *Nofpernic* réfléchiſſoit à ſon aventure, & plus elle ſe confirmoit ſes ſoupçons. Malgré le tremblement qui continuoit à l'agiter, elle prit ſur elle de ſe lever, afin de les vérifier. Elle s'approcha du lit; elle y voit un homme, elle n'en peut douter: elle jette un cri à

cette connoiſſance, comme ſi elle n'eût pas dû s'y attendre : elle recule deux pas & cherche à le reconnoître, mais en vain. *Filotunvele* étoit tourné de ſorte que ſon viſage étoit caché entiérement. Que faire dans une circonſtance ſi délicate ? Le réveiller pour ſatisfaire ſa curioſité, n'eſt-ce pas ſe couvrir de confuſion & de honte, & donner le dernier trait à ſon ignominie ? Juſqu'à préſent ſon innocence eſt apparente ; le téméraire Amant ne jouit que de la moitié de ſon entrepriſe criminelle ; il n'en doit le ſuccès qu'à la ſéduction, au menſonge & au ſommeil. Le Traître en ignore les ſuites ; en ſe mettant dans le cas de les lui apprendre, n'eſt-ce pas aſſurer ſon triomphe & ſa gloire ? Non, non, la feinte en pareil cas eſt le parti le plus prudent. En attendant une déciſion formelle, c'eſt le plus ſage, & c'eſt celui auquel on doit abſolument s'arrêter.

Ces conſidérations retinrent l'inquiete *Nofpernic*. Elle ſe retira dans un cabinet

voiſin, d'où elle pourroit entrevoir ce qui ſe paſſeroit dans ſon appartement. Elle étoit toujours dans la confiance que *Croutonnſſa* n'étoit que ce qu'elle paroiſſoit, & que l'Inconnu couché dans ſon lit, y avoit été introduit par cette Fille ſuppoſée. Son deſſein étoit de l'interroger & de la mettre dehors dès que cet homme ſeroit retiré: ce qu'elle ne doutoit pas qu'il fît dès qu'il ſeroit réveillé. Elle n'attendit pas long-temps; *Filotunvelo*, dont l'habitude étoit de ſe retirer avant le jour, ſe leva, & comme il étoit à moitié endormi, il regagna ſa chambre, ſans s'appercevoir d'aucune des choſes dont on vient de parler.

Quelqu'attention qu'eût apporté *Noſpernic* pour reconnoître l'Inconnu, il ne lui fut pas poſſible de démêler aucun de ſes traits. Elle eſpéra qu'en ſortant de la maiſon elle ſeroit plus heureuſe, & qu'elle connoîtroit, du moins à la qualité de ſes habits, de qu'elle condition il pouvoit être. Il faiſoit jour. Dans cet eſprit elle

vola à une fenêtre, de laquelle il lui étoit facile de le diſtinguer dans la rue. Il n'étoit pas poſſible d'entrer ni de ſortir de chez elle ſans être vu de ce lieu; elle s'y mit, & attendit d'abord avec patience. Elle ſuppoſoit que la cauſe de ce que cet homme ne ſortoit point auſſitôt, provenoit du temps qu'il étoit obligé d'employer à s'habiller; & lorſque ce temps fut paſſé, elle imagina qu'il s'étoit apperçu qu'elle s'étoit retirée d'auprès de lui, & que dans l'inquiétude où il étoit, auſſi-bien que *Croutonnſſa*, que la mêche ne fût découverte, ils raiſonnoient l'un & l'autre fort au long du parti qu'il avoient à prendre, & des moyens dont ils devoient uſer pour réparer un contre-temps qu'ils n'avoient pas eu peut-être la prudence de prévoir.

Quatre heures paſſées ayant paru un temps plus que ſuffiſant pour toutes ces choſes, *Noſpernic* s'impatienta & ſe laſſa d'attendre. La conjecture la plus vraiſemblable qu'elle tira de ce que l'Inconnu

ne ſortoit point, fut que *Croutonnſſa* lui avoit ſans doute ménagé un aſyle dans ſa propre maiſon: Cette idée la mit dans la plus furieuſe colere; & ſans plus réfléchir, elle réſolut d'aller du même pas trouver cette Fille, d'éclaircir ce point, & de la traiter comme elle le méritoit. *Filotunvele*, qui repoſoit du plus profond ſommeil, eut toutes les peines du monde à ſe réveiller. Scélérate, lui diſoit *Noſpernic* en la tirant par le bras de toutes ſes forces, c'eſt donc ainſi que tu me joues & que tu me couvres d'opprobre & d'affront? C'étoit donc pour me porter d'auſſi ſenſibles coups, que tu me ſuppoſois tes malheurs mendiés, afin d'émouvoir ma pitié, & de me porter à te recueillir dans mon ſein: Serpent que j'ai réchauffé pour me donner la mort, réponds-moi; qui eſt le malheureux qui t'a ſéduite? Où le caches-tu? Il n'y a que ta ſincérité qui puiſſe te mettre à couvert de mon reſſentiment: mon ſeul honneur que je conſulte, met un frein à mon juſte

courroux; mais crains que ma fureur n'en franchiſſe les bornes: dans l'état où ta perfidie me met, à peine me connois-je, & ſuis-je en état de me modérer.

Filotunvele, qui comprit à ce diſcours qu'il n'étoit point découvert, ſe poſſéda, & prit le ton de la perſonne du monde la plus ſurpriſe & la plus innocente. O Ciel! s'écria-t-il en joignant les mains, & en feignant de s'eſſuyer les yeux, ſe peut-il que je ſois accuſée d'un pareil crime? Moi, qui de toute ma vie ai déteſté l'ingratitude & les traîtres, je ſerois ſoupçonnée d'actions auſſi indignes! Mais ne m'en croyez pas, diſoit-elle, cherchez vous-même par-tout, examinez, & ſi vous trouvez des preuves de ces ſoupçons atroces, que le ſupplice le plus terrible vous venge & me puniſſe d'un crime auſſi déteſtable. *Noſpernic*, calmée par ces mots, lui dit; où avez-vous donc été cette nuit? car vous ne pouvez nier que vous ne ſoyez ſortie de cet appartement. Que je ſuis malheu-

reuſe, reprit la fauſſe *Croutonnſſa*, en paroiſſant accablée de douleur; qu'ai-je donc fait au Ciel pour être accablée par des endroits auſſi ſenſibles? Faut il?.... Ce n'eſt pas-là me répondre, reprit impatiemment la trop crédule *Noſpernic*: quelles raiſons importantes vous ont obligée de ſortir de votre lit? Répliquez-moi préciſément; vous n'oſeriez me nier..... En vérité, pourſuivit l'Impoſteur avec un air ingénu, je ne ſais ce que vous voulez me dire; je ne me ſouviens point d'avoir fait un pas depuis que je me ſuis couchée; il faut qu'un ſonge trompeur vous ait ſéduite..... Ah! c'eſt pouſſer trop loin l'impudence, interrompit *Noſpernic*, ce que j'ai vu de mes yeux eſt trop clair pour qu'on puiſſe m'en impoſer; il me ſuffit de ce menſonge pour augmenter du fond que je dois faire ſur votre ſincérité. N'en parlons plus; je vais m'éclaircir, & après m'être convaincue du cas que je puis faire de vous, je prendrai le parti qui me conviendra.

En prononçant ces mots *Nofpernic* ſortit, & viſita tous les endroits de la maiſon: il n'y eut aucun coin où l'on pût ſe cacher qui ne fut examiné; la moitié du jour ſe paſſa dans cette recherche, & perſuadée, après ces ſoins exacts, qu'elle s'étoit trompée ſur ce qu'elle avoit penſé à ce ſujet, elle rentra dans ſon appartement avec un trouble & un embaras qu'on définiroit difficilement.

Pendant que *Nofpernic* épuiſoit ſon imagination, pour démêler par quel prodige cet Inconnu s'étoit trouvé dans ſon lit, *Filotunvele* ſongeoit à réparer le tort que ſon peu de ſoin lui avoit procuré. La fertilité de ſon génie lui fit fabriquer une hiſtoire convenable au ſujet, afin de remettre en vigueur l'idée myſtique par laquelle il avoit débuté ſi heureuſement. Il ſe fondoit ſur cette ſimplicité de cœur, & ſur cette piété qui avoit fait adopter précédemment le goût ſuppoſé du Roi des aſtres. L'amour-propre pouvoit, à ce qu'il ſe perſuadoit, ſe réveiller dans le

cœur indécis de *Nofpernic*, & il ne déſeſpéroit pas de remettre les choſes ſur le pied où elles étoient. O crime ſans pareil ! ô perfide ſacrilege, s'écria *Urgocenie* par réflexion ; eſt-il poſſible que le Ciel tolere de tels forfaits, & ne les puniſſe pas par les plus affreux tourmens ?

Après que *Nofpernic* eut mis à bout toutes ſes réflexions, elle fit appeller *Croutonnſſa*, dans l'eſpérance de tirer de ſon entretien avec elle quelqu'indice qui l'éclairât ſur le myſtere affreux qui régnoit ſur ſon ſort. Pour l'engager à diſcourir ſans feinte, elle reprit ſon ton de douceur ordinaire, & lui fit des excuſes ſur l'emportement qu'elle avoit laiſſé paroître : Vous reſpectez trop la vertu vous-même, lui dit-elle, pour ne point entrer dans mon reſſentiment ; en vous mettant à ma place, vous conviendrez de la juſtice de mon trouble & mes ſoupçons. Je trouve un homme dans mon lit endormi ; je vole vous l'apprendre ; je ne vous trouve point dans le vôtre ; que devois-je penſer ? Je

ſuis certaine, après un examen exact, qu'il n'eſt point ſorti de ma maiſon, & je ne l'y trouve point. Je vous interroge; vous m'aſſurez que vous n'avez aucune part à ces choſes, que mes yeux m'ont trompée lorſqu'ils m'ont aſſuré que vous étiez ſortie de votre appartement; & je ne puis révoquer en doute de ne vous y avoir point trouvée lorſque je m'y ſuis rendue: à ma place, dis-je, que penſeriez-vous de ces prodiges? Parlez, *Croutonnſſa*; expliquez-moi vos idées; j'ai beſoin de conſolation; je ne me connois plus.

L'adroit *Filotunvele*, ou, pour mieux dire, le lâche Impoſteur, feignit de compâtir à l'état où il voyoit ſa ſage Maîtreſſe. S'il m'étoit permis de m'expliquer ſans feinte, reprit-il en baiſſant les yeux, & ſi j'oſois me flater d'être crue, ma belle Maîtreſſe reviendroit bientôt de cette ſurpriſe effrayante qui l'accable, & qui la réduit dans un état auſſi terrible; mais l'emportement où je l'ai vue, & ſes ſoupçons cruels contre une perſonne qui lui

eſt ſi attachée..... Ne parlons plus de cet article, interrompit la ſimple *Nofpernic*, j'en ai connu l'injuſtice, & la confiance que je vous marque en eſt une preuve aſſez conſtante. Ne craignez pas de m'éclaircir, c'eſt le ſervice le plus eſſentiel que vous puiſſiez me rendre. Parlez, ô *Croutonnſſa ;* ne me faites pas attendre : dans la ſituation cruelle où je me trouve, ce ſeroit manquer d'humanité de me faire languir davantage. Après ces mots prononcés avec une douceur engageante, *Filotunvele* s'aſſit aux pieds de cette digne Femme, & commença ainſi ſon diſcours :

Avant que de vous rapporter, ô ſage *Nofpernic*, ce qui m'eſt arrivé, il y a plus de quinze jours, & que je n'ai oſé vous rendre, malgré l'ordre que j'en avois, dans la crainte que je ne paſſaſſe dans votre eſprit pour une Viſionnaire, je dois vous faire le récit d'une hiſtoire qui eſt arrivée à la feue Reine, & qui n'eſt pas ſue de tout le monde. Je la tiens d'une de mes Tantes,

qui avoit l'honneur d'être la Femme de ſon Arracheur de dents. Elle eſt ſi ſinguliere, & a tant de rapport à ce qui vient de vous arriver, que vous me ſaurez gré sûrement de vous en avoir fait le récit.

Hiſtoire de SORDICENSA, (*a*) *Reine des Gaules.*

Sordicenſa, fille de la célébre *Ripetrie* (*b*) du Palais, dès ſon bas âge donnoit à connoître ce qu'elle ſeroit un jour, par l'élévation des ſentimens qu'elle laiſſoit entrevoir dans toutes les occaſions. A quatre ans elle battoit ſa Nourice, & à ſept elle donna un ſouflet à ſa Mere. L'on ne douta pas, après ces témoignages de la bonté de ſon caractere, qu'elle ne ſeroit un jour dans un état relevé. Son Pere, dont l'eſprit étoit ſupérieur, en portoit ce jugement, & ſe mit à pleurer de joie, lorſqu'on lui rapporta l'hiſtoire du ſouflet: il ne regarda plus ſa Fille, depuis ce temps, qu'avec des yeux reſpectueux. Il

(*a*) Charmes naiſſans.

(*b*) Bouquetiere.

donna ordre à tout ce qui lui étoit ſubordonné, de ne contraindre en rien une Fille ſi chere, & dont les premiers traits annonçoient tant de grandeur. Cette ſage conduite opéra le plus heureuſement. La jeune *Sordicenſa*, maîtreſſe d'elle-même, ſe preſcrivit une conduite qui fut admirée de tous ceux qui en furent les témoins : l'on ne ſauroit imaginer à quel degré de perfection elle pouſſa ſes talens. Elle buvoit, par exemple, mieux qu'aucun homme de la capitale, & pouvoit ſe flater de mettre ſous la table les plus déterminés buveurs. Elle ne s'enivroit que quand elle vouloit ; elle le faiſoit cependant par complaiſance trois fois par ſemaine, & cela par bonté de cœur : elle l'avoit excellent ; ſes ennemis même en convenoient dès ce temps.

Pour les exercices du corps, l'on peut avancer hardiment qu'elle y excelloit. Elle paſſoit une partie des jours à faire la culbute dans les rues, & à ſauter par-deſſus la tête des vieillards qu'elle ren-

controit. Lorſque la ſaiſon des bains étoit arrivée, elle montoit ſur le grand pont, & s'élançoit dans la riviere, où elle nageoit ſur le dos avec une grace ſans pareille. Lorſque l'on ſavoit les jours qu'elle devoit ſe baigner, on diſtribuoit des écrits dans le public, & l'on ſe rendoit ſur les quais pour jouir d'un ſpectacle ſi délicat. Les Miniſtres du Temple du Soleil ne manquoient jamais de s'y rendre. Le Grand-Prêtre avoit fait élever, avec la permiſſion du Roi, des gradins pour ſa Maiſon, & dans ſes Sermons il avoit coutume de publier, que d'aſſiſter à de pareils ſpectacles, étoit une œuvre pieuſe d'un grand mérite pour l'autre vie. L'on doit juger, après une telle autorité, ſi *Sordicenſa* étoit ſuivie. Le concours étoit prodigieux, & l'on ne ſortoit jamais de cette aſſemblée, qu'on ne fût pénétré des ſentimens les plus ſaints & les plus religieux.

En conſidération de ſes talens prodigieux pour le vin & pour ſa légéreté de corps, le Grand-Prêtre tint une aſſem-

blée extraordinaire, la veille de la grande Quinzaine (*a*), & propoſa qu'elle aſſiſteroit à la fête prochaine, à condition qu'elle ſeroit tenue tous les ans, à pareil jour, de ſe baigner publiquement, & d'étaler aux yeux du public tous les talens dont le Ciel l'avoit pourvue. L'on battit des mains à cette propoſition, & ſauf le plaiſir du Roi & de ſon Parlement, il fut décidé qu'elle paſſeroit en loi; qu'elle ſeroit enrégiſtrée, & publiée à l'ordinaire, à ſon de cornet-à-bouquin, afin que perſonne n'en ignorât.

Dervotefur (*a*), qui régnoit alors,

(*a*) Elle commençoit au Solſtice d'Eté, & duroit quinze jours. C'étoit une des plus grandes fêtes de l'année chez les Gaulois. Pour la célébrer dignement tous les Hommes enfermoient leurs Femmes & leurs Filles dans des caves à clef, vendoient leurs habits, & de l'argent qu'ils en retiroient, ils s'enivroient dans les Temples avec les Prêtres pendant le jour & pendant la nuit. Les Miniſtres du Soleil avoient la prérogative d'avoir les clefs des caves, & d'aller prêcher les Femmes & les Filles enfermées; après quoi ils mangeoient avec elles, & ſe retiroient au lever du Soleil.

(*b*) Maladif.

étoit

étoit un Prince taciturne, ennemi de tous les plaiſirs. Depuis plus de dix ans il conſervoit une mélancolie noire, qui le rendoit ſi peu ſociable, qu'à peine étoit-il permis de l'approcher. L'on attribuoit la cauſe de ſa mélancolie, à une rencontre qu'il avoit fait à la chaſſe, d'une Femme qui lui avoit prédit, après une heure d'entretien particulier, qu'il mourroit en riant. Cette prédiction lui avoit fait une ſi fatale impreſſion, que pour s'ôter les occaſions de rire, il ne voyoit perſonne. Pour l'approcher, il falloit avoir la larme à l'œil, être habillé de deuil, & porter à ſa main quelqu'attribut de douleur ou de triſteſſe. L'Introducteur des Ambaſſadeurs avoit un cabinet dans lequel il faiſoit entrer ceux qui devoient être préſentés, afin de les inſtruire de la maniere dont ils devoient ſe comporter à l'audience. Le début étoit preſcrit. C'étoit ordinairement une hiſtoire funeſte ou tragique, arrivée dans le pays dont ils venoient. On leur mettoit à la main une tête de

mort, une jambe coupée, ou quelqu'autre galanterie ſemblable. Ils devoient bien ſe donner de garde de ſouhaiter au Roi une longue vie, ou lui dire qu'ils le félicitoient d'une bonne ſanté; l'uſage étoit contraire. Ils étoient obligés, par exemple, de dire au Roi : *Votre Majeſté a l'air bien malade ; elle ne paſſera ſûrement point la journée; elle mourra ſûrement avant vingt-quatre heures ; elle devroit mettre ordre à ſes affaires.* Ou, *mon Maître vous aſſure qu'il attend avec impatience qu'il vous arrive un malheur, & ſouhaite ardemment que le premier pas que vous ferez, vous vous caſſiez le col : tout le Royaume en ſouhaite autant.*

C'étoit-là la grande maniere pour être écouté du Monarque. Il permettoit alors qu'on lui exposât les motifs qui vous amenoient vers lui, & en uſoit avec beaucoup de bonté. Lorſque l'Ambaſſadeur, ou celui qui avoit été introduit, s'étoit diſtingué par une pareille conduite, il avoit coutume de dire après ſon départ,

qu'il le regrettoit, & qu'il étoit digne, par ſa politeſſe & par ſon génie, d'être infiniment élevé au-deſſus des autres hommes.

Afin de ne laiſſer rien à déſirer ſur la connoiſſance du caractere de ce Prince, on rapportera un trait de lui, qui fera connoître combien il étoit ſenſible lorſqu'on oublioit de ſe prêter à ſon humeur. Il eſt aſſez ſingulier pour dédommager de la digreſſion.

Quelques années après la prédiction dont il a été parlé, un Ambaſſadeur du Roi d'Angleterre arriva dans ſes Etats avec une ſuite auſſi magnifique que nombreuſe. Le motif de ſa miſſion étoit ſi agréable au peuple (*a*), qu'il fut reçu avec des acclamations extraordinaires. La

(*a*) Il étoit chargé d'enlever toutes les Filles de l'âge de quinze ans, pour peupler de nouvelles Colonies, & offroit en échange des Femmes de quatre-vingt, pour filer la toile, étant extrêmement rare dans les Gaules, & au point qu'il n'y avoit que le Roi qui eût des chemiſes, encore étoient-elles ſi groſſes, qu'on étoit obligé de les blanchir pendant trois ans avant qu'elles fuſſent en état de lui ſervir.

veille du jour qu'il devoit être admis à l'audience du Roi, ceux qui étoient proposés pour l'inſtruire de la maniere dont il devoit ſe comporter, lui firent entendre, combien il devoit être ſur ſes gardes avec le Monarque taciturne. Il promit de faire des merveilles, & de ſurpaſſer tous ceux qui avoient le mieux réuſſi; mais par malheur ce Miniſtre oublia le point le plus important. A peine fut-il devant le Roi, qu'il s'écria imprudemment: Heureux les peuples gouvernés par un Prince auſſi grand & auſſi ſage! Que le Ciel lui donne une longue vie, & le conſerve pour la félicité de ſon Royaume. Juſques-là il n'y avoit encore aucun ſujet de ſe gendarmer. Le Roi avoit bien froncé le ſourcil à ce début, mais n'avoit donné aucun autre ſigne de colere. Il n'en fut pas de même lorſque l'Ambaſſadeur ajouta, qu'il n'y avoit aucun doute à aire que Sa Majeſté n'eût un long cours d'années. Vous en avez menti, faquin d'Envoyé, lui répliqua avec colere

le Roi, en lui jetant ſon ſceptre à la tête, ſachez que je me meurs, & que je ſuis à tous momens à la veille de périr de mort violente. Le Maître qui vous envoie eſt un impertinent, & tous ſes ſujets de malhonnêtes gens : pour vous, Manant que vous êtes, je vous condamne à être fuſtigé à tous les carrefours pendant huit jours conſécutifs. Sans le droit des gens qui me retient, & auquel je ne manquerai jamais, je vous ferois jeter dans la riviere, & délivrerois l'univers d'un garnement auſſi mépriſable que vous.

L'Ambaſſadeur, qui étoit d'une grande maiſon, & qui vouloit ſoutenir dignement ſon caractère & l'honneur de ſon Maître offenſé par cette inſulte, ſe fit admirer par ſa fermeté. Il ramaſſa le ſceptre tombé à ſes pieds, & le caſſa.... Sur la tête du Roi ? interrompit *Tanitbudan*, en ne pouvant s'empêcher de ſourire. Non, Seigneur, reprit *Urgocenie ;* il ſe contenta de le briſer, d'en rapporter les morceaux au Prince, en lui demandant

la permiſſion de lui baiſer les pieds, & il lui fit mille excuſes à chaudes larmes de ſon imprudence. Je ſens, s'écria-t-il en s'arrachant les cheveux, toute l'énormité de ma faute, & conçois que j'ai mérité d'être pendu, & que le châtiment du fouet eſt un effet de votre miſéricorde royale. J'adopte cette fuſtigation, je la reſpecte, & je baiſerai les verges dont je ſerai châtié. Oui, Seigneur, ajouta-t-il en baiſant la terre humblement, je vous cri merci de la part de mon Maître, & je m'engage à la face du ciel & de la terre, qu'il viendra lui-même ſe jeter à vos genoux, & vous demander pardon de ma ſotiſe inſigne. Je reconnois de plus, en préſence de tout votre Royaume, que vous êtes le plus vilain Roi qu'il y ait ſur la terre, que vos yeux ſont pouris, que votre bouche eſt un cloaque de puanteur, & que votre nez n'eſt pas digne..... Cela ſuffit, interrompit le Roi de Gaules; votre repentir vous fait mériter grace. Non, non, reprit l'Ambaſſadeur, mon

caractere demande que je ſois fuſtigé, & que mon Maître vienne en Perſonne vous dire que vous êtes à la veille de mourir de la gravelle, & que vous ſerez aſſurément toujours le plus malheureux de tous les Rois.

Le Monarque fut ſi ſatisfait de ces dernieres paroles, qu'il deſcendit de ſon trône, & embraſſa l'Ambaſſadeur. Il fut convenu après quelque diſcuſſion ſur le fouet, que l'Ambaſſadeur vouloit avoir abſolument, qu'il ne le recevroit qu'une ſeule fois au nom de ſon Maître, & que les deux autres, les gens de l'Ambaſſadeur le ſubiroient, au lieu & place de leur Maître. L'aſſemblée battit des mains à cette reſpectable déciſion, & les choſes furent exécutées ſelon la maniere dont on en étoit convenu.

Ce qui vient d'être dit, paroît devoir ſuffire pour donner une idée diſtincte de l'antipathie qu'avoit le Roi des Gaules pour tous les plaiſirs. Cependant ce Prince ſi mélancolique, ce Roi qui n'avoit jamais ri,

ne put s'empêcher de dérider ſa phyſionomie, lorſque le Grand-Prêtre vint le ſupplier de donner ſon attache à la loi qu'on venoit de créer en faveur de l'admirable *Sordicenſa :* toute la Cour frémit en remarquant ce phénomene. Le Roi, qui ne s'en étoit pas apperçu lui-même, demanda à *Vencofullie* (*a*), ſon premier Miniſtre, ce qui venoit d'occaſionner l'étonnement qui avoit paru ſur tous les viſages? Que l'abyme s'ouvre ſous vos pieds, reprit reſpectueuſement ce Vieillard, & vous engloutiſſe bientôt : votre Cour frémit, parce qu'il nous a paru, Seigneur, que vous vouliez rire : Ah! que me dites-vous? interrompit le Roi : que chacun de vous s'arrache un œil, & même tous les deux, s'il le faut, afin que ce ſpectacle retienne un mouvement ſi affreux. Tout le monde obéit. *Vencofullie* en donna l'exemple, & pour prouver à ſon Roi ſon affection, il n'héſita point à ſe crever les deux yeux. La

(*a*) Pêcheur à la ligne.

Cour n'imita pas tout-à-fait ſon exemple, & ſe contenta de ſe rendre borgne. Un Page de quatre-vingt ans ſe fit ennoblir (*b*) par la nobleſſe d'une grande action : non-ſeulement il imita l'exemple du premier Miniſtre, mais même il s'arracha la langue, & la jeta au nez du Roi. Cette preuve du plus grand zele plut au Prince, & dans le moment il le récompenſa auſſi magnifiquement qu'il le méritoit.

Après cet événement, le Roi rentra dans ſon cabinet, & demanda au Grand-Prêtre qu'il y avoit fait paſſer, ce que c'étoit que cette admirable *Sordicenſa* ? Un prodige, reprit le Miniſtre du Temple, un exemple de vertu & de ſageſſe, une Beauté à nulle autre comparable ; une Fille qui a battu ſa Nourice en naiſſant, ſon Pere & ſa Mere à dix ans, & qui s'eſt ſignalée dans ſon quartier par un meurtre & par dix aſſaſſinats ; un Ange qui nie toutes les Religions ; une Femme

(*a*) Les Pages des anciens Rois des Gaules étoient de la lie du peuple.

qui n'aime qu'elle-même, & qui mépriſe tout le genre humain; en un mot, une Sçavante, qui, pour les exercices du corps & de l'eſprit, n'a pas d'égale; qui jure avec une énergie qui fait dreſſer les cheveux; qui danſe ſur la tête & les pieds en bas; qui fait une culbute en un jour, & qui ſe jette du pont dans la riviere, avec le ſecret admirable de ſe mouiller quand elle eſt en pleine eau: que vous dirai-je enfin, Seigneur? c'eſt un miracle de l'art, une merveille de la nature, un Serpent venimeux, une Divinité ſur terre, & un tréſor créé pour enrichir tout l'univers.

Le Roi, que ce portrait avoit extrêmement intéreſſé, parut ſurpris qu'un prodige de cette nature exiſtât dans ſes Etats ſans en avoir connoiſſance, & ſe mit fort en colere de ce qu'on ne lui en avoit pas fait plutôt le rapport. Eh! comment cela auroit-il pu ſe faire? reprit *Vencofullie* qui n'avoit encore rien dit. Etes-vous un Prince auquel on puiſſe

parler franchement? Votre mauvais caractere vous fait déteſter de vos ſujets & haïr de vos plus fideles Miniſtres. Il n'y a perſonne dans votre Royaume, ſans aucune exception, qui ne donnât une partie de ſa vie pour voir finir la vôtre: tous nos vœux tendent à vous voir périr malheureuſement. Et vous, Prêtre éternel? reprit le Roi d'un air ſatisfait, quelle excuſe oſerez-vous m'apporter de la négligence dont je me plains? Qu'une ſeule, repartit ce Miniſtre du Temple, qui eſt qu'on vous mépriſe trop pour ſe donner la peine de vous inſtruire de rien: ſi je pouvois exprimer pis, Seigneur, ne doutez pas que je ne vous l'exprimaſſe d'un grand cœur.

Le Roi loua beaucoup cette réponſe, & aſſigna treize Eſcalins de rente au Grand-Prêtre, pour s'être énoncé ſi ſublimement. Après avoir fait l'éloge de la beauté de cette réplique, il ratifia la loi préſentée en faveur de *Sordicenſa*, & permit qu'on en obtint l'enrégiſtrement

du Parlement. Cette faveur parut grande, & le Grand-Prêtre l'aſſura qu'on alloit de ce pas au Temple offrir des vœux ardens, pour qu'il périt au plutôt.

Le Parlement n'héſita point à enregiſtrer la loi. L'Arrêt de la Cour fut annoncé à ſon de cornet-à-bouquin ; les peuples l'entendirent publier avec plaiſir, & s'écrierent dans leur tranſport, que le mérite étoit enfin récompenſé. Il n'y eut perſonne qui n'en convînt ; la joie fut ſi générale à cette occaſion, que chacun en pleura, & ne voulut point en ſouper. Cette preuve ſuffit aſſurément : après cela ſe trouveroit-il quelqu'un qui en pourroit douter ?

Le Roi, tel qu'il a été dépeint, ne fut pas plutôt ſeul, qu'il ſe rappella en pleurant, tout ce qui lui avoit été dit du mérite prodigieux de *Sordicenſa* : pour la premiere fois de ſa vie il déſira quelque choſe, & après s'être bien examiné, il reconnut qu'il avoit envie de voir cette admirable Fille, & de juger par ſes yeux

de ſes talens & de ſes grandes qualités. Pour cet effet il envoya au Temple, & fit avertir le Grand-Prêtre qu'il aſſiſteroit le lendemain aux myſteres. Le Grand-Prêtre ſe mit à rire de toutes ſes forces à cette nouvelle. Le Roi eſt plus malade qu'on ne penſe, dit-il à ceux qui l'environnoient, puiſqu'il a deſſein de ſe trouver à nos cérémonies. Depuis quarante ans qu'il regne, malgré ſa piété, il n'a aſſiſté à aucun acte de Religion: ceci préſuppoſe quelque choſe d'extraordinaire, & j'en jurerois, s'il étoit néceſſaire, par le Nombril de la feue Reine. Tout le monde parut ſurpris de cette remarque, mais par politique on n'en dit pas davantage. Le Grand-Prêtre fit réponſe au Roi, qu'il ſouhaitoit que le premier pas qu'il feroit lui caſſât le col, & que s'il n'étoit pas arrivé à l'heure requiſe au ſacrifice, on lui fermeroit la porte au nez.

Dervotefur parut très-ſatisfait de cette

réponſe, & ſe ſut bon gré de la démarche qui la lui avoit attirée. Il manda enſuite le Grand-Maître de ſa garde-robe; il y avoit ſi long-temps qu'il ne s'étoit montré à ſes peuples, qu'il étoit bien aiſe d'y paroître ſuperbement. Il ſe fit apporter le mémoire de ſes habits, & choiſit le plus magnifique pour le lendemain. Il préféra aux pierreries la broderie; elle étoit fort à la mode dans ce temps. Il fut bien aiſe d'eſſayer celui de ſes habits qui lui parut le plus propre à briller. Il étoit de cuir bouilli déchiqueté, bordé d'un fil de cuivre brodé, & doublé de toile cirée rouge; le bouton d'une couleur de feu uni, avec un clou de cuivre doré ſur le milieu. Sous ce juſte-au-corps il mit une veſte de parchemin gaufré, & pour y donner un air galant, l'enrichit d'une frange de plumes friſées de pluſieurs couleurs. Le haut-de-chauſſe de maroquin rouge; & les bas de toile cirée verte. Les ſouliers, d'une toile de lin bleue,

les ſemelles de fer blanc & les talons jaunes, rattachés d'une touffe de crin couleur de feu.

Dervotefur releva cette magnificence de ſa Couronne, du Bandeau royal, du Sceptre, du Monde portatif & du Sabre. Sa Couronne étoit d'acier poli, & de treize œufs frais qui en bordoient le tour, en guiſe de perles; le Bandeau, de crin ouvragé, au travers duquel ſe diſtinguoit le chef; le Sceptre, à l'ordinaire, de fer, avec une main d'homme deſſéchée au feu; pour le monde portatif, un boulet de fer: à l'égard du Sabre, c'étoit un des plus beaux morceaux de ce temps; la poignée étoit de fil godroné, la garde d'un oſier fin de diverſes couleurs, & la lame d'un bois des Indes ſi dur, que d'un revers il ſéparoit en deux une tête de choux. Cette piece étoit fort eſtimée, & il y avoit tel voyageur qui ſe détournoit de cent lieues pour avoir la conſolation de voir ce chef-d'œuvre de l'art.

Le Roi ſe fit porter au Temple dans

ſon tonneau (*a*), ſelon l'uſage ordinaire. Le peuple, qui ne l'avoit point vu depuis long-temps, tira la langue de joie lorſqu'il parut, & lui donna mille malédictions? Ce bon Prince en reçut un contentement ſans égal; & pour témoigner à ſes ſujets ſa parfaite ſatisfaction, & le plaiſir qu'il reſſentoit de les voir ſi fideles & ſi affectionnés, il les chargea de trois impôts qu'il leur réſervoit depuis long-temps. A peine les Hérauts eurent-ils publié cette nouvelle, que les malédictions ſe renouvellerent à haute voix, & elles ne ceſſerent que lorſque le Prince fut deſcendu de ſon tonneau pour entrer dans le Temple; les portes furent fermées alors, c'étoit la coutume, & le reſpect ſuccéda aux clameurs.

A peine le Roi fut-il deſſus l'autel, qu'il demanda au Grand-Prêtre où étoit *Sordicenſa*? Le Miniſtre hauſſa les épaules, le regarda d'un air de mépris, & ne

(*a*) Voitures de ce temps, portées comme des Brancards.

lui répondit pas. *Dervotesur* lui fit une ſeconde fois la même queſtion. Il faut que vous ſoyez bien bête, lui répondit le Miniſtre du Temple, pour faire une pareille demande: *Sordicenſa* n'eſt pas encore arrivée, nous l'attendons; ne deviez-vous pas l'avoir deviné? Le Roi, qui connut par cette réponſe ſa ſotiſe, ſe tut, & ſe mit à pleurer amérement.

L'on attendit pendant quatre heures d'horloge *Sordicenſa*. Le Grand-Prêtre, impatient, renioit le Ciel & tous les aſtres, & diſoit hautement que la préſence du Roi occaſionnoit ce retard, & qu'elle ne ſervoit qu'à porter malheur. Le murmure étoit effroyable, & l'affection du peuple pour ſon Prince n'alloit pas moins qu'à le jetter à bas de l'autel, & à le chaſſer du Temple. Infailliblement cela ſeroit arrivé, ſans le bruit des chaudrons qui annonçoit *Sordicenſa*, & qui faiſoit connoître qu'elle n'étoit pas éloignée. Tout le monde à cette connoiſſance jetta un cri de joie, & ſe mit ventre à terre

pour la recevoir. Les portes du Temple ouvertes la firent entrevoir; elle étoit portée ſur un (*a*) bâton par quatre de ſes Eſclaves, qui la poſerent à terre dès qu'ils furent près du Grand-Prêtre. Cette admirable Fille ſauta à pieds joints ſur l'autel, & fut ſe mettre ſur les genoux du Roi. Le peuple à cette action fit un cri de joie & d'admiration. Pour *Dervotefur*, il ne fut pas des derniers à convenir que cette divine Perſonne étoit au-deſſus du portrait qui lui en avoit été fait, & qu'elle étoit digne d'être encenſée de tout l'univers.

Quelque déſir qu'eût le Prince d'apprendre à l'illuſtre *Sordicenſa* ce qu'il penſoit en ſa faveur, il ſe retint, dans la crainte d'interrompre les ſaintes cérémonies qui commençoient. Le Grand-Prêtre avoit déjà allumé le feu ſacré aux rayons du ſoleil, & fait la culbute.

(*a*) Après le tonneau, qui ne ſervoit qu'au Roi & aux Princes de ſon ſang, cette maniere d'être porté étoit la plus diſtinguée.

Il ſembloit que le Pere de la lumiere vît avec complaiſance les ſoins que ſes adorateurs ſe donnoient pour lui plaire. Ses rayons ſe multiplioient à l'infini, & ſembloient vouloir embrâſer le Temple. Le Grand-Prêtre, enchanté de cette ſainte approbation, jura, ſur les genoux de ſa Grand-Mere, que ces faiſceaux de lumiere étoient d'un heureux augure, & que le jour ne ſe paſſeroit pas ſans qu'il arrivât au Royaume un bonheur ſignalé, & auquel on ne s'attendoit pas.

Sa prédiction fut juſte. Le Roi n'eut pas plutôt vu *Sordicenſa* ſe jetter du pont dans le fleuve, (ce qu'elle fit après le ſacrifice conſommé) qu'il la déclara Reine des Gaules, & l'épouſa au ſortir de la riviere. Le peuple, qui ne s'attendoit pas à un événement auſſi heureux, témoigna ſa joie par toutes les choſes qui pouvoient la rendre ſenſible, & ſouhaita aux nouveaux Epoux tous les malheurs qu'ils purent s'imaginer. *Sordicenſa* demanda audience après avoir été déclarée Reine,

& aſſura le peuple, qu'en conſidération de la joie qu'il témoignoit de ſon heureux avénement à la Couronne, elle le ſurchargeroit de tous les ſubſides que la cupidité pourroit imaginer : & après ces mots elle entra dans le tonneau du Roi, ſe mit à ſa droite, & fut prendre poſſeſſion de ſa Couronne & de ſon Palais.

La nuit qui ſuivit ce jour honorable, *Dervotefur* fut agité d'un ſonge qui lui donna autant d'inquiétude que l'apparition de cette Femme dans la forêt, dont on a parlé au commencement de cette vénérable Hiſtoire. Il lui ſembla qu'il étoit dans le Temple, qu'il y voyoit le feu Roi, ſon Pere, dont l'air étoit féroce & indigné : il s'en étoit voulu éloigner, mais le ſpectre en courroux l'avoit retenu par les cheveux, & d'un ton furieux s'étoit écrié : Tu fuis en vain, tu riras ou tu mourras. A cet ordre barbare *Dervotefur* s'étoit éveillé en ſurſaut, & avoit jetté un grand cri. *Sordicenſa*, que ce cri arracha des bras du ſommeil, lui de-

manda la cauſe de ſon agitation? Le Roi, qui ne pouvoit lui rien refuſer, la lui apprit en pleurant à chaudes larmes, & les raiſons qu'il avoit pour s'empêcher de rire: Vous êtes un nigaud, lui répondit la nouvelle Reine, un ſot, & des benêts le plus grand; vous avez craint juſqu'ici de rire, & vous rirez, c'eſt moi qui vous l'ordonne, & cela ſuffit pour vouloir être obéie; s'il eſt vrai que vous en mouriez, qu'importe: c'eſt en vérité, beau Roi, le moindre de mes ſoucis.

Dervotefur ne fut point ſatisfait de ce diſcours; il le lui témoigna, & la traita de guenipe & de Reine de carreau. *Sordicenſa*, offenſée d'un procédé ſi peu ſéant, le ſaiſit à la barbe, & le menaça de la lui arracher brin-à-brin, s'il ne lui obéiſſoit pas. Je ſais, malheureuſe, lui dit-il, toute la tendreſſe & toute la conſidération que je dois à ma barbe; je n'ignore pas encore, que ſi je la perdois, je ſerois obligé d'abdiquer ma Couronne; mais quand il faudroit tout perdre, &

devenir froteur de mon propre Palais, jamais je ne rirai : Tu riras reprit *Sordicenſa* avec furie, & en voulant arracher à deux mains ſa barbe, ou tu mourras de ma main. Eh bien, ſoit, reprit le Monarque; je rirai donc, puiſqu'il le faut: mais du moins l'hiſtoire de mon regne glorieux rapportera que je ne l'ai fait qu'à mon corps défendant. La Reine, ſans s'embaraſſer de toutes ces choſes, le tourmenta de telle ſorte, qu'il fut obligé de la ſatisfaire. Il rit; mais, ô prodige! qui le croira? A peine eut il ceſſé de rire, à peine eut-il repris ſon ſérieux, qu'il ne rit plus, & qu'il parut d'un auſſi grand ſang froid que s'il n'avoit jamais ri de ſa vie; c'eſt ce qui ſurprendra à coup ſûr.

Mais les ſuites de cette contrainte furent funeſtes. *Dervotefur* en ſoupant fit un grand ſoupir, une grimace & mourut.

La Reine, qui dans le fond s'étoit perſuadée que l'hiſtoire rapportée par le Roi, pour ſe diſpenſer de rire, étoit un vieux conte, fut bien effrayée d'en voir

la réalité. Elle ſe plomba le viſage, s'arracha les cheveux, & fit connoître, par des actes de déſeſpoir, combien elle étoit ſenſible à la mort de ſon Mari. Elle fut trois jours & trois nuits ſans vouloir écouter aucune conſolation; & le quatrieme jour, qu'on inhumoit le Roi, elle accompagna ſon corps, & s'enferma, avec quatre de ſes Pages, dans ſon tombeau.

La Reine étoit trop jeune, trop belle & trop chere à ſes peuples, pour qu'ils ſouffriſſent qu'elle ſe privât ainſi de la douceur de la vie & de ſa chere préſence. A peine la nuit fut-elle venue, qu'ils vinrent en foule à ſon tombeau, & la ſupplierent, avec des larmes, d'abandonner le funeſte projet de s'enſevelir toute vive. Malgré leurs clameurs & leurs prieres réitérées, elle ne ſe ſeroit point démentie de ſa réſolution, ſon parti étoit pris, & elle avoit fait jurer aux Pages qui l'avoient ſuivie, qu'ils lui tiendroient une fidele compagnie; mais le Grand-Prêtre, mandé

exprès, lui en impoſa. Le Pere de la lumiere, s'écria-t-il, me députe pour vous ordonner de ſa part de quitter ce tombeau : ſortez, & reprenez un ſceptre qu'il vous a donné, & dont il vous trouve digne. *Sordicenſa*, ſurpriſe de l'intérêt que la Divinité daignoit prendre à ſes jours, s'humilia, danſa ſur la tête, & obéit. Le Miniſtre du Temple, pour ne point faire les choſes à demie, & pour lui ôter l'envie de retourner au tombeau du feu Roi, le fit environner de matieres combuſtibles, & y mit le feu de ſa main. Tout le monde applaudit à cette prudente expédition, & lorſque le cadavre fut entierement calciné, on en jetta reſpectueuſement les cendres au vent, & il n'en fut plus parlé.

La Reine bénit le Ciel de la ſainte protection dont il l'honoroit, & dès ce jour elle ſe conſacra au Soleil. Elle fit, ô *Noſpernie*, continua l'Impoſteur, ce que vous avez fait juſqu'aujourd'hui, pour trouver grace devant le Roi des aſtres,

& ſes vœux furent agréables. Au bout d'un an & un jour, il lui arriva, dans le Temple en plein midi, une aventure merveilleuſe; elle étoit trop digne de mémoire pour être reſtée dans l'oubli: la voici.

Le Soleil, au milieu de ſa courſe, paroiſſoit dans ſon éclat le plus brillant, & doroit de ſes rayons divins ſon Temple ſacré, lorſqu'une obſcurité profonde ſuccéda tout-à-coup. *Sordicenſa*, qui faiſoit dans ce moment ſa priere, les yeux levés au Ciel, & les mains dans ſa poche, jetta un grand cri, & dit que la fin du monde arrivoit. Non, lui dit une voix éclatante qui paroiſſoit ſortir de la bouche du ſimulacre; je quitte le Ciel pour venir ſur la terre ſoulager l'amour dont tu es épriſe pour moi; revêtu d'un corps comme le tien, je vais m'apparoître, & te combler de mes faveurs: ferme les yeux, ô Mortelle chérie; malgré les nuages dont je me couvre, ma lumiere brillante te donneroit la mort; garde toi bien de les

ouvrir, ta curioſité indiſcrete ſeroit punie à l'inſtant.

La voix ſe tut après ce diſcours, & un moment après *Sordicenſa* ſe ſentit approcher; il ne lui étoit point défendu de ſe ſervir du tact, elle toucha : grand Dieu ! s'écria-t-elle, que tes conſolations ſont divines, & dédommagent délicieuſement de l'ennui de la piété. Elle fut obligée de ceſſer ſa priere : remplie du Dieu qui l'agitoit, elle tomba dans une létargie divine; elle ceſſa trop tôt pour ſon bonheur. En ſe réveillant, elle ſe trouva ſeule; l'Aſtre du jour reparut dans le Ciel, & après quelques mois, elle ſe trouva Mere d'un Fils qui a régné glorieuſement dans les Gaules.

Nofpernic ſoupira à la concluſion de cette Hiſtoire, ſe mit à rêver un moment, & puis elle demanda à *Croutonnſſa*, ſi le Roi des aſtres n'avoit point fait d'autres viſites. Le détail qu'on m'a fait de cette Hiſtoire, reprit-elle, n'en parle point; la Reine en avoit fait myſtere ſans

doute à celle de qui je le tiens : mais elle ne m'a point caché, que toutes les nuits *Sordicenſa* recevoit le Grand-Prêtre dans le Palais, qui s'y rendoit, diſoit-il, de la part du Roi des aſtres. Ah ! j'entends, interrompit *Noſpernic*, le Pere de la lumiere viſitoit *Sordicenſa* ſous la forme de ce Prêtre ; cela me paroît naturel, & je n'ai plus de doute à ce ſujet. Venons à préſent à ce qui vous eſt arrivé, il y a quinze jours, & que vous avez eu l'imprudence de me cacher. C'eſt ce que j'allois faire, reprit l'adroit *Filotunvele* ; cette aventure eſt bien extraordinaire, & ſervira ſans doute beaucoup à vous tranquilliſer.

Urgocenie en étoit-là de ſon Hiſtoire ; elle reſpiroit, & ſe préparoit à la continuer, lorſque le Roi l'interrompit. Le temps ne nous permet pas, lui dit-il, de vous entendre plus long-temps, le jour paroît, & nous appelle à d'autres devoirs : la nuit prochaine nous nous retrouverons ici, & nous apprendrons le reſte de vos

aventures. Il faut eſpérer que celles de *Noſpernic* finies, vous entrerez dans un détail un peu plus précis de ce qui vous regarde; juſqu'ici, il en a été ſi peu queſtion, que nous ſommes fort embaraſſés du rapport que nous en devons faire au Prince. Après ces mots *Dearchealb* reçut ſes ordres: ils furent de reconduire *Urgocenie* chez la Gouvernante, & de lui recommander d'avoir tous les égards poſſibles pour cette belle Fille. Le premier Ecuyer s'acquitta de cette commiſſion avec le plus grand zele, & aſſura le Roi à ſon retour, qu'il n'avoit jamais exécuté d'ordre avec plus de plaiſir & de ſatisfaction. *Croſeliveſgol*, qui ignoroit de quoi il étoit queſtion, & qui crut que ce compliment s'adreſſoit à lui, en fit ſes remercîmens à *Dearchealb*, & l'aſſura qu'il n'oublieroit jamais cette marque de ſon bon cœur & de ſon amitié.

Le Roi, que la vue d'*Urgocenie* avoit mis de la meilleure humeur du monde, demanda à *Croſeliveſgol*, en ſe mettant en

chemin pour retourner à ſon Palais, ſi le tremblement dont il l'avoit vu agité lorſque ſa Fille avoit paru, étoit ceſſé, & ce qu'il penſoit de la maniere dont elle s'étoit conduite dans ſon examen? Plaiſe au Pere de la lumiere, reprit le premier Miniſtre, que Votre Majeſté ſoit auſſi tranquille que je le ſuis à préſent, & que l'eſpoir dont je me flate ne ſoit pas mal fondé! Eh! quel eſt cet eſpoir? reprit *Tanitbudan*, en reprenant ſon ſérieux & en regardant *Croſeliveſgol* fixement. Que ma Fille ſera telle qu'elle doit être, reprit le premier Miniſtre en baiſſant les yeux, & par conſéquent qu'elle ſera l'inſtrument de la tranquillité du Royaume. La parole de Votre Majeſté m'en eſt un garant aſſuré; je croirois même être le plus criminel de tous vos ſujets, ſi j'en doutois un moment.

Le Roi ne répondit rien à ces diſcours, & ſe mit à rêver profondément. Un moment après il demanda avec un air diſtrait, où étoit *Dearcheall*? Le premier Ecuyer,

ſurpris de ce qu'étant ſi près du Prince il n'en étoit point vu, ſe préſenta à ſes yeux, & attendit reſpectueuſement ſes ordres. Ah ! c'eſt vous, s'écria le Roi ; que vous a dit *Urgocenie* en la reconduiſant ? Ne vous a-t-elle point fait de queſtions ſur ce qui vient de ſe paſſer ? Elles auroient été bien naturelles, continua-t-il, ſans attendre de réponſe : avec l'eſprit que cette belle Fille fait paroître, elle doit aſſurément faire bien des réflexions ; cela ne ſe peut pas même autrement. Le premier Ecuyer l'aſſura, qu'*Urgocenie* avoit gardé un profond ſilence pendant le temps qu'il avoit été avec elle, & qu'excepté une politeſſe reçue de ſa part, après l'avoir remiſe entre les mains de la Gouvernante, elle ne lui avoit pas fait l'honneur de lui dire une ſeule parole.

Tanitbudan, après ce diſcours, ſe remit à rêver, & marcha ſeul. *Croſeliveſgol* & *Dearchealb* qui le ſuivoient, s'entretinrent du changement qui ſe manifeſtoit de plus en plus dans le Prince, & en tirerent

des conſéquences heureuſes pour l'avenir. Le Roi, qui ſe retourna tout-à-coup, & qui comprit par l'action avec laquelle ces deux fideles ſujets diſcouroient, qu'il étoit queſtion de lui, leur demanda avec bonté le ſujet de leur converſation. Le premier Ecuyer le lui avoua naturellement. Vos conjectures peuvent un jour ſe trouver vraies, reprit le Prince en rougiſſant; le temps amene bien des choſes: cependant pour le préſent ces conjectures ſont encore bien éloignées. Mais, vous, *Dearchealb*, continua *Tanitbudan* en ſouriant, quelle eſt votre façon de penſer ſur les Femmes? juſqu'à ce jour, je n'ai pas eu occaſion de l'apprendre; je ſerois cependant bien aiſe d'en être inſtruit. Répondez-moi franchement; imitez la ſincérité de *Croſeliveſgol*; il ne les a point flatées, & je lui en ai ſu un gré infini. Le premier Ecuyer, qui n'avoit jamais échapé les occaſions de faire ſa cour, & dont le caractere étoit ſouple & pliant, ſe démentit dans cette occaſion, & fit l'apo-

logie du Sexe dans les termes les plus vifs & les plus inſinuans. Vous me ſurprenez, interrompit le Roi en s'arrêtant tout court; je ne me ſerois jamais attendu à ce panégyrique : Quoi ! *Dearchealb*, vous aimez les Femmes, & je ne m'en ſuis jamais apperçu ? Il faut aſſurément que vous ayez eu de grands ſujets de vous en louer, pour oſer vous déclarer avec tant de chaleur, leur partiſan. Je veux que vous m'en appreniez les cauſes; elles doivent être intéreſſantes; d'ailleurs, il y a long-temps que je déſire de ſavoir votre Hiſtoire.

Nous ne pouvons trouver un moment plus favorable : ce récit abrégera la longueur du chemin, & ſervira peut-être à me donner des idées un peu plus favorables d'un Sexe dont je n'oſe encore entendre parler ſans trouble & ſans aigreur.

Le premier Ecuyer, qui déſiroit depuis long-temps d'être connu de ſon Maître plus particulierement, fut ravi que cette occaſion ſe préſentât ſi naturellement. Il

assura le Roi, que la vérité pure se présenteroit sans fard & sans ornement, & qu'elle seroit l'ame de son discours. Après ce préliminaire il se mit à la droite de *Tanitbudan*, & il commença ainsi le récit de ses aventures.

Histoire de DEARCHEALB.

Si la modestie dont je me pique, me laissoit la liberté de m'expliquer sur ma naissance, je dirois qu'elle ne le cede pas même à celle de nos Souverains.... Oh! oh! interrompit *Tanitbudan*, ce début me paroît fort; sur ce pied-là vous seriez de meilleure maison que moi. Vous n'en devez faire aucun doute, Seigneur, continua le premier Ecuyer en se frappant la poitrine; daignez m'entendre jusqu'au bout, vous rougirez de commander à un homme, qui non-seulement n'est pas né pour vous obéir, mais encore qui devroit, selon l'ancienneté de l'origine, être le premier Roi de l'univers: cela ne fait assurément aucune difficulté.

Croſeliveſgol, étonné de ce diſcours, & qui ſouffrit de ce début, à cauſe du Roi, dont il connoiſſoit la hauteur, tira *Dearchealb* par la manche en hauſſant les épaules. Le premier Ecuyer, ſans ſe donner la peine de faire attention à ce ſigne, pourſuivit en ces termes :

L'article que je viens d'entamer, eſt aſſez délicat pour mériter d'être éclairci : cette digreſſion ne ſera pas longue, & prouvera clairement ce que je viens d'annoncer.

Mon nom, tranſmis de Pere en Fils depuis l'enlevement des Sabines par les Romains, fait notre éloge, & prouve ſuffiſamment notre Nobleſſe. *Dearchealb*, notre premier Aïeul, mérita par ſa divine conduite dans cette funeſte occaſion, le premier titre qui eût jamais été conféré.

Les Sabins, dans leur premier emportement contre les Romains, avoient pris la réſolution de ſe brûler tout vifs ; accoutumés à leurs Femmes & à leurs Filles, rien n'étoit capable de les conſoler. Le

Chef de notre illuſtre maiſon fut le ſeul qui s'armât contre le déſeſpoir mutuel : Quoi ! Sabins, s'écria-t-il de deſſus une citerne où il étoit monté pour être mieux entendu, quoi ! vous ſeriez capables de céder au malheur qui vous accable, pour des Femmes qui ſe rient peut-être entre les bras des Romains de vos pleurs? Non, non, montrez à l'univers un front plus mâle & moins ſuſceptible de foibleſſe ; mépriſez un Sexe ſi peu digne de vos regrets. Que chacun s'approche, & ſuive mes conſeils ; il trouvera bientôt des raiſons pour ſe paſſer à jamais de celles qui occaſionnent ſa douleur. Cette harangue fit un effet prodigieux. L'air dont elle fut prononcée, tira les larmes des yeux de toute l'aſſemblée. Les premiers du peuple s'empreſſerent d'apprendre de mon Aïeul ce ſecret merveilleux qui venoit de leur être prôné ; ils le mirent en uſage, & ils en furent ſi ſatisfaits, que pour en témoigner leur reconnoiſſance publique, ils annoblirent *Dearchealb*, le porterent en

triomphe ſur leurs armes, & firent une loi irrévocable, par laquelle lui & ſes deſcendans ſeroient les premiers du Royaume, & regardés à l'avenir de toutes les Nations, comme ſouche reſpectable de la premiere Nobleſſe. Mon Aïeul, pénétré de ces faveurs, redoubla ſes ſoins pour s'en montrer de plus en plus digne. Il ſe couvrit de gloire & de réputation, & mourut enfin en ſervant à la Répuplique, dans le lit du véritable honneur.

Cette anecdote intéreſſante prouve, il me ſemble, aſſez bien, que je ſuis le premier Noble de tous les Nobles, & bien aſſurément le premier de tous les Rois. Sans cette modeſtie dont je fais mon plus doux appanage, je m'étendrois plus amplement ſur cette matiere; mais en voilà aſſez; revenons au détail de ma vie. Les faits que j'ai à rapporter, ſont ſi reſpectables & ſi dignes de mémoire, qu'ils méritent d'être écrits en lettres d'or, & ſervir de modele à la poſtérité.

Mon Pere, dont les ſentimens étoient

auſſi élevés que ſa naiſſance, voulut que je marchaſſe ſur ſes pas, & que comme lui, je me diſtinguaſſe au métier des armes. A peine ſus-je marcher, qu'il m'enſeigna les moyens de faire du bruit dans le monde. Il étoit à la tête d'un ancien Régiment, & ne doutoit pas que le poſte honorable de Trompette dont il étoit revêtu, ne ſervît beaucoup à mon avancement. En effet, que ne devoit-il pas eſpérer? Ma Mere étoit Vivandiere du même Régiment, & cette qualité la mettoit en ſituation de me donner des amis. J'avois un frere aîné, qui étoit Maréchal ferrant du même corps. Tant de raiſons ſuffiſoient ſans doute pour eſpérer de ma fortune; auſſi perſonne ne doutoit que je ne la fîſſe, & mon bas âge ſeul en retardoit l'événement.

A dix ans je fus reçu à la tête du Régiment en ſurvivance de mon Pere. Je ſonnai ſi parfaitement du cornet-à-bouquin, que tout le corps convint que je l'emporterois un jour ſur mon Pere dans

cette ſcience. Ma Mere, en conſidération de l'honneur que je recevois, tint généreuſement table ouverte en payant. Cette généroſité ne contribua pas peu à redoubler la conſidération qu'on avoit déja pour nous.

Une diſtinction qu'on eut pour mon Pere le même jour, donna lieu à bien des conjectures ; l'honneur qu'il eut de boire, depuis que la cérémonie fut finie juſqu'à l'entrée de la nuit, & de s'enivrer généreuſement, fut cauſe qu'il mit le ſabre à la main contre un Officier ; il le tua, ſans lui donner le temps de ſe défendre. Cette action magnanime lui attira l'envie du Régiment; on le fit arrêter, & le lendemain j'eus la conſolation d'être à ſa place, & d'aſſiſter à ſa mort. Malgré la jalouſie générale, on convint que j'avois rempli mon poſte avec grandeur, & on remarqua, à ma gloire, que tout le Régiment avoit pleuré lorſqu'on avoit caſſé la tête à mon Pere, & que j'avois été le ſeul qui l'eût vu mourir d'un œil

ſec. Cela donna lieu de dire, que je ſerois un jour un Héros, & que ces prémices de fermeté dénotoient un courage mâle, que rien dans le monde ne ſeroit capable d'émouvoir.

A vingt ans je donnai des marques de valeur, dont on a dû aſſurément parler. Nous étions en bataille vis-à-vis de l'ennemi : nous étions prêts à donner, & nous n'attendions que le ſignal pour nous mêler, lorſque j'imaginai de prendre la fuite, afin de donner lieu à nos adverſaires de commencer le combat. Ce mouvement politique nous attira l'ennemi ſur les bras ; ils crurent ſans doute que nous avions peur, & arriverent ſur nous ſans précaution. Les nôtres, prêts à les bien recevoir, les repouſſerent, gagnerent l'avantage, & en moins de cinq heures en tuerent tant, que les ennemis furent obligés de prendre la fuite, & de céder le champ de bataille. Dès que j'en fus certain, je quittai le haut d'une montagne où je m'étois placé pour obſerver

les mouvemens du combat, afin d'en pouvoir faire la relation de ſang froid, & je fus des premiers à ſonner la victoire. Cette ſeconde & généreuſe action combla la gloire que je m'étois acquiſe en ce jour; & pour la récompenſer auſſi dignement qu'elle le méritoit, on tint Conſeil de guerre, & après un long délibéré l'on décida qu'il falloit me caſſer la téte, ou me donner le commandement de l'armée. On s'en tint à ce dernier avis. J'en eus l'obligation à mon Frere le Maréchal, qui s'écria hautement, que ſi l'injuſtice prédominoit au point de me faire mourir, qu'il ne ferreroit de ſa vie, & qu'après l'avoir perdu, les Gaules apprendroient alors à leurs dépens, combien l'on devoit être circonſpect, lorſqu'il s'agiſſoit de l'honneur & de la gloire d'un Officier tel que lui.

Cette menace intimida autant qu'elle impoſa. L'on vit d'un coup d'œil le danger qu'il y avoit à perdre un tel Maréchal; & il fut conclu unanimement, que,

pour empêcher un tel malheur, il falloit rendre à mon courage & à ma bonne conduite, le témoignage honorable que l'un & l'autre méritoient.

Si le poſte glorieux que ma valeur avoit acquis, me donna du relief, d'un autre côté il me devint à charge par les ſuites onéreuſes qu'il m'attira. Je n'étois pas riche. Mon Pere en mourant, de tous les biens qu'il avoit poſſédés, n'avoit laiſſé que trois Eſcalins. Ma Mere s'en étoit ſaiſie de deux, & il ne m'en étoit reſté qu'un. Ma dépenſe étoit conſidérable; & malgré la fertilité de mon imagination, je ne pouvois concevoir d'expédient pour ſatisfaire à tout. Comme Général, ma table étoit ouverte, & il falloit la ſoutenir. Mon Maître-d'Hôtel m'avoit aſſuré que ſon crédit étoit épuiſé, & qu'il avoit fait ſervir à ma table juſqu'au dernier de mes chevaux. Je m'emportai extraordinairement à cette cruelle nouvelle. Je comptois que ſix que j'avois ramené de la campagne où j'avois

acquis tant de gloire, devoient ſuffire pour entretenir ma table pendant le reſte de l'hiver. Je penſai bien qu'on me voloit; mais je fus obligé de n'en rien faire appercevoir : il m'étoit impoſſible de renvoyer ce Valet ſans le payer. Je diſſimulai ; je me jettai à ſes genoux, & le ſuppliai à chaudes larmes, de ne point me déshonorer. Il me parut touché de mes pleurs, & me promit de ſe mettre en quatre plutôt que de m'abandonner. Je l'aſſurai qu'à la huitaine je lui donnerois des fonds; & je ſongeai effectivement à faire tous mes efforts pour lui tenir parole.

Il me vint une idée bien généreuſe. J'avois un équipage, & je réſolus d'en tirer parti. Mon char étoit commode & fort diſtingué. Je fis ôter les choſes qui auroient pu le déſigner pour être à moi, & je le conduiſis ſur la place, dans l'intention d'en tirer parti moi-même, & de le louer aux premiers venus. Afin de n'être point trompé, ni que perſonne

ſût la reſſource dont je me ſervois, je m'en fis moi-même Cocher. Pour cet effet je me revêtis d'une *Souguenille* d'un de mes Palfreniers, & je montai de cette ſorte ſur le ſiége. Mes propres Domeſtiques ne me reconnurent point, & j'eus lieu aſſurément de m'applaudir d'une auſſi généreuſe imagination. Il m'en devoit réſulter deux biens capitaux: le premier, que je trouverois, par cet expédient, le moyen de donner tous les jours de l'argent à mon Maître-d'Hôtel; & le ſecond, que j'évitois, par cette occupation innocente, des occaſions de dépenſe: Non, rien n'étoit mieux conçu; il n'y a perſonne qui en oſe jamais diſconvenir.

Deux heures après que je fus ſur la place, j'eus lieu d'être ſurpris de la premiere pratique qui venoit m'occuper; c'étoit mon propre Maître-d'Hôtel. Le malheureux m'avoit juré le même jour qu'il n'avoit pas un ſol: qu'on en juge; il m'offrit un Sequin d'or pour la nuit prochaine, à condition que je ſerois diſcret, & que je ne parle-

rois jamais des ſervices que je devois lui rendre : je le lui promis. L'appas de gagner un Sequin étoit bien flateur, & ſur-tout à un homme qui me voloit tous les jours. Il monta dans mon char, & je le conduiſis à un des fauxbourgs de la ville, à une petite maiſon neuve, fort jolie. Dès qu'il y fut arrivé, il me paya graſſement, en me diſant de revenir le prendre à l'entrée de la nuit. J'étois trop bien récompenſé, & trop curieux de ſavoir à quoi l'on devoit m'employer, pour ne pas promettre d'être exact; j'en fis même ſerment ſur les mammelles de Diane, & je m'en retournai ſur la place, avec le déſir de faire une ſeconde courſe en attendant la nuit, qui me fût auſſi avantageuſe que la premiere. Ce début m'avoit mis en goût, & j'en étois de la meilleure humeur du monde.

A peine mes chevaux avoient-ils eu le temps de ſouffler, qu'une jeune Dame, belle comme le jour, ſe préſenta à mes yeux, & me demanda ſi je voulois la

conduire à un Temple qui étoit hors de la ville? Sa phyſionomie me plaiſoit trop pour la refuſer; d'ailleurs elle me promettoit de me payer généreuſement. Je l'aidai à monter dans le char; il me parut qu'elle étoit triſte; il ſembloit méme qu'elle avoit pleuré. Je lui dis que c'étoit bien dommage qu'une ſi belle Perſonne eût des chagrins, & que ſi ſa deſtinée dépendoit de moi, elle n'en auroit jamais. Ce diſcours m'attira un regard qui me pénétra juſqu'au fond du cœur. Elle me remercia de mon compliment, & me dit, qu'en conſidération du bon cœur que je faiſois paroître, elle me donneroit lieu d'être content de ſa généroſité.

Juſqu'à ce jour je n'avois fait attention à aucune Femme. L'amour de la gloire avoit été juſques-là l'objet de mes plus tendres déſirs; cette vue, ce ſon de voix, me rendirent tout autre. Je remontai ſur mon ſiége, avec un trouble dont j'ignorois la cauſe. Une diſtraction involon-

taire penſa me faire renverſer deux ou trois fois la Belle. Il fut heureux qu'elle eût également l'eſprit occupé; elle m'auroit fait ſans doute des reproches de ma mal-adreſſe, & ils m'auroient été plus ſenſibles que tout le bien qu'elle auroit pu me faire. Dans un moment j'étois devenu tout autre; je m'en appercevois très-bien, & par une ignorance impardonnable je n'en pouvois deviner la raiſon. Je ne tardai pas à en être inſtruit: c'eſt ce qui ſera dit dans ſon lieu.

J'allois ſi bon train, que je ne tardai pas à mettre l'Inconnue à la porte du Temple, où elle me dit de l'attendre, & entra dans une grande cour. Une curioſité, dont je ne fus pas le maître, me fit naître le déſir de ſavoir ce qu'elle alloit devenir. Pour la ſatisfaire, je la ſuivis, & j'entrai après elle dans un grand veſtibule où il y avoit pluſieurs portes; elle étoit entrée à une troiſieme, & l'avoit fermée après elle. Je regardai à travers une fente, & je la vis dans un parloir,

aſſiſe, les yeux élevés vers le Ciel, & comme une perſonne prête à verſer des larmes. Je ne doutai pas qu'elle n'attendît une Veſtale, ou une Penſionnaire, dans le ſein de laquelle ſes chagrins alloient être dépoſés. Ce mouvement de curioſité dont je viens de parler me fit chercher un moyen d'entendre la converſation qui devoit ſe tenir, ſans riſquer d'en être empêché par les paſſans. J'ouvris une porte qui étoit voiſine de celle à travers laquelle je regardois. J'avois opinion que ce lieu devoit être un autre parloir, & que je pourrois entendre de-là l'entretien. Ma conjecture fut poſitive, & le haſard plus favorable que je l'aurois oſé eſpérer. Le parloir ſervoit à ces deux chambres, & l'on ne pouvoit y reſpirer que je ne l'entendiſſe. Je me jettai dans un fauteuil, avec une excuſe prête à donner, en cas qu'on me demandât ce qui m'amenoit dans cet endroit? Ma prévoyance ne me ſervit de rien. Perſonne ne vint m'interrompre, & je ne tardai

pas à être au fait d'une aventure qui m'intéreſſoit beaucoup plus que je ne pourrois l'exprimer.

A peine étois-je aſſis, que la porte du parloir s'ouvrit: Quoi! c'eſt vous, *Oteilmotie* (*a*)? s'écria celle qui entroit? que dois-je penſer d'une telle viſite? Quoi! dans le temps que je vous crois prête à être unie à un Amant que vous chériſſez ſans doute, je vous vois ſeule accablée de douleur, & prête à pleurer? Calmez au plutôt mes allarmes; mon amitié ſenſible partage d'avance les noirs chagrins qui vous preſſent: parlez, *Oteilmotie*, parlez; je ſens déja couler mes pleurs: vous me connoiſſez, & ne devez pas douter que ſi je ſuis aſſez heureuſe pour vous ſervir, il n'y a rien que je ne faſſe pour vous prouver qu'il n'y a perſonne dans le monde qui vous ſoit plus attachée que moi.

A peine la jeune Perſonne eut-elle la force de répondre à ces tendres marques

(*a*) Conſtance de cœur.

d'amitié;

d'amitié ; ſes ſanglots confondoient ſes paroles : il fallut y donner un libre cours. Pendant ces témoignages de douleur, la Veſtale (car j'appris, par quelques mots, que c'en étoit une) renouvella ſes proteſtations de tendreſſe & de ſenſibilité, & mit en œuvre tous les moyens les plus délicats pour donner de la conſolation à la Belle affligée : ſes ſoins réuſſirent. *Oteilmotie*, moins opreſſée, parvint enfin à s'expliquer ; elle commença par remercier ſon Amie des preuves nouvelles qu'elle lui donnoit de ſa tendreſſe & de ſa pitié généreuſes, & après l'avoir aſſuré qu'elle n'en avoit jamais douté, & que ſa viſite en étoit une preuve bien convaincante, elle commença ainſi le détail des cauſes de ſa douleur.

*Hiſtoire d'*OTEILMOTIE.

Que penſerez-vous de moi, ô ſage *Ceronecſa* (*a*)? Que direz-vous des foibleſſes dont je vais vous détailler le

(*a*) Vertu ſans tache.

récit, & du myſtere que je vous en ai fait juſqu'ici? Comment pourrai-je les juſtifier, & obtenir le pardon de mon peu de confiance? N'allez-vous pas me reprocher ma réſerve, mes diſſimulations & mon peu d'amitié? Hélas! j'en fais l'aveu: je mérite vos reproches; mais ſi le plus ſincere repentir eſt digne d'indulgence, je dois en eſpérer de votre part. D'ailleurs, combien ne ſuis je pas punie de n'avoir pas ſuivi vos avis ſalutaires! Je ſuis dans un état à faire pitié, & la plus malheureuſe perſonne qu'il y ait dans le monde.

Vous ſavez, ô reſpectable Vierge, la premiere cauſe de mes infortunes: elle tire ſon origine de cette célebre fête où vous brillâtes par la harangue que vous prononçâtes à la réception de votre Grande-Prétreſſe. J'étois à vos côtés pendant que votre éloquence triomphoit, & ſe faiſoit admirer de tous ceux qui vous écoutoient: j'étois comblée en remarquant avec quelle énergie vous fites

l'éloge de la *Nupita*. La joie dont on étoit tranſporté, me faiſoit parcourir l'aſſemblée, pour me prouver de plus en plus combien vous étiez digne des éloges qu'on vous donnoit ſi légitimement: il me ſembloit que la gloire que vous acquériez m'étoit propre, & que je devois la partager; mon affection pour vous, qui ne s'eſt jamais démentie, s'applaudiſſoit du triomphe qui vous étoit préparé. Je reſpirois, ſi j'oſe me ſervir de ce terme, l'encens public qui vous étoit donné: s'il me reſtoit après cela encore à déſirer, c'étoit que l'univers entier fût aſſemblé pour vous écouter, & pour vous rendre l'hommage qui vous étoit ſi bien dû.

En promenant mes yeux ſur tous les gradins qui environnoient la grille derriere laquelle nous étions renfermées, je remarquai un beau Vieillard qui me fixoit attentivement. J'en fus (*a*) émue, ma pudeur en ſouffrit, & je détournai

(*a*) 445. Faveur.

mes regards : un moment après ils revinrent naturellement de ce coté, & rencontrant une ſeconde fois le même regard, ils s'éloignerent encore, & ſe promenerent ſur d'autres objets. Un applaudiſſement général, qui ſuivit ce grand trait que vous citâtes ſi à propos ſur les maximes du Saint *Cotufenou*, me fit tourner la tête, pour vous marquer, par un coup-d'œil, ma joie & ma ſatisfaction. Je fis plus d'attention alors au Vieillard : vous fûtes la cauſe innocente, ô *Ceronecfa*, que j'attachai mes regards ſur lui, par l'ordre que vous me donnâtes à l'oreille pendant le temps de l'acclamation publique, de remarquer ſi le célebre *Funcoſto*, notre *Aqmavere*, étoit de mon côté. En le cherchant des yeux, je rençontrai, pour la troiſieme fois, ceux de l'Inconnu. Je m'apperçus qu'il ſe levoit ſur la pointe du pied pour ne point me perdre un inſtant de vue. Cette conſtance à m'enviſager me ſurprit, & m'intéreſſa de plus en plus. J'arrêtai

modeſtement les yeux (*a*) ſur lui, & pour qu'il n'y fît pas attention, je lui fis un ſouris (*b*) badin. Malgré ma ſage précaution, il s'en apperçut; & pour marquer la joie que lui cauſoit cette diſtinction, il jetta ſon bonnet en l'air, en s'écriant de toutes ſes forces: Oh qu'elle eſt belle! Oh qu'elle eſt douce! Oh qu'elle eſt bonne! Oh qu'elle a l'air galant! Tout le monde, à ces apoſtrophes flateuſes, ſe retourna vers le Vieillard, & lui demanda de qui il parloit? Au lieu de répondre, il monta ſur les épaules d'un Eſclave qui étoit à côté de lui, & mit le doigt ſur ſa bouche, avec un air reſpectueux qui impoſa, & qui fit connoître ſa vénération pour le ſaint lieu où il étoit.

Tant que les cérémonies durerent, je ne perdis pas de vue cette aimable Inconnu: il avoit des graces ſans pareilles dans la moindre de ſes actions; je m'étonnai ſur-tout de ſa profonde piété, & de

(*a*) 446. Faveur. (*b*) 447. Faveur.

l'attention ſoumiſe avec laquelle il aſſiſtoit aux myſteres. Au lieu de s'entretenir, comme faiſoit les autres, avec les perſonnes qui étoient à côté de lui, il badinoit d'une main avec le nez de ſon Eſclave, dont il écarquilloit les narines; & de l'autre il ſe nettoyoit les dents avec une dextérité ſurprenante. Il y en avoit beaucoup dans l'aſſemblée qui en faiſoient autant; mais il n'y avoit perſonne qui s'en acquittât avec plus de piété & plus de ferveur que lui.

Les cérémonies achevées, l'*Aqmavere* fit ſon exhortation aux Prêtreſſes, & termina, ſelon la coutume, les myſteres par le (*a*) *Reſaib* (*b*) général. Je m'approchai le plus près que je pus, pour voir ce que deviendroit le beau Vieillard. Il ſortit en me lançant un regard de colere, qui me pénétra juſqu'au fond de l'ame, & qui me fit entendre combien

(*a*) Adieu général: Il ſe faiſoit en tournant le dos à l'aſſemblée, & en faiſant trois culbutes en avant.

(*b*) 448. Faveur.

il avoit de chagrin d'être obligé de me quitter. Lorſqu'il fut à la porte du temple, il deſcendit de deſſus les épaules de ſon Eſclave, & préſenta poliment le bout de ſon *Deoluctivan* (*a*) à une fort jolie Femme, qui l'accepta (*b*) avec un air de ſatisfaction dont je ſouffris beaucoup. J'étois trop bien élevée pour cacher mon dépit. Si vous vous en ſouvenez, ô ſage *Ceronecſa*, je fus apprendre à toutes les Veſtales, que j'étois amoureuſe & jalouſe; elles applaudirent beaucoup à ma ſageſſe & à ce que je leur dis à ce ſujet. La Grande-Prêtreſſe, dont j'ai toujours reſpecté les avis, & qui m'a toujours aimée tendrement, me conſeilla, avec bonté, de faire tous mes efforts pour conſerver de ſi précieuſes impreſſions: je le lui promis avec ſerment, & je me retirai avec une bonne réſolution de n'y jamais manquer.

Je ſortis ſans permiſſion le lendemain,

(*a*) Le pan de l'Habit.

(*b*) 449. Faveur.

dans l'intention de tâcher d'apprendre où demeuroit le beau Vieillard : mon deſſein étoit, lorſque j'en ſerois inſtruite, d'aller le trouver au point du jour, & de lui déclarer le tendre amour que ſa vue m'avoit inſpiré. Huit jours entiers furent conſacrés à cette recherche, ſans que j'en puſſe apprendre aucune nouvelle : toutes les Veſtales me plaignoient, & m'offrirent de m'aider à le découvrir ; rien ne me conſoloit : je changeois à vue d'œil ; à peine prenois-je de quoi me ſoutenir : je devenois peu-à-peu dans un état à faire pitié.

La Grande-Prêtreſſe, qu'on informa de ma langueur & de mon déſeſpoir, m'envoya avertir qu'elle ſe rendroit elle-même dans mon appartement à l'entrée de la nuit. Surpriſe d'une diſtinction ſi grande, je fis ouvrir les fenêtres, & me preſſai d'éteindre mon feu, afin que le grand froid qu'il faiſoit ne lui fût pas ſenſible. Je la reçus en déshabillé très-léger. Elle me fit de grands reproches de ce que je

ne lui avois pas fait confidence de mes chagrins : Je me ſerois donné moi-même tous les mouvemens poſſibles, me dit-elle en jurant, pour vous trouver l'objet de vos déſirs. Vos ſentimens à ſon ſujet ſont ſi ſages & ſi pieux, continua-t-elle, qu'on ne ſauroit trop vous être utile dans une pareille recherche : c'eſt partager une bonne œuvre ; & le devoir de notre état nous eſt trop cher pour négliger la moindre des occaſions de le remplir dignement.

Voyons donc, ô ma chere Enfant, ajouta cette Sainte Prêtreſſe, de quelle maniere nous devons en uſer, pour ne point travailler vainement à combler vos déſirs. Pour moi, mon avis eſt, que nous courions les nuits les rues, juſqu'à ce que vous l'ayez rencontré. Nous ſommes ici ſoixante & cinq filles ; j'aſſignerai à chacune d'elles un quartier ; mes ordres ſeront, qu'elles engagent tous les hommes qu'elles rencontreront de les accompagner au temple. Il n'eſt pas poſ-

fible qu'après ces ſaintes précautions, celui pour lequel vous brûlez ne ſe rencontre pas. Dès demain, *Oteilmotie*, on commencera cette neuvaine; on va s'y préparer par une débauche générale; je vous conſeille en Amie, plutôt qu'en Supérieure, d'y boire beaucoup, vous vous en trouverez bien, & nous nous en trouverons mieux : voilà mon avis.

Quelle que fût la ſageſſe de ce conſeil, les vieilles Veſtales, (qui avoient accompagné la Grande-Prêtreſſe) le contredirent : S'il nous étoit permis, s'écria la plus ancienne après un délibéré aſſez long entr'elles, d'être d'un avis oppoſé à notre Souveraine, nous lui repréſenterions que le moyen qu'elle daigne propoſer, eſt ſujet à quelques inconvéniens. Premierement, il ſe pourroit que le beau Vieillard pour lequel on ſe donneroit tous ces ſoins ne ſortiroit pas de chez lui, & en ce cas la recherche ſeroit vaine : ſecondement, ne riſque-t-on pas de remplir

notre maiſon de gens ſans aveu, & auxquels il ſeroit honteux d'avoir donné l'accès de ce ſaint lieu? Il me ſemble que la choſe eſt d'une conſéquence aſſez grande pour aſſembler le Chapitre; là, nous délibérerions à notre aiſe, de la maniere dont il faut ſe conduire dans une matiere auſſi importante. Le *Tanocpendevir* & l'*Aqmavere* ſont gens de tête, & pourront nous aider à prendre un parti: c'eſt notre avis. Nous ſavons, ô Grande-Prêtreſſe, le reſpect que nous vous devons; mais nous n'en démordrons pas. Il n'y a pas une de nous qui ne ſoit de ce ſentiment.

Malgré mes pleurs, & tout ce que put dire la Supérieure pour ramener les eſprits à la premiere idée, il ne fut pas poſſible d'y parvenir: il fallut ſe ſoumettre à l'entêtement général. Vous étiez dans ce temps-là éloignée, ô *Ceronecfa*, & vous n'avez pu ſavoir ce qui ſe paſſa au Chapitre général qui ſe tint à cette occaſion. Cha-

cun y propoſa, dans ſon lit (*a*), ſes moyens. Celui du *Tanoependevir* étoit de faire afficher à tous les carefours, qu'il y avoit une Veſtale qui ſe mouroit pour un beau Vieillard, & de ne donner l'entrée du Temple qu'à ceux dont la barbe blanche ſeroit en droit de ſe flater de ce glorieux avantage. Cet expédient étoit aſſez de mon goût, mais l'avis tranſcendant de l'*Aqmavere* l'emporta, & paſſa à la pluralité des voix. Il fit un beau diſcours, pour amener à ſon but, & pour prouver la force de la charité. Il le conclut par aſſurer, que le grand moyen d'attirer tous les hommes de la ville, étoit de mettre le feu au Temple. Alors tout réuſſira au gré de nos déſirs, pourſuivit-il avec un enthouſiaſme divin; il n'y a perſonne que la piété n'attire à cet embrâſement, & qui ne s'empreſſe pour

(*a*) L'uſage de ces temps éloignés étoit de ſe coucher lorſqu'il s'agiſſoit de délibérer dans un Conſeil de quelqu'affaire importante.

ſauver les précieux reſtes d'un Temple ſi ſaint & ſi reſpectable : chacune de vous fera alors ſon devoir ; il n'y aura point de prétexte, il n'y aura point d'excuſe, on verra clair comme en plein jour. Il n'y a que ce ſeul moyen pour parvenir au but déſiré, & ſi l'on ne me croit pas, *Nemofeju.* (*a*).

Ce diſcours fut applaudi généralement. Le *Tanocpendevir* lui-même déclara que cet avis étoit auſſi ſage qu'il étoit ſalutaire, & qu'il ne pouvoit partir que d'une tête extrêmement conſommée dans les affaires. Tout le monde en fit compliment à l'*Aqmavere*, & je ne fus pas des dernieres à lui marquer la joie que je reſſentois de ce qu'il avoit décidé ſi gracieuſement de mon ſort. Il reçut parfaitement ma politeſſe, m'aſſura qu'il avoit toujours été de mes amis, & il me dit à ce ſujet à l'oreille, que ſi le moyen dont on alloit ſe ſervir pour me retrouver mon beau Vieillard ne réuſſiſſoit pas, il feroit

(*a*) Tant pis pour vous.

pendre publiquement la Grande-Prêtreſſe, afin que cet acte public & extraordinaire attirât mon Amant, & que je puſſe jouir enfin de ſon adorable préſence.

Je fus ſenſible à ces témoignages de bonté. Pour ne point lui céder en preuves réciproques d'amitié, je lui promis d'engager le *Tanocpendevir*, qui m'étoit entierement dévoué, de le délivrer d'un Pere qui poſſédoit un bien conſidérable, dont la vieilleſſe éternelle l'empêchoit de jouir. Il me prit au mot. Il avoit employé toutes ſortes de moyens pour arriver à ce but déſiré, mais vainement. Selon les loix il n'eſt pas permis de ſe défaire avec éclat de ceux qui nous ont donné la vie; mais ces mêmes loix tolerent l'impatience d'un héritier qui a beſoin de jouir. Avec tout l'eſprit que vous connoiſſez à l'*Aqmavere*, il avoit toujours échoué. Un coup de levier déchargé ſecretement ſur la tête de ſon Pere, n'avoit ſervi qu'à faire connoître au Vieillard qu'on étoit las de lui, &

qu'il étoit de la prudence d'éviter les occaſions de ſe trouver ſeul avec ſon Fils. Il s'étoit retiré dans un *Ledrob*, & pour obliger la Supérieure à avoir ſoin de ſes jours, il lui payoit, tous les lendemains de ſa vie, une certaine ſomme, afin que l'appas de ce gain journalier le mît à couvert de toutes les embûches qu'on auroit pu dreſſer contre ſes jours. Ce moyen lui réuſſiſſoit ſi bien, que ſans un miracle de la Providence éternelle, il n'étoit pas poſſible de faire périr ce Pere entêté de vivre. Le *Tanocpendevir* en vint lui ſeul à bout par ma recommandation. Le devoir de ſa charge l'appelloit ſouvent dans le *Ledrob:* il y étoit trop reſpecté pour qu'on ſe défiât de lui, & cette confiance lui fournit l'occaſion de trouver ſeul le Pere de l'*Aqmavere*, & de le faire paſſer de cette vie dans l'autre, avec une bonté (*a*) qu'on ne ſauroit trop admirer,

(*a*) Il y a bien de la contradiction dans les commentaires de cette Hiſtoire, ſur cet article. Les uns aſſurent que le *Tanocpendevir* fit tant boire le Vieillard, qu'il

& qui doit ſervir de modele à tous ceux qui ſe trouvent dans de pareils embaras.

La nuit marquée pour l'embrâſement du Temple, la Grande-Prêtreſſe, à la tête de toutes les Veſtales, & toutes un flambeau à la main, de poix verte, mit le feu la premiere au ſanctuaire. L'on avoit eu la ſainte précaution de l'environner de matieres combuſtibles, afin que l'on eût moins de peine à réduire l'édifice en cendres, & que les flammes ſe fiſſent remarquer de plus loin. Cette heureuſe imagination réuſſit au gré de nos déſirs : l'Incendie fut total, & fournit aux habitans de la ville étonnés, un ſpectacle auſſi beau que ſingulier. Tout le monde, comme on l'avoit prévu, fut attiré par cet événement extraordinaire,

rendit l'ame avec le vin : les autres prétendent que ce fut en le faiſant rire par des moyens extraordinaires : quoi qu'il en ſoit, le Vieillard ſe trouva mort le lendemain du jour que le *Tanocpendevir* entreprit cette cure ; & les Poëtes de ce temps ont fait l'éloge de cette action, comme une des plus belles de l'Antiquité.

& s'empreſſa de faire éclater ſon zele & ſa piété. Les Veſtales & moi, un flambeau à la main, courions les rues, & regardions ſous le nez les paſſans. J'étois trop intéreſſée à la recherche dont il étoit queſtion, pour ne pas voler au devant de ceux qui arrivoient. Plus de mille furent examinés, ſans que je trouvaſſe les traits du Vieillard adorable; j'en mourois de chagrin: Hélas! m'écriai-je, comme une perſonne dans l'ivreſſe, ſera-t-il poſſible que le Ciel ne ſera point touché de tant de moyens pour l'engager à me rendre l'objet de mes déſirs! Que faut-il donc faire pour mériter cette faveur inſigne? Son temple détruit de fond en comble, ne ſuffit-il pas..... Ah! je le vois, reprenois-je; il faudra mettre en uſage le pieux avis du célebre & ſaint *Aqmavere*. La Grande-Prêtreſſe peut ſeule, par la mort glorieuſe qu'on lui deſtine, nous faire obtenir la faveur attendue. Preſſons-nous de l'engager à nous faire ce léger ſacrifice: elle s'y prê-

tera ſans doute d'elle-même, & tout ira enſuite au gré de mes ſouhaits.

Prévenue de cette pieuſe idée, j'allois tourner mes pas du côté où je croyois la trouver, lorſqu'un cri général me fit treſſaillir. Où eſt la ſage *Oteilmotie*? s'écrioit-on; qu'on la cherche: ſon beau Vieillard eſt ſans doute en notre puiſſance.

Qu'on juge de mon tranſport. J'accourus; ou pour mieux dire, je volai vers l'endroit où s'élevoient ces cris. A peine fus-je entrevûe de la Grande-Prêtreſſe, qu'elle vint à moi en ſautant ſur une jambe: Louez le Ciel, s'écria-elle, en me pinçant au viſage, nous tenons plus de quatre mille Vieillards; on les a fait mettre en haie, il n'eſt pas poſſible que le vôtre ne ſe trouve dans un ſi grand nombre. Sans faire attention à ce diſcours, & ſans daigner répondre à la ſage Prêtreſſe, tant j'étois tranſportée, je volai vers les Vieillards, & parcourus les files. En effet, à la troiſieme colonne je jettai un cri; je reconnus l'objet de

mes déſirs. Je lui tendis les bras; je n'avois pas la force de m'expliquer. Quoi! c'eſt vous belle *Oteilmotie*, s'écria cet aimable Sexagénaire en crachant : Je vous revois donc, après vous avoir tant déſirée? Ingrat! repris-je, oſez-vous parler de vos empreſſemens, après en avoir ſi peu témoigné pour moi? Qui vous empêchoit de venir me prouver ces mouvemens de tendreſſe dont vous me flatez aujourd'hui?... Un rhumatiſme gouteux, interrompit amoureuſement le Vieillard, occaſionné ſans doute par l'ardeur dont vos beaux yeux m'ont enflammé; une ſciatique invétérée, un débordement de bile qui s'évapore par haut & par bas, un tremblement involontaire qui m'agite depuis que je vous connois, une rétention d'urine qui m'oppreſſe, une toux ſéche & opiniâtre, une tumeur glandulaire, une tubercule dans les pulmons, un hidrocele vacillant, une ſurdité naiſſante, un dégoût moral de toutes choſes, qui me donne un appétit dévorant, un

ébranlement général dans tous les nerfs, une paralyſie dans la poitrine ; enfin, tous les maux raſſemblés de l'humanité, réunis ſur mon propre corps : voilà les cauſes, ô divine *Oteilmotie*, ajouta le Vieillard en touſſant, auxquelles je ſuis en proie depuis que je vous connois, & dont je creverai infailliblement, ſi votre main ſecourable ne les éloigne pas les uns après les autres. Je ſuis dans un état, en vérité, à faire pitié, & j'aurois bien plus beſoin d'un bon lit bien ſucré & bien chaud, que de tous ces vains raiſonnemens.

Ce diſcours me fut tenu avec tant de graces, que je ne pus m'empêcher d'en pleurer. La Grande-Prêtreſſe, qui étoit ſurvenue avec toutes les Veſtales pour prendre part à ma joie, me conſeilla de faire tranſporter mon beau Vieillard, en attendant que les fideles euſſent réparé notre temple brûlé. Nous allons nous mettre dans les meilleures maiſons de la ville, me dit-elle : vous ſavez que dans

de pareilles occaſions nous ſommes les (*a*) Maîtreſſes de nous choiſir nos aſyles. Pour moi, je vais m'emparer de l'appartement de la Reine ; ſi vous voulez, *Oteilmotie*, m'y ſuivre, je ferai mettre votre Amant à ſon aiſe. Je trouvai la propoſition raiſonnable, & il ne fut plus queſtion que d'enlever le Vieillard. Je le pris par la tête, une demi-douzaine de Veſtales le prirent par les pieds, & chargées de ce précieux fardeau, nous arrivâmes au Palais.

La Reine, qui étoit encore dans ſon premier ſommeil, eut la ſottiſe de ſe fâcher, de ce qu'on oſoit, diſoit-elle, l'éveiller, & de ce qu'on vouloit l'obliger à ſortir de ſon lit pour y mettre mon Amant. La Grande Prêtreſſe, jalouſe de ſes droits, la traita de Coureuſe, la ſaiſit par les cheveux, & l'arracha de

(*a*) Les Prêtres de ce temps avoient le droit, lorſque leur temple étoit brûlé, de choiſir leur aſyle chez les perſonnes du premier rang, juſqu'à ce que les peuples en euſſent rebâti un autre. Le Roi même étoit, en pareil cas, obligé de céder ſon propre appartement.

ſon lit. Le *Tanocpendevir* & l'*Aqmavere*, qui étoient préſens, tinrent un grand conſeil avec les principaux de l'Etat, pour délibérer ſi on feroit le lit de la Reine ou ſi on ne le feroit pas. Le Conſeil d'Etat prétendoit qu'il ne convenoit pas que la chaleur royale, dont les draps étoient imbibés, fût profanée par celle du Vieillard catarreux. L'*Aqmavere*, le *Tanocpendevir* & la Grande-Prêtreſſe, prétendoient au contraire, qu'il convenoit qu'on laiſſât le lit dans l'état où on l'avoit trouvé, par deux raiſons ſenſibles & palpables. La premiere, que le Vieillard n'avoit point de chaleur, & que celle dont il étoit queſtion pouvoit lui être ſalutaire: la ſeconde, que ſi les draps de la Reine étoient tachés, comme on le ſoupçonnoit, ſa honte ſeroit ménagée, & ne paroîtroit pas au grand jour. Le Roi, qui ſurvint, fut de ce ſentiment, & malgré le Conſeil, cet avis l'emporta & fut mis à exécution.

A peine le beau Vieillard fut-il dans

le lit de la Reine, qu'il ſe mit à chanter à haute voix un Cantique ſpirituel & profane. Nous l'écoutâmes tous avec un plaiſir parfait : en mon particulier, je remerciai le Ciel de l'heureux choix qu'il m'avoit fait faire. La Reine, devenue raiſonnable, pour réparer ſes étourderies, s'offrit, par le Conſeil du Roi, à frotter les jambes du Vieillard : en conſidération de ſa qualité, on lui accorda cette grace. Ses mains furent viſitées par l'*Aqmavere*, on les lui fit laver, & après lui avoir donné un peu d'eau-de-vie, dont elle avoit beſoin, diſoit-elle, pour entraîner les humeurs conglutineuſes de la nuit, elle ſe mit au pied du lit, & s'acquitta de ſon devoir avec aſſez de zele pour faire oublier ſes inſolences paſſées. La Grande-Prêtreſſe, qui n'aimoit pas à être oiſive, propoſa au Roi & au Conſeil de fûmer. Nous acceptâmes tous avec joie la partie. Une jeune Novice demanda la liberté de parler, pour le bien, diſoit-elle, du Royaume. On la lui accorda,

& pendant que nous aſpirions voluptueuſement la fumée délicieuſe d'un tabac rempli de ſuc le plus ſpiritueux, elle nous parla en ces termes.

« La ſage éducation qu'on m'a donnée » dans le ſaint Temple où j'ai ſucé la » pudeur & les vertus morales, a trop » bien opéré pour ne pas produire les » fruits qu'on en doit attendre. C'eſt » pour en donner des preuves convain- » cantes, que j'ai oſé demander la per- » miſſion de parler. Il s'agit d'un uſage » conſacré par l'Antiquité, & tranſmis » juſqu'à nous. Je n'ai garde aſſurément » de le conteſter; il eſt trop reſpectable, » & produit trop d'utilité pour en révo- » quer en doute la ſolidité. Mais de » même que les Arts, les Sciences ont » acquis par les temps ces degrés émi- » nens qui les font admirer; auſſi de- » vons-nous convenir que les coutumes » ne parviennent à leur perfection, que » quand il ſe trouve des mortels aſſez » ſages pour les épurer, & pour y ajouter

» ce

» ce qui leur manque. Fumer eſt un » prodige de l'invention humaine, & une » expérience perpétuelle faite de tout » ce qui ſe paſſe ici bas; mais fumer en » Philoſophe, c'eſt être véritablement » ſage, & ſe conduire dans cette impor- » tante occupation avec les convenances » qui acquierent la gloire & l'immorta- » lité.

» Je croirois donc, ô vous qui m'écou- » tez, continua la jeune Vierge avec une » grace ſans égale, que pour donner à » cette ſolide occupation tout l'éclat con- » venable, on devroit l'aſſocier avec une » forte & délicieuſe boiſſon, afin de » tempérer & d'attiédir la chaleur que la » fumée du tabac porte au cerveau. Avec » cette nouvelle & prudente méthode, » les eſprits dilatés par ce fluide aimable » & lénitif, ſe trouveront dans l'état par- » fait & néceſſaire pour s'acquitter des » fonctions qui leur ſont propres, & ſans » leſquelles ils ne ſont pas capables d'agir » avec cette vigueur convenable pour

» imaginer, peſer, & délibérer des af-
» faires importantes qui leur ſont pro-
» poſées pour en décider ſainement.
» Voilà mon avis. Du reſte, ſi vous ne
» le goûtez pas, *Nemoſeju.*

Nous fûmes ſi frappés de la vérité qui venoit de nous être démontrée dans tout ſon jour par la jeune Veſtale, que nous quittâmes tous la pipe pour là conſidérer avec une attention nouvelle. Le *Tanoc-pendevir*, tranſporté de la profonde ſageſſe de cette fille, en donna un ſoufflet à la Reine, & renverſa la table ſur laquelle nous étions accoudés. Peu prévenus de ce tranſport, nous tombâmes tous par terre, en remerciant le Ciel des lumieres qu'il venoit de nous communiquer. L'*Aqmavere* jura, ſur la mamelle gauche de la ſacrée Diane, que la Veſtale étoit un prodige, & nous fit un beau diſcours, pour nous prouver que la ſageſſe eſt le point eſſentiel pour être heureux dans la vie. Après la fin de cette exhortation, on apporta du vin; nous

recommençâmes à fumer, & nous fîmes, avec ſuccès, l'expérience d'une découverte ſi heureuſe. La jeune Vierge, en conſidération de ſa profonde ſpiritualité, fut admiſe au Banquet, & elle s'acquitta de cet honneur avec toute la décence qu'on pouvoit eſpérer d'une fille conſacrée aux devoirs de la piété.

Qui croiroit, ô ſage *Ceronecſa*, que le plaiſir délicieux que je goûtois fut ſuivi de tant de peines & d'amertumes! Hélas! preuve trop conſtante qu'il n'en eſt point ici bas. Pardonnez aux pleurs qui me ſuffoquent: je ſuis à la veille d'entrer dans le détail affreux du plus grand des malheurs. O terre! que ne m'as-tu engloutie dans ce moment fatal! je ne me verrois pas aujourd'hui la plus malheureuſe de toutes les créatures!

La belle *Oteilmotie* fut obligée de s'arrêter dans cet endroit. Ses ſanglots entrecoupés lui ôtoient l'uſage de la parole. *Ceronecſa*, touchée de l'état où elle la voyoit, ſe leva, & revint un

moment après avec une ſeringue d'une main & un pot de chambre de l'autre. Voici, dit-elle en montrant le lavement, qui calmera vos pleurs : montez ſur cette chaiſe, afin d'être à ma main : je vous garantis qu'après vous l'avoir donné, vous reprendrez l'uſage de vos ſens. *Oteilmotie*, ſenſible à la politeſſe de ſon Amie, ſe préſenta timidement, reçut, au travers des barreaux de la grille, le remede, & ſe trouvant ſoulagée d'un auſſi bon office, elle ſe remit, & continua en ces termes ſa pathétique hiſtoire.

Nous étions à notre ſeconde pipe & à notre cinquieme bouteille, lorſque le beau Vieillard ſe mit à éternuer. Je m'approchai avec empreſſement de ſon lit : Qu'avez-vous, doux objet de mon ame ? lui dis-je en verſant un torrent de larmes ; ſerois-je aſſez malheureuſe pour que vous vous trouvaſſiez plus mal ? Cet éternuement m'allarme, & ne prouve que trop votre mauvaiſe conſtitution. Donnez-moi une lampée de vin, reprit le Vieil-

lard ſans me regarder; je m'affoiblis, & mes yeux ſe ferment malgré moi. Ah Ciel! m'écriai-je, en redoublant mes pleurs; mon Amant ſe meurt! ce déſir de boire eſt ſans doute un dernier effort de la nature. Hélas! je ne penſois que trop juſte. A peine l'*Aqmavere* lui eut-il ſervi du vin, qu'il jetta un grand ſoupir, ſe mit ſur ſon ſéant, & ſe mit à cauſer avec nous, avec un auſſi grand ſang froid que s'il ſe fût porté le mieux du monde. Jugez, ô *Ceronecſa*, de ma douleur.

Ce dernier ſymptôme de la mort prochaine de tout ce que j'avois de plus cher dans le monde, me pénétra juſqu'au fond de l'ame. Mais deux heures après, quel fut mon effroi! Le beau Vieillard ſe leva & ſortit de la chambre. O Ciel! comment ſe peut-il que j'aye ſurvécu à ce malheur! Trouverai-je des expreſſions pour le détailler! Il ſortit, ô *Ceronecſa*, & un moment après il rentra avec un

air riant, qui nous mit à tous le poignard dans le cœur.

Que vous dirai-je de plus? Il but encore avec nous une partie de la nuit, en nous tenant les diſcours les plus ſpirituels & les plus propres à nous amuſer : Après cela il nous ſouhaita le bon ſoir, & ſe remit dans le lit de la Reine. Voici l'endroit fatal ! A peine fut-il couché qu'il s'endormit, & ſe mit à ronfler d'un profond ſommeil.

Le Roi, pénétré d'un ſi grand malheur, acheva ſa bouteille & ſe retira. Le *Tanocpendevir* nous dit qu'il alloit à (*a*) *Cerih*, & qu'après ce qui venoit d'arriver, il ne ſe préſenteroit jamais. L'*Aqmavere* le ſuivit, & nous apprit qu'il iroit à (*b*) *Iſper* en paſſant, afin de ſoulager ſa douleur. La Reine jura qu'elle paſſe-

(*a*) Vilage où l'on étoit obligé de payer un tribut dans de certains temps.

(*b*) Village voiſin où l'on payoit un droit à peu près égal.

rolt le reſte de ſes jours dans un ſaint *Ledrob*, pour y méditer ſa fin prochaine. Pour moi, ô *Ceronecſa*, je demeurai ſans ſentiment; ces cauſes de douleur m'en avoit ôté l'uſage. Plût au Ciel que ma foibleſſe m'eût ouvert les portes du tombeau, je ne me verrois pas aujourd'hui la plus infortunée de toutes les Femmes!

La belle *Oteilmotie*, preſſée par ſa douleur & par le remede qu'elle avoit pris, donna un libre cours à l'un & à l'autre. Le ſentiment qui s'exhaloit, penſa me ſuffoquer moi-même: je reniois la mere qui m'avoit engendrée. Cependant le déſir d'apprendre ce qui réſulteroit de tout ce que j'avois entendu, me fit tenir bon. Je me mis à mâcher quelques feuilles de tabac, pour rappeller mes ſens effrayés, & puis je prêtai l'oreille à *Oteilmotie*, qui continuoit ainſi.

J'ai jugé, après ce qui venoit de m'arriver, ô ſage *Ceronecſa*, que je n'avois qu'un ſeul parti à prendre: j'ai ſongé à

vous dans ce moment, & ſuis venu au plus vîte vous conter mon malheur. Quel parti prendriez-vous dans le cas où je me trouve? C'eſt ce qu'il eſt bon de ſavoir, & ce que je vous prie de me dire avec toute la franchiſe que je vous connois.

Avant que de me prêter à ce que vous déſirez de moi, reprit *Ceronecſa* en ravalant une toux aſſez ſéche dont elle étoit incommodée, il me paroît néceſſaire d'entrer dans quelqu'éclairciſſement. Je n'ai pas bien compris la ſorte de malheur dont vous vous plaignez: ſoit que mon rhume embarraſſe ma conception, ou que ma ſurdité m'aye fait perdre quelque trait intéreſſant de votre hiſtoire, je ne ſuis pas auſſi convaincue que vous vous en flatez, de votre infortune..... Vous êtes donc une imbécille, reprit la décente *Oteilmotie*, en frappant la terre d'impatience: quoi! le ſommeil de l'impertinent Vieillard ne vous fait pas ſentir que je ſuis la plus malheureuſe Fille de l'univers? Se peut-il qu'avec de l'eſ-

prit vous ne conceviez pas, que tout homme qui s'endort auprès de ce qu'il aime, eſt un Amant qui vous mépriſe, & qui ne fait aucun cas de vous? En vérité, *Ceronecſa*, pourſuivit *Oteilmotie*, en crachant avec impatience, vous êtes bien cruelle de me rappeller un trait dont l'idée ſeule eſt capable de me faire mourir ſubitement. En prononçant ces mots, cette adorable Fille ouvrit les yeux, ſe jetta ſur une table prochaine, & ſe mit à faire des hurlemens ſi horribles que toute la maiſon en retentit.

Ceronecſa, au déſeſpoir d'avoir donné lieu à ce qui venoit d'arriver, ſortit pour la ſeconde fois, & revint avec un vaſe rempli d'eau. Elle le jetta au nez d'*Oteilmotie*, ce qui la remit d'abord dans ſon état naturel. Eh bien, lui dit-elle avec plus de ſang-froid, allez-vous répondre à ma priere, & me donner l'avis ſalutaire que j'attends de vous? Oui, reprit la tendre Amie, le voici: Reprenez le chemin par lequel vous êtes venue ici, &

que je n'entende jamais parler de vous. *Oteilmotie*, transportée d'un conseil aussi prudent, tourna les épaules & sortit du parloir avec un air de consolation que je partageai du plus profond de mon cœur.

Je la suivis, dans l'espérance de la ramener chez elle, & d'avoir lieu de connoître une personne si accomplie ; mais, Seigneur, continua *Dearchealb*, qu'elle fut ma douleur ! mon équipage, que je comptois retrouver à la porte, n'y étoit plus. O Ciel ! m'écriai-je, par quel prodige se peut-il que des chevaux s'en aillent tous seuls, & qu'ils me fassent l'affront de me quitter ? *Oteilmotie*, qui entendit cette exclamation, me frappa sur l'épaule, & m'en demanda la cause. Je fus surpris d'une pareille question : avec tout l'esprit qu'elle avoit fait paroître, devoit-elle l'ignorer ? Je dissimulai cependant mon dépit, en faveur de tous les charmes qu'elle étaloit, & je lui dis en secret ce qui m'arrivoit. Bon, me dit-elle, ce malheur ne vaut pas la

peine que vous vous en affligiez ; ſelon les apparences on vous a emmené votre voiture, parce que vous vous en étiez écarté : eh bien, il ne s'agit que d'imiter cet exemple. Je vois au bout de cette rue deux chars : tâchez de vous en emparer d'un adroitement. Cela ſeroit bon, repris-je, ſurpris de la dignité de ce conſeil, ſi ceux qui les conduiſent étoient abſens ; mais à l'air dont ils me paroiſſent, il ne ſeroit pas facile de leur jouer le tour dont je me plains. L'on voit bien, pourſuivit l'honnête *Oreilmotie*, en me conſidérant depuis les pieds juſqu'à la tête ; que vous n'avez pas un grand uſage du monde : vous me faites pitié, & par probité je veux bien vous aider dans cette conjoncture. Ecoutez-moi : vous vous en trouverez bien. Allez faire connoiſſance avec les Chartons de ces voitures, propoſez-leur enſuite de boire ; pendant ce temps ordonnez que l'on donne de l'avoine aux chevaux ; la payera qui pourra : & lorſque vous verrez en

train vos camarades, affectez un beſoin. Au lieu d'y ſatisfaire, montez ſur le ſiége, & venez me trouver au détour de la rue à toute bride, où je vais vous attendre. Il ne faut pas un quart-d'heure pour venir à bout de cette entrepriſe; s'il vous en arrive malheur, *Nemo-feju* (*a*).

Je trouvai tant d'eſprit dans le conſeil de la prudente *Oteilmotie*, que je me preſſai de répondre à l'idée qu'elle me donnoit. Je ſuivis exactement tout ce qu'elle m'avoit preſcrit; & avant demi-heure je me trouvai le maître d'un char qui valoit deux fois le mien. Les chevaux, animés par l'avoine donnée abondamment, répondirent avec vigueur à mon deſſein: *Oteilmotie* fut enlevée en paſſant, comme on en étoit convenu, & avant une heure je la rendis dans l'endroit qu'elle m'avoit indiqué.

En me quittant, elle me demanda ſi je voulois venir la prendre le lendemain à

(*a*) Voyez la note à la page 301.

la même heure? Je le lui promis. Sur ce pied-là, me dit-elle, en me regardant avec encore plus d'attention qu'elle n'avoit fait juſques-là, voilà un ſequin d'or; ſi vous êtes exact, je vous en donnerai deux fois autant. Après cet aimable compliment, elle me paſſa la main ſous le menton, m'arracha un poil du nez, & entra dans la maiſon, en me faiſant les ſignes les plus obligeans.

Je remontai ſur mon ſiége avec le cœur ſerré. Les bonnes façons de cette charmante Perſonne m'avoient tellement prévenu en ſa faveur, que je me trouvai d'une triſteſſe infinie en me voyant obligé de m'en ſéparer. Sans la miſere extrême qui m'obligeoit d'employer un temps précieux, je n'aurois pas quitté la vue de la maiſon où s'étoit dépoſé mon tréſor; mais l'idée cruelle d'avoir la tête lavée par mon Maître-d'Hôtel, à qui j'avois promis de l'argent, ſuſpendit mes amoureuſes réflexions. Je me ſouvins de l'engagement que j'avois pris avec lui;

& après m'être rafraîchi dans un cabaret voiſin, je me rendis dans l'endroit qu'il m'avoit déſigné.

Il étoit nuit : pas une étoile ne paroiſſoit dans les Cieux. Cette obſcurité m'effraya ; cela étoit pardonnable à un homme élevé dès ſa plus tendre enfance dans le ſein de la guerre & des combats. Afin de me raſſurer, j'ouvris la portiere de mon char, & je fis mes efforts pour m'endormir. Le ſommeil eſt le remede à tous les maux, & j'avois éprouvé en cent occaſions, qu'après l'argent, c'eſt le meilleur ami que nous ayions.

A peine commençois-je à roupiller, que le bruit de quelques voix, qui ſembloient s'entretenir près de moi, me fit avancer la tête, pour apprendre de quoi il étoit queſtion. C'étoit mon Maître-d'Hôtel ; je le reconnus à ſa maniere de parler. Vous n'avez qu'à vous en retourner, diſoit-il à quelqu'un, ce char eſt ſûrement celui que j'ai arrêté, & celui qui le conduit n'eſt pas ſans doute éloigné.

Mon intention étoit de m'en défaire ſous quelque prétexte ; mais puiſque le haſard heureux permet ſon abſence, il faut en profiter, & mettre le Cadavre dans le caroſſe. Ces paroles me firent frémir ; je ne ſavois quel parti prendre. La portiere qui s'ouvrit alors, me fit reconnoître. Cependant, afin de ne donner aucun ſoupçon de ce que j'avois entendu, dans la crainte que le ſcélérat de Maître-d'Hôtel ne ſe défît de moi pour ne pas compromettre ſon ſecret, je feignis de dormir d'un profond ſommeil, & je n'ouvris les yeux qu'après pluſieurs ſecouſſes violentes, afin d'établir une confiance entiere. Mon faquin de Valet me donna une commiſſion, comme il l'avoit annoncé, & après avoir fait dans mon caroſſe ce qui lui plut, il attendit mon retour, & m'ordonna, dès qu'il me vit, de le conduire hors de la ville, où il m'apprendroit l'endroit, diſoit-il, où il vouloit que je le deſcendiſſe.

Toutes ces précautions m'allarmerent

infiniment : je ne ſavois qu'en penſer. Dès que nous fûmes à la porte de la ville, mon Maître-d'Hôtel me cria d'arrêter, deſcendit de la voiture, & m'ordonna d'y monter à ſa place. Lorſque j'eus obéi, il me ſaiſit par les mains, me les lia, me mit un bandeau, & dit, en reniant l'univers, que ſi je jettois le moindre cri, il m'arracheroit la vie. Je ne ſouflai pas. Un moment après j'entendis la voiture marcher. Je jugeai qu'il la conduiſoit lui-même, & je faiſois de triſtes réflexions ſur le ſort qui m'étoit préparé.

Quelques momens après, une ſecouſſe me fit tomber quelque choſe ſur le corps : en me retournant, je ſentis un viſage froid comme la glace ſur le mien. O Ma Mere ! m'écriai-je, qu'eſt-ce que ceci ſignifie ? Le char, qui arrêta alors, interrompit cette exclamation. On ouvrit la portiere, on tira quelque choſe du caroſſe, & je jugeai, aux efforts qu'on faiſoit pour enlever le fardeau, que c'étoit le cadavre dont j'ai parlé. Je me tus, &

j'attendis patiemment la fin de cette extraordinaire & ſiniſtre aventure.

Quelle que fût ma frayeur, un mouvement curieux me fit naître le déſir d'entrevoir ce qui ſe paſſoit. Je ſoulevai mon bandeau avec mes mains liées, & je vis, à la lumiere d'une lanterne ſourde, que nous étions ſur le bord de la riviere. Mon Maître-d'Hôtel, chargé d'un cadavre, ſembloit chercher un endroit commode pour jetter ſon fardeau dans l'eau, & dans ce deſſein ſans doute il cotoyoit le rivage. L'obſcurité me le fit bientôt perdre de vue, & un moment après j'entendis un bruit, qui me fit juger qu'il l'avoit précipité dans un endroit profond.

Je ne ſavois quel parti prendre dans l'occaſion terrible où je me trouvois. J'avois les jambes libres, & il me paroiſſoit naturel de me ſauver; mais cette éducation mâle dont j'ai parlé, me retenoit. Je craignois les eſprits, & n'oſois m'expoſer, au milieu d'une nuit noire,

aux événemens funeſtes que je pouvois courir. Dans cet embarras cruel je n'eus recours qu'à mes larmes, & je me mis à pleurer comme un veau.

Le retour du ſcélérat de Maître d'Hôtel me fit dévorer mes pleurs. Il me délia, m'ôta mon bandeau, & m'ordonna de retourner à la ville, m'enſeignant la route que je devois tenir pour regagner le grand chemin. Après m'être acquitté de cet ordre, il me demanda ſi mes chevaux étoient en état de le conduire à l'autre bout de la ville, où il avoit, prétendoit-il, une affaire indiſpenſable, & où il vouloit ſouper. Je lui répondis que je ferois ce qu'il me ſeroit poſſible pour le rendre où il déſiroit. Voilà ce qui s'appelle avoir de l'eſprit & de la raiſon, me répondit-il, auſſi ſeras-tu ſatisfait largement. Cette parole me parut ſi douce, que je fouettai de toutes mes forces les chevaux. Ils manquoient de vigueur, & j'en enrageois. A deux cens pas plus loin, il y en eut un qui ſe laiſſa tomber :

je voulus le faire relever à coups de fouet; mais hélas ! il étoit mort. Quel parti prendre ? Je croyois être par-là fruſtré de mon ſalaire; mais mon Maître-d'Hôtel avoit trop d'eſprit pour ne pas prendre un parti convenable. Cet accident ne vaut pas la peine de s'en inquiéter, me dit-il; tu n'as qu'à te mettre à la place de ce cheval mal-adroit: je monterai ſur ton ſiége, & tu verras qu'à coups de fouet je ferai bien avancer le char. Cet expédient me parut ſi raiſonnable, que je me mis à la place du cheval mort. Le Maître-d'Hôtel ſe donna la peine lui-même de me harnacher, & dès que je fus en état de tirer le char, il fit agir le fouet avec tant de grace & de vigueur, que je me mis à courir de toutes mes forces.

Je m'abattis deux fois, & m'écorchai en pluſieurs endroits, mais le Charton impitoyable eut ſoin de me faire relever, & ne me donna pas le temps de ſonger à mes maux. Enfin nous arrivâmes au

point du jour à une maiſon fort jolie & très-écartée. Un coup de ſiflet en fit ouvrir la porte par une jeune Fille toute aimable. J'eſpérois qu'on alloit me faire entrer, ou du moins me payer généreuſement. Mais le Maître-d'Hôtel me dit gravement, que dans l'occaſion il me récompenſeroit, que pour lors je n'avois qu'à m'en retourner, & qu'il n'avoit rien à me donner. Je voulus répliquer; un coup de fouet fut ſa réponſe, & il entra avec la fille, ſans daigner faire attention aux juſtes plaintes que je faiſois.

Je méditois, en me dépétrant des harnois dont j'étois embarraſſé, de quel moyen je devois uſer pour faire entendre raiſon à cet homme barbare, lorſque la porte d'une grange s'ouvrit. Deux hommes atteloient un char, & je ne fus pas peu ſurpris de reconnoître que c'étoit celui qu'on m'avoit emmené la veille. Je pris la réſolution de m'en emparer, ſi je le pouvois: bien heureux s'il m'étoit poſſible d'y réuſſir! Pour cet effet j'attendis

que ceux qui alloient & venoient dans la grange me fourniſſent l'occaſion de reprendre un bien qui m'appartenoit. A peine les vis-je éloignés, que je me gliſſai derriere la porte, bien réſolu de ſauter ſur mon ſiége dès que je le pourrois commodément.

J'attendis cet inſtant avec impatience. Un miſérable Valet d'écurie, plus propre que je ne l'aurois déſiré, lavoit le derriere du caroſſe, & m'empêchoit de tenter l'aventure, lorſque je vis arriver du fond de la grange une jeune perſonne pâle comme la mort, à qui le Maître-d'Hôtel & un autre homme donnoient la main. On ouvrit la portiere du char, & on la mit dedans. Après l'y avoir arrangée à ſon aiſe, on lui dit qu'on la rejoindroit la nuit prochaine, & qu'en attendant elle eût ſoin d'ordonner un grand ſouper. La pâle Perſonne répondit avec douceur, que tout ſeroit prêt; & il me parut, en prononçant ces paroles, que les pleurs s'ouvroient malgré elle un

paſſage. Je ne ſavois que penſer de tous ces événemens.

Le haſard me fournit une ſi heureuſe occaſion, que je réſolus d'en profiter : j'entendis mon traître de Maître-d'Hôtel, qui ordonnoit à celui qui devoit conduire la voiture, de le ſuivre, pour emporter un porte-manteau qu'on vouloit mettre ſur le devant du caroſſe. Je ne les vis pas plutôt éloignés, que je ſautai ſur mon ſiége, & fis ſortir à toute bride mon équipage. Mes chevaux avoient ſans doute paſſé une bonne nuit : ils étoient frais, & répondirent à mes déſirs avec vigueur. En moins de rien je me trouvai dans le cœur de la ville, & lorſque je me reconnus, je modérai ma courſe. Il n'y avoit pas apparence que j'euſſe alors rien à craindre : mon ſcélérat de Maître-d'Hôtel étoit chargé de trop de crimes pour oſer ſe compromettre en Public. D'ailleurs, je reprenois un bien qui m'avoit été volé, & le pis qui pouvoit m'arriver, en cas de conteſtation, étoit de me décliner

pour ce que j'étois. Ce n'étoit pas assurément mon intention; mais si j'y avois été obligé, j'avois une histoire prête à conter, & j'en étois tout consolé!

Jusques-là je n'avois pas encore retourné la tête, pour voir de quelle maniere la jeune Dame avoit reçu l'événement qui lui arrivoit. J'arrêtai & je descendis de mon siége. J'étois dans un endroit commode pour avoir un entretien avec elle. Il étoit encore si matin, que la rue étoit déserte. J'ouvris la portiere, & lui demandai respectueusement, mon bonnet sur la tête, dans quel endroit elle vouloit que je la rendisse? Elle me regardoit pendant ce discours avec les plus grands & les plus beaux yeux du monde. Il s'agit de parler, lui dis-je en souriant; le temps presse, & selon les apparences, vous seriez bien plus à votre aise dedans un bon lit qu'ici. Hélas! oui, répondit la charmante Inconnue; je n'en puis plus, & j'ai été vingt fois à la veille de me trouver mal dans cette vilaine voiture... Ah! pour

vilaine, interrompis-je, elle ne l'eſt pas tant que vous le dites, & ſi vous ſaviez à qui elle appartient, vous n'en parleriez peut-être pas avec un ſi grand mépris. Par la ſambieu! répartit l'Inconnu en ſe mordant les doigts, j'aime bien qu'on raiſonne avec moi. Il vous ſied bien, petit Cancre, de faire le Docteur, & de vous récrier ſur une vérité plus conſtatée que la création de l'univers. Apprenez, Faquin, à ne pas répliquer à une perſonne de ma qualité. Je vous pardonne pour cette fois; mais ſi vous étiez aſſez hardi, après l'humanité que j'ai de vous paſſer votre témérité; ſi vous étiez aſſez hardi, dis-je, de récidiver, je vous empalerois le crâne, je vous déſoſſerois, & je donnerois votre cadavre à ronger aux premiers chiens. En voilà aſſez ſur ce ſujet: ſoit dit que ta voiture & tes chevaux ſont déteſtables, & trop honorés de m'avoir ſervis. Paſſons à des choſes plus importantes: mais ſur la vie, Maraut, garde-toi de m'interrompre une ſeconde

ſeconde fois, & encore moins de me répliquer.

Cette Inconnue charmante avoit tant de graces à ce qu'elle me diſoit, & s'exprimoit ſi noblement, que j'en étois tout émerveillé. Je ſaiſis le moment qu'elle finit ſa période, pour cracher: enſuite j'écoutai avec beaucoup d'attention la ſuite de ſon diſcours. Elle le reprit ainſi.

Tu me demandes, Charton, où tu me deſcendras: cela eſt aſſez bien de ta part, je t'en remercie; mais je ſais trop la tyrannie du barbare de qui je dépens, pour me flater que je ſois la maîtreſſe de choiſir mon aſyle. Tu es à lui: cela ſuffit pour ..... Quand vous devriez m'arracher la langue avec vos dents, interrompis-je, je ne conviendrai point que je ſois à votre ... je ne ſais comment dire: je n'appartiens qu'à moi ſeul .... Tu appartiens à un ſot maître, pourſuivit dédaigneuſement l'Inconnue; mais ce n'eſt pas-là de quoi il eſt queſtion. Tu me ſurprens: tu n'es point, dis-tu, à

Reidivot; & qui es-tu donc? Cependant je ſuis entre tes mains, ce char eſt celui de mon Mari: parle, explique-toi: ta bêtiſe fait pitié, & l'on ne finit point avec toi.

Ces expreſſions étoient trop nobles, pour ne point me porter à ſatisfaire une ſi juſte impatience. A ma qualité près, que je lui celai, je la mis au fait de l'aventure. Cent millions de cieux! je ſuis donc libre? s'écria-t-elle, en apprenant la maniere dont je m'étois conduit pour m'emparer de mon caroſſe. Mais voilà du prodigieux! cependant, ceſſons un entretien trop périlleux, conduis-moi dans un *Pedacdergors* (*a*): en tournant à gauche tu en trouveras un, & là nous raiſonnerons avec moins de riſques ſur toutes ces choſes. Je tremble que *Reidivot* ne nous ait ſuivis; ſi je retombois en ſa puiſſance, je ſerois la plus malheureuſe de toutes les créatures. Marche, marche, tu ſauras tout en temps & lieu.

(*a*) Communauté.

J'obéis: je craignois trop moi méme l'événement dont il étoit queſtion, pour ne pas déſirer de m'en préſerver. J'eus lieu d'être raſſuré. Le chef du *Pedacdergors* nous aſſura, que ſi *Reidivot* étoit aſſez hardi de paroître, il auroit lieu de s'en repentir. Ceux qui le compoſoient me parurent fort amis de la belle Inconnue: ils l'embraſſerent tous les uns après les autres, & lui firent mille proteſtations de ſervices. Après le cours de ces complimens tumultueux, on fit apporter une collation. Celle en faveur de qui toutes ces choſes ſe faiſoient, ſe mit ſur un lit: elle étoit, diſoit-elle, d'une fatigue à mourir. Après un ample déjeûner, le Chef du *Pedacdergors* la pria de le mettre au fait de ſon hiſtoire, afin, diſoit-il, qu'il fût en état de mieux veiller à ſes intérêts. A cette ſemonce nous environnâmes tous le lit, & la Belle, après avoir bu un verre d'eau-de-vie pour ſe rinſer la bouche, adreſſa la parole au Chef, & commença en ces termes ſon diſcours.

Hiſtoire de LEONACGUYNA.

Mon nom eſt *Leonacguyna*, & je ſuis fille du Comte de ce nom. Quoique vous me connoiſſiez tous ſous un autre, il n'en eſt pas moins vrai que ma qualité l'emporte ſur toutes celles qui en ont moins que moi. Des raiſons eſſentielles m'ont obligée à taire la vérité de ma naiſſance : vous les concevrez par la ſuite de ce diſcours.

A douze ans accomplis, la Comteſſe de *Leonacguyna* me fit appeller dans ſa voiture : Ma Fille, me dit-elle en ſe mouchant ; vous voilà enfin dans l'âge où je vous ſouhaite depuis ſi long-temps. Vous êtes grande, vous avez de beaux yeux, l'air fin & très-fait : votre Pere & moi nous ſommes les plus honnêtes gens du monde, mais nous ne ſommes pas riches ; & ſans bien, tout le mérite du monde ne ſert qu'à inſpirer le mépris, ou, tout au plus, la pitié. Nous n'avons aucune eſpérance d'être mieux. Votre

Ayeul a cent ans paſſés; mais au lieu d'avoir a eſpérer de ſa ſucceſſion, nous ſerons obligés de payer les frais de ſes obſeques. De vingt procès que nous avions, il ne nous en reſte qu'un, & nous ſommes à la veille de le perdre. Nous avions chacun notre voiture, nous avons été obligés de manger les chevaux, & de nous ſervir de ces voitures pour nous loger au coin de la rue, comme vous le voyez. Effectivement, feu mon Pere, qui avoit un génie brillant, & qui fut chaſſé du dernier appartement qu'on avoit bien voulu lui louer, à cauſe qu'il n'en pouvoit payer les termes, trouva le ſecret, avec les carcaſſes de ces deux voitures, d'en faire un appartement très-commode, en les réuniſſant & en y faiſant des cloiſons: Le dedans ſervoit à loger les Maîtres; pour les Domeſtiques, ils couchoient ſur les Impériales; & le tout étoit rangé de ſorte que chacun avoit ſes aiſances, & ſe trouvoit on ne peut pas mieux.

Vous jugez donc bien, continua ma Mere, que malheureux comme nous le ſommes, il faut ſonger abſolument à nous tirer d'une miſere ſi affreuſe. J'ai jetté les yeux ſur vous, ma Fille, comme pouvant ſeule remédier à tous nos beſoins. Ils ſont au-delà de toute expreſſion. Le Comte, votre Pere, n'a plus de culotte; j'ai été obligée, ce matin, de racourcir, de quatre doigts, un ſeul jupon de laine que vous me connoiſſez, pour y mettre des piéces: ſes bas de crin que je lui avois tricottés, & dont j'eſpérois qu'il ne verroit jamais la fin, ſont ſans pieds. Sans l'adreſſe qu'il a eu d'en faire avec ſon bonnet de nuit, il marcheroit ſur le plancher des Dieux. Son juſte-au-corps n'a plus de manches; elles ont ſervi à vous faire le corſet & la juppe que vous avez ſur le corps. Pour moi, vous voyez ce qui me manque. Sans le chapron que je trouvai la nuit paſſée dans le cul-de-ſac, je ſerois toute nue. Je ſuis obligée de me teindre les jambes, auſſi-bien que

vous, pour avoir l'air de porter des bas. Si cela continue, il faudra ſe teindre auſſi tout le corps & je vous avoue que, ſi je ſuis obligée d'en venir à cette extrêmité, j'en ſouffrirai beaucoup.

J'écoutai juſqu'au bout, tout ce qu'il plut à la Comteſſe de *Leonacguyza* de me repréſenter: il n'y avoit pas à répliquer à tout cela; mais je ne concevois pas où elle en vouloit venir, & j'attendois avec impatience en quoi je pouvois être utile. Je pris la liberté de le lui demander, en lui marquant la crainte que j'avois de n'être pas aſſez heureuſe pour répondre à ſes vues ſecretes. Ah! ma Fille, tu peux tout, me dit cette ſage Mere en ſe raclant la langue; tu n'as qu'à vouloir, pour remédier à tous nos malheurs. Tu ès jolie comme un cœur: à peine te verra-t-on, que tous les jeunes gens, ſurpris de tant de charmes, ſe propoſeront à l'envie de te faire du bien. Juſqu'ici je t'ai cachée à tout le monde, afin que la ſurpriſe & l'éclat de ta vue faſſent les

effets que le Comte votre Pere, & moi, en attendons. Va, Petite, tu n'as qu'à te préſenter au ſpectacle, notre fortune eſt faite. Ta vertu me répond des événemens : cours où la bienſéance t'appelle, je n'ai pas beſoin de t'inſtruire, ta pudeur & le coton de tes joues feront le reſte ; ç'en eſt aſſez : tu m'entends. J'ai tout dit.

La Comteſſe, en prononçant ces mots, me prit par une oreille, & me baiſa au front, en pleurant. Je fus attendrie de ces marques de tendreſſe : Ah ! ma Mere, m'écriai-je ; qu'exigez-vous de moi ! Comment pourrai-je mettre en uſage les moyens que vous m'indiquez ? Raſſurez-vous cependant ; je compte pour rien les riſques que court ma ſageſſe. Une Fille auſſi bien née que moi ſe met au-deſſus de ces chimeres ; ce n'eſt pas-là l'embaras. Mais comment voulez-vous que, vêtue de la maniere dont je le ſuis, je puiſſe me préſenter aux yeux des mortels curieux ? Au lieu que ma beauté faſſe

l'effet que vous en attendez, n'ai-je pas lieu de croire, au contraire, qu'on ne daignera pas l'enviſager? La miſere eſt odieuſe à tout le monde, & ſous quelque maſque qu'elle ſe préſente, on la fuit... Tout cela eſt prévu, interrompit ma Mere en ſe grattant les flancs; votre Pere, dont vous connoiſſez l'eſprit, a imaginé le moyen de vous habiller comme une fille de votre qualité. Sa prévoyance lui a toujours fait conſerver pour un beſoin urgent, les houſſes des ſiéges de nos voitures. Elles ſont preſque toutes neuves, & d'un bouracan de Segovie à petits carreaux. L'une eſt rouge, & l'autre verte: de la rouge on vous fera un joli corſet, & de la verte un jupon. Vous m'avouerez qu'avec de pareilles nipes vous ſerez en état de paroître par-tout. Pour le reſte de l'ajuſtement, c'eſt mon affaire. J'ai de quoi vous faire des boucles d'oreilles qui releveront l'éclat de votre beauté. Nous avons une bride dépareillée; j'en enleverai les boſſettes

des mords & la gourmette : il n'eſt pas difficile d'en imaginer l'uſage. Les boſſettes ſerviront à vos oreilles, & la gourmette, lorſqu'elle ſera bien écurée, vous fera un fort jolie collier. A l'égard de votre coëffure, elle eſt auſſi toute prête, ne vous en inquiétez pas; rien ne manquera à votre ajuſtement.

Il n'y avoit pas un mot à répondre à tout cela. Je fis une révérence à ma Mere, & je l'aſſurai qu'elle n'auroit pas lieu de ſe plaindre de mon obéiſſance. Le Comte, mon Pere, qui étoit ſur l'impériale, & qui avoit écouté notre converſation, en deſcendit pour m'embraſſer, & pour me faire compliment de ma ſoumiſſion, & du beau génie dont le Ciel m'avoit douée. Il m'aſſura que j'étois trop aimable pour ne pas être heureuſe, & il nous quitta, en nous diſant qu'il alloit travailler à me mettre en état de faire valoir ma beauté, & en recommandant à ma Mere de me remettre le pot dont il lui avoit parlé. Elle me l'ap-

porta : c'étoit de l'eſſence de vieil-oing, qui avoit ſervi autrefois à graiſſer les roues de nos chars. La Comteſſe m'aſſura qu'elle étoit merveilleuſe pour le teint, & que ſi j'en faiſois uſage, ma jeuneſſe ne paſſeroit jamais. Ce préſent me plut, & dans la crainte de l'égarer, je fus le ſerrer dans un des coffres du char, avec les peignes qui avoient ſervi autrefois à nos chevaux, avec leſquels nous nous peignions pour lors, ma Mere & moi, tour-à-tour. Je les conſervois ſoigneuſement, à cauſe de leur facilité à démêler les cheveux : ils étoient commodes, & ils n'avoient pas leurs pareils.

Dès que je fus ſeule, je me mis à rêver à la maniere dont je répondrois aux vues de mon Pere & de ma Mere. Cela n'étoit pas aiſé. J'avois des principes de vertu auxquels je n'aurois pas dérogé pour tous les biens du monde. J'imaginois cependant, que, ſans un peu de complaiſance, je ne pourrois m'attirer les ſecours de perſonne. Je n'étois pas d'humeur à la

pouſſer trop loin. Je faiſois encore une autre réflexion : j'étois ſi jeune & ſi délicate, qu'en m'expoſant d'une certaine façon, je ne me ſentois pas la force de réſiſter, en cas qu'on voulût uſer de violence. Je trouvai cependant un expédient à ce riſque. Je réſolus de me munir d'un bon couteau de poche, avec un ferme deſſein d'en donner de bons coups dans le ventre à ceux qui ſeroient aſſez hardis pour oſer entreprendre de me manquer, & de ne les ménager nullement en cas qu'ils oſaſſent perſiſter dans leur coupable deſſein.

Il n'y a que les premieres difficultés qui coûtent à lever. Je ne me fus pas plutôt décidée ſur cet article important, que mon imagination me ſervit pour le reſte à merveille. Elle me fit penſer à un moyen qui n'avoit jamais été mis en uſage, & qui me réuſſit au-delà de ce que j'aurois oſé eſpérer.

Le jour que mes ajuſtemens me furent livrés, je ſortis ſur les quatre heures du

soir, & je fus acheter une corbeille d'osier. Je l'attachai à ma ceinture, & en passant près d'une Bouquetiere, je la remplis de fleurs. Avec cet étalage, qui me servit on ne peut pas mieux, je me rendis à la grande porte du spectacle, & je me mis à offrir (*a*) des bouquets à tous ceux qui y entroient (*b*). A peine parus-je, que tous les jeunes gens m'environnerent, & me comblerent de louanges & de politesses. En moins de rien toutes mes fleurs furent enlevées. Je n'avois pas besoin d'en demander le paiement; chaque fleur étoit remplacée & payée généreusement. Les uns en me donnant un (*c*) *Resaib* (*d*), l'accompagnoient d'une poignée de monnoie; les autres, en mettant la main sur ma (*e*) *Reggo* (*f*), jettoient des piéces d'argent; enfin c'étoit

(*a*) 450. Faveur.

(*b*) Origine de l'usage de présenter des Bouquets.

(*c*) 451. Faveur.

(*d*) Escalin.

(*e*) 452. Faveur.

(*f*) Linge sur lequel étoient les fleurs.

une bénédiction. Je m'en trouvai ſi bien, que je réſolus de continuer un métier auſſi merveilleux. Il me plut, en ce qu'il étoit bien innocent, & je m'en retournai au logis avec une joie qui ne trouve point de termes pour être bien exprimée.

Mon Pere & ma Mere, auxquels je remis mon argent, en leur apprenant de quelle maniere il m'étoit venu, me ſauterent au col, & me jurerent que je ferois la fortune à toute la famille. Je fus flatée de cet augure heureux, & les aſſurai que ſi cela arrivoit, je me tiendrois pour la plus fortunée de toutes les Filles. Nous comptâmes l'argent: quelle fut notre joie! il montoit à plus de vingt Ducats. Ma Mere, qui avoit bien de la raiſon, nous dit, en le mettant dans ſa poche, qu'on devoit l'employer à me donner d'autres ajuſtemens: Mieux elle ſera miſe, s'écria-t-elle en ſe lavant la bouche, & plus elle s'attirera de généroſité. Quelque bien vêtue qu'elle ſoit, cela ne ſuffit pas; il ne faut rien épargner

en de pareilles occaſions. Mon Pere voulut contrarier ce ſentiment. Il aimoit à fumer : il y avoit dix ans qu'il n'avoit pu parvenir à ſe donner ce plaiſir, & il auroit bien déſiré d'avoir du moins de quoi fumer deux pipes. Je lui fis un ſigne, qui lui fit comprendre que je faiſois mon affaire de la ſienne : cela fut cauſe qu'il n'inſiſta pas davantage. Cela me fit plaiſir. Je connoiſſois ma Mere : elle étoit haute, & ſi le Comte de *Leonacguyna* s'étoit obſtiné davantage, elle étoit femme à prendre des verges & à lui donner le fouet. Cela n'arrivoit que trop ſouvent, & douce comme je l'étois, ces ſortes de corrections m'affligeoient infiniment.

Le lendemain je me rendis à la porte du ſpectacle, comme la veille. J'avois une corbeille une fois auſſi grande, & elle étoit toute comble de fleurs. En arrivant, je fus ſurpriſe de la quantité d'hommes que j'y trouvai. Je crus d'abord qu'il y avoit quelque rumeur qui donnoit lieu à ce concours; mais quelle fut ma

ſurpriſe, c'étoit moi qui l'occaſionnoit! Ma beauté, ou, pour mieux dire, la nouveauté du métier que j'avois imaginé, avoit fait un bruit étonnant; tout le monde s'étoit aſſemblé pour me voir, & il n'y avoit perſonne qui ne voulût avoir de mes Bouquets. Si je donnai des fleurs, combien ne reçus-je point de fleurettes! J'en avois l'eſprit tourné. C'étoit un cri général: Qu'elle a de graces! Qu'elle eſt belle! Les vives couleurs! Le beau teint! Celui-là: Voyez ſes dents! Un Vieillard, plus bruſque qu'un Jeune homme, m'avoit mis la moitié de ſa main dans ma (*a*) bouche pour les tâter, & remoit le Ciel que jamais il n'en avoit touché de pareilles. Un Prêtre de la Déeſſe vouloit abſolument que je levaſſe mon mouchoir, afin que l'on admirât, diſoit-il, l'éclat de la blancheur qu'il couvroit. Enfin, c'étoit une perſécution, & le ſpectacle étoit ſonné deux fois, que tout le monde étoit

(*a*) 453. Faveur.

encore à la porte, & que perſonne ne vouloit y entrer.

Les Directeurs, ſurpris de cet abandon général, ſortirent pour en apprendre la cauſe. Ils ne furent pas plutôt au fait de l'événement, qu'ils vinrent m'offrir, avec des politeſſes ſans nombre, les entrées de leur hôtel, & me prierent vivement de ne point leur faire le chagrin de les refuſer. A peine me fus-je rendue à leurs inſtances, que tout fut plein: la foule me ſuivit. On me fit l'honneur de me placer ſur le théatre, & les applaudiſſemens qui ſuivirent cette diſtinction, furent cauſe qu'on fut un temps conſidérable ſans commencer. J'étois toute interdite, & il étoit aiſé de connoître, à mon air honteux & embaraſſé, que j'étois fort innocente, & que c'étoit-là la premiere fois que je m'étois montrée dans le public.

Vingt propoſitions, plus ſurprenantes les unes que les autres, me furent faites pendant le cours du ſpectacle: le ſilence fut toujours ma réponſe. Un Seigneur,

qui me parut le plus éminent par le reſpect que tous les autres lui rendoient, fut plus acharné à me pourſuivre. Il vouloit abſolument me reconduire chez moi à la ſortie du ſpectacle. Je veux voir, me diſoit-il, l'endroit où vous logez, & s'il eſt digne de poſſéder un tréſor auſſi précieux que vous. Avez-vous des parens? ſans doute: il faut donc les pourvoir s'ils ne le ſont pas, & en conſidération de ce qu'ils vous ont donné le jour, leur faire un ſort convenable à la reconnoiſſance qu'on leur doit, d'avoir été les inſtrumens heureux de votre création. Mais quoi! vous héſitez! continuoit-il, d'où vient? Craignez-vous que j'abuſe de la confiance que vous auriez en moi? Non, non, raſſurez-vous; ſi cela eſt, demandez de quelle maniere je penſe..... Tenez, voilà le Marquis de *Sealmosju* (*a*) qui nous écoute: je me retire. Il vous dira comme j'en uſe avec les femmes qui me plaiſent. Après cela vous vous déci-

(*a*) Rebut de la Nature.

derez. Un coup-d'œil me rappellera auprès de vous, & me mettra à portée de vous rendre tous les ſervices qui dépendront de moi.

En achevant ces mots, le Prince de *Tefoſtounves* (*a*), car c'étoit lui, me laiſſa avec le Marquis de *Sealmosju*. Ne croyez pas un mot, me dit-il, dès que le Prince fut éloigné, de ce que l'on vient de vous avancer. Il n'eſt rien de plus fourbe que cet homme. Sans ſa qualité de parent du Roi, perſonne de nous ne voudroit le fréquenter: la politique ſeule agit dans cette occaſion. Il a trompé mille filles en ſa vie. Le plus grand de ſes plaiſirs eſt de les ſéduire, & de ſe moquer d'elles après en avoir fait ſes dupes. Vous êtes trop aimable pour être la ſienne. Vous voyez ce que je riſque en vous parlant ainſi; mais avec tant de beauté il n'eſt pas poſſible que vous n'ayez de la prudence, & que vous n'uſiez bien de la confiance avec laquelle

(*a*) Principe de liberté.

je m'explique avec vous. Le voici qui revient: Je vais changer de ton. Souvenez-vous que c'eſt à cauſe de cette politique & de ces égards .... Oui, belle Enfant, continua ce fourbe de Courtiſan, voyant approcher le Prince, vous ne ſauriez mieux faire: le Prince eſt riche & généreux: cent perſonnes de votre ſorte ſe louent journellement de ſes bienfaits. Gardez-vous bien de refuſer une ſi belle occaſion: vous vous en repentiriez à coup ſûr. La fortune vous rit: ſi vous m'en croyez, vous en profiterez. Il n'y a pas là-deſſus à répliquer.

J'étois dans une ſi grande ſurpriſe de ces deux avis contradictoires, que je fus long-temps ſans en pouvoir revenir. Cependant le Prince me preſſoit extraordinairement de le ſuivre: Je ne ſavois comment m'en défaire. Cette qualité de Prince du ſang, cette déférence que je voyois à tout le monde pour lui, m'en impoſoient malgré moi. Je me défendois, il eſt vrai; mais c'étoit avec tant de foi-

bleſſe & de timidité, qu'on devoit ſe perſuader ſans doute que, ſi je réſiſtois, c'étoit pour me faire valoir & me faire mieux acheter. Sans une Femme de qualité qui, par curioſité ſans doute, m'avoit examinée d'une loge, & qui eut pitié des perſécutions que j'eſſuyois, je ne ſais pas ce qui en ſeroit arrivé. Elle eut la malice, ou par bonté, ou par jalouſie, ou peut-être pour faire enrager le Prince, de l'appeller, & de lui dire qu'elle avoit à lui communiquer une affaire. Il fut obligé de me quitter, par politeſſe pour cette Dame, que je jugeai par-là d'une grande qualité: mais il me dit à la hâte, de l'attendre à la porte, & qu'il me rejoindroit dans un inſtant. Au lieu de me prêter à ſes déſirs, je m'eſquivai adroitement, & je regagnai mon aſyle, en béniſſant le Ciel de ce que j'en avois été quitte à ſi bon marché.

Mon Pere & ma Mere jetterent un cri de joie en voyant mon panier. Effectivement je fus auſſi ſurpriſe qu'eux, de la quantité

d'argent dont il étoit rempli. J'avois été ſi étourdie de tous les diſcours qui m'avoient été tenus, que je n'avois fait aucune attention à tous les biens dont j'étois comblée. Nous trouvâmes dans le panier le double de la veille; mais m'étant apperçue, en tirant l'argent de la corbeille, qu'il y avoit dans le fond un petit paquet fort peſant pour ſa groſſeur, je m'en ſaiſis adroitement, & le mis dans mon ſein, ſans trop ſavoir pourquoi. Le Comte & la Comteſſe de *Leonacguyna* étoient ſi occupés à compter le produit de ma journée, qu'ils ne s'apperçurent pas de mon larcin, s'il eſt permis d'appeller de ce nom un bien qui devoit naturellement m'appartenir par des raiſons inutiles à détailler. J'attendis le moment favorable pour ſatisfaire au déſir curieux de ſavoir ce que c'étoit que ce petit rouleau. Il ne tarda pas à ſe préſenter. Mon Pere, auquel j'avois rapporté des pipes & du tabac, ſortit avec tranſport pour jouir d'un plaiſir ſi long-temps attendu,

& monta ſur notre impériale pour fumer: ma Mere, qui avoit envie de nous régaler, en faveur de l'heureux changement qui arrivoit dans nos affaires, me dit de préparer le couvert. Je l'aſſurai qu'elle trouveroit tout prêt à ſon retour; & dès que je l'eus perdue de vue, je me retirai dans un coin, & tirai de mon ſein le petit paquet, avec un battement de cœur qui ne m'étoit pas ordinaire, & qui ſembloit me préſager ce qui m'arriva bientôt après. C'étoit une bourſe remplie de ſequins d'or, au nombre de cent: j'en tirai auſſi un Billet, dont la douceur m'émut juſqu'au fond de l'ame. Il étoit conçu en ces termes.

Billet.

« Vous portez des fleurs, divine » *Leonacguyna*, & je porte des fruits: » vous m'avez fait part de vos biens, je » vous fais part des miens. Si l'échange » vous plaît, & que vous vouliez le » continuer, trouvez-vous demain, une

» heure plutôt qu'à l'ordinaire, à la porte
» du ſpectacle, & frappez ſur l'épaule à une
» Femme qui aura le dos courbé, & qui
» cherchera ſur le pavé, comme ſi elle
» avoit perdu quelque choſe. Vous lui di-
» rez : je l'ai trouvé : elle vous embraſſera,
» vous donnera le bras, & vous conduira
» dans un lieu où l'on vous fera goûter des
» plaiſirs que vous n'avez jamais connus ».

Je relus cette lettre trois (*a*) fois; le ſtyle m'en parut ſi touchant, qu'elle fit l'objet de mes réflexions le reſte du jour & la nuit ſuivante. Je ne ſavois de quelle maniere me décider. D'un côté, ma curioſité me portoit à donner dans cette aventure; de l'autre, ma retenue s'y oppoſoit. Les cent ſequins enfin décidérent, & je conclus par me dire, que ſi l'on avoit débuté par me faire un préſent auſſi conſidérable, ſans m'engager à rien, je devois eſpérer la fortune la plus brillante, pour peu que je vouluſſe me prêter à des projets qui, dans le fond,

(*a*) 454. Faveur.

étoient

étoient auſſi innocens que remplis de candeur & de probité.

Cependant, afin de ne point m'expoſer avec imprudence, je réſolus de conſulter un homme que je conſidérois fort, qui avoit un grand uſage du monde, qui avoit frayé toute ſa vie avec tout ce qu'il y avoit de plus diſtingué dans le monde. Lui-même étoit né dans la plus haute élévation. On n'en doutera pas, en ſachant que ſon Pere étoit mort Couvreur des toits du Palais. Il n'y a pas lieu de douter même que *Soucanitvellis* (*a*), c'étoit le nom de cet Illuſtre, ne fût monté à cet état éminent, s'il n'eût été élevé quelques mois avant que d'avoir perdu ſon illuſtre Pere, à la dignité brillante de Laquais de mon Pere. Une condition ſi relevée ne lui permit pas de ſe faire recevoir en ſurvivance. Voilà le Sage que je voulus conſulter. Il paſſoit pour être ſi docte, & ſes avis étoient ſi reſpectés, que je me trouvai trop heu-

(*a*) Pied léger.

reuſe de pouvoir me flater d'être conduite par un ſi bon guide. Il ne pouvoit que me donner de bons conſeils, & dans la circonſtance délicate où je me trouvois, il ne pouvoit rien m'arriver de plus gracieux.

Je me rendis à ſon Palais, car depuis qu'il avoit été chaſſé de chez mon Pere, il s'en étoit fait bâtir un fort conſidérable au coin de la rue, où il vendoit des pommes, pour faire connoître ſa piété & ſes grandes qualités. Je le trouvai qui balayoit le devant de ſa porte, & qui ſe récréoit à rendre ſon pavé net. A peine m'eût-il entrevue, qu'il quitta ſon balai, & courut m'embraſſer: après des complimens réciproques, j'entrai chez lui, & je lui fis part de ma ſituation. Il me loua beaucoup de la dignité des ſentimens que je lui fis paroître, & après s'être raſé, il me parla en ces termes.

Je ſuis trop ſerviteur de Monſieur le Comte de *Leonacguyna*, votre illuſtre Pere, pour vous refuſer, ma petite

Bonne, des ſages conſeils dans l'occurrence où vous vous trouvez. D'ailleurs, je connois trop les embaras auxquels vous allez être expoſée, pour ne pas vous aider de ma prudence, de mon uſage du monde, & de tout ce qui pourroit ſervir à vous faire réuſſir. Ecoutez-moi donc avec attention, & ne perdez pas un mot de mon éloquent diſcours.

On vous recherche, petite *Leonacguyna*; & ce n'eſt pas ſans raiſon. Vous êtes jeune, belle & grande; vos yeux ſont pétillans; vous marchez bien, avez le regard modeſte, & annoncez de la pudeur, de la ſageſſe & beaucoup d'innocence: tout cela plaît, attire & attache. Mais, ô petite *Leonacguyna*, toutes ces choſes ne ſuffiſent pas pour conduire votre vaiſſeau à bon port. Il faut du manége, de l'adreſſe, & ſavoir ſe ſervir de ſes avantages, ſans cela l'on ne dure qu'un temps; la vogue ceſſe, on ſe laſſe des jolies choſes, & puis on eſt abandonnée. Le mépris ſuccede; & l'on

tombe bientôt dans les ſituations les plus triſtes & les plus déſeſpérées; & c'eſt ce qu'il faut éviter.

Mon diſcours va rouler ſur trois points. Le premier vous apprendra comment on s'engage ſans ſe compromettre; le ſecond vous fera connoître la maniere dont il faut conſerver une conquête; & le troiſieme, de quelle façon il faut ſe conduire pour faire valoir le penchant & la conſidération. Ces détails ne ſauroient être trop étudiés: je vais entrer en matiere: embraſſez-moi, & faites-en bien votre profit.

Suppoſé que vous ne m'ayez point inſtruit de vos affaires, que j'ignore où vous en êtes avec l'Inconnu qui vous fait de ſi belles propoſitions, & que vous me conſultiez pour ſavoir de quelle maniere vous devez vous conduire pour vous attirer de la conſidération, pour la ménager après vous l'être attirée, & pour la rendre profitable; je vais vous découvrir de belles choſes; vous devez au

fond de ma piété, la franchiſe avec laquelle je vous parlerai; je ne vous cacherai rien. Levez-vous, ô petite *Leonacguyna*: d'auſſi ſaintes leçons méritent bien que vous les écoutiez avec reſpect. Or oyez, & ne perdez pas un mot de tout ce qui ſortira de ma bouche: vous vous en trouverez bien, à coup ſûr, & je m'en trouverai encore mieux.

Après ce docte préambule, *Soucanitvellis* ſe déchauſſa, s'aſſit dans un fauteuil, prit des ciſeaux, ſe coupa les ongles des pieds, me donna une de ſes jambes à frotter, & continua enſuite dans ces termes.

Le peu d'eſprit & d'intelligence de la plupart des perſonnes de votre âge, leur occaſionne tous les chagrins dont elles ſe plaignent, & eſt le fatal principe des peines qu'elles ont tous les jours. Elles ſe figurent qu'il ne s'agit que d'être jolie pour plaire, & que lorſqu'elles ont plu, tout eſt conſommé. Non, non, *Leonacguyna*, ſans les reſſources de l'eſprit,

du manége & du talent de ſe faire valoir, la beauté n'eſt rien : il faut l'étayer d'une prudence adroite, ſinguliere & convenable au caractere qu'on s'eſt attaché : c'eſt le point qui décide, & c'eſt de quoi je vais vous entretenir, dès que je vous aurai enſeigné de quelle maniere il faut plaire ; & cet exorde eſt l'introduction au reſte. Il eſt d'une néceſſité indiſpenſable de la bien démontrer ; c'eſt à quoi je me flate de parvenir aiſément ; avec autant d'eſprit que j'en ai, on ne ſauroit échouer. Baiſez mes pieds, ô *Leonacguyna* ; j'entre tout de bon en matiere.

L'Homme eſt, de tous les animaux, le plus difficile à dompter, le plus difficile à conduire, le plus difficile à retenir. Si cela eſt, comme vous n'en pouvez douter, il faut apprendre l'art qui le captive, l'intelligence qui le dreſſe, la ſainte théorie qui l'amène au but propoſé. D'où vient voyez-vous tant de vos ſemblables, qui, plus aimables aſſurément que vous ne l'êtes, échouent

tous les jours, ſe font mépriſer, battre même & mettre à la porte? C'eſt qu'elles n'ont pas appris à rendre cet animal docile; c'eſt qu'elles ne ſavent point le captiver; c'eſt qu'elles ſont elles-mêmes des bêtes, plus bêtes que celles que leur beauté a captivées. Mouchez-vous, ô *Leonacguyna*: la ſainte morale va (*a*) découler, & ſe prépare à ſortir à gros bouillons.

De beaux yeux, un joli ſourire, des graces, de la taille, ſont ſans doute des avantages précieux; mais ſans l'art de vivifier toutes ces graces, elles reſſemblent à de très-belles ſtatues, que les connoiſſeurs admirent, & qui ne portent dans le cœur aucun autre ſentiment. Il s'agit d'animer la ſtatue, de la faire mouvoir, & que ces mouvemens ſoient agréables, vifs & pétillans: c'eſt-là le point eſſentiel. La beauté commence à émouvoir, le caractere ſéduit, & l'art détermine.

(*a*) 455. Faveur.

Voulez-vous plaire; armez vos regards de l'eſprit de plaire, parez vos graces naturelles des ornemens qui les font ſortir, & conſervez, au milieu d'un déſordre apparent, un fond de modeſtie qui retienne un jugement trop précipité. Une Femme dont l'œil eſt éveillé & ſemillant, & dont les charmes ſemblent, pour ainſi dire, le préſenter, reſſemble à une roſe qui ne s'étale que pour être cueillie. J'approuve très-fort cette maniere de ſe préſenter aux yeux d'un Homme dont on veut faire la conquête: elle inſpire le déſir, & il n'eſt pas plutôt conçu, qu'il aſpire à le voir ſatisfait. Voilà la maniere de ſe conduire: c'eſt le point important qui décide, & qui rend pour toujours une Fille heureuſe ou mépriſable. Soutenez votre air triomphant, ne le contraignez point, laiſſez-le agir; que vos charmes attaquent tout à la fois le cœur ébranlé par le déſir: mais que la modeſtie s'oppoſe à des aſſauts puiſſans, & devienne un bouclier qui pare les traits

qu'on vous lance avec force. Plus vous ſaurez vous défendre, & plus votre triomphe ſera ſûr & durable. C'eſt un fait certain : je veux bien vous en expliquer les raiſons.

Il y a deux ſortes de caracteres dans les Hommes : il faut qu'une Femme, qui veut réuſſir dans le monde, les connoiſſe, afin de les diſtinguer, & meſurer le temps de ſa défenſe à celui de l'attaque. Dans le cas dont il eſt queſtion, le triomphe du vainqueur devient celui du vaincu : il faut donc que l'Amant triomphe ; mais il faut qu'il triomphe avec toutes ſes forces. Si votre réſiſtance le noye dans ſes efforts, vous ne tenez plus rien. La foudre a précédé l'éclair, mais ſes coups ont été des coups impuiſſans. Il s'agit donc du moment critique ; c'eſt ce moment qui décide, & qu'il faut ménager avec ſoin.

Un Homme d'un tempérament froid, d'un caractere difficile à reſſentir, n'en déſire que plus vivement ſa défaite, & il

ſait un gré infini aux ſoins qu'on ſe donne pour y parvenir. A la veille du moment tant attendu, que cette modeſtie recommandée s'étaye, pour ainſi dire, d'une ſévérité apparente; que les complaiſances s'évanouiſſent; vous êtes ſur le trône, le ſceptre à la main: ordonnez, on fléchira, on ſe conformera à tous vos déſirs. Profitez des inſtans précieux; ils ſont chers: marquez votre éloignement pour votre défaite, & ſuppoſez que ſi elle arrivoit, vous en mourriez de douleur. Si les préſens vous ſont offerts, rejettez-les, juſqu'à ce qu'on vous faſſe un ſort ſi ſolide, que vous ſoyez au point où vous vous déſiriez: votre regne ſera court, il faut en profiter.

Mais ſi le ſujet, au contraire, auquel vous voulez vous aſſujettir eſt vif, pétillant, & qu'il ſe faſſe connoître par des endroits déciſifs; preſſez vos intérêts; plus de ménagemens, il n'en faut aucun: peu de paroles, beaucoup de conciſion. Du grand froid paſſez à la colere, s'il le

faut, ou fuyez ; & ſi vous revenez, que ce ne ſoit qu'après être nantie ; c'eſt-à-dire que les promeſſes faites pour vous gagner ſoient tenues & confirmées. Le moindre regard facile, la moindre complaiſance vous perd ; l'amour a les aîles mouillées, il ne peut plus voler ; Plutus eſt évanoui.

Ce peu de mots devroient ſuffire, ô ſage *Leonacguyna*, pour vous inſtruire : mais je veux bien, en conſidération de vos bonnes intentions, vous donner encore quelques éclairciſſemens. Tenez votre tête droite, & prêtez l'oreille avec une nouvelle attention.

Il y a des Femmes qui ſe figurent que le grand art de plaire & de conſerver leur conquête eſt d'être vive, ſémillante, étourdie, & de prévenir les déſirs : point du tout. L'Homme le plus galant & le plus emporté dans ſes plaiſirs, ne ſe plaît qu'un inſtant de ces façons libertines : tant que l'amour le bruſque, il ſouffre avec complaiſance ces petits airs

de volupté; mais ce Dieu rentre-t-il dans le ſein de ſes Etats, la raiſon prend ſa place, & voit, d'un œil ſévere, ces libertés condamnables: on rougit bientôt de les avoir ſouffert. De ce ſentiment on paſſe au mépris, & du mépris à la fuite: voilà le fruit qu'on doit attendre d'une conduite ſi peu ménagée. Il faut, pour réuſſir avec les Hommes, que la Fille du monde affecte les airs d'une Veſtale: Sans ces ménagemens judicieux, elle ne doit jamais rien attendre de l'amour; il n'eſt généreux que par caprice & par goût, il faut ſavoir ſe prêter à ſes ſituations.

Votre ſexe pêche encore par un autre excès, continua le ſage *Soucanitvellis*. A peine a-t-il triomphé d'un foible cœur, qu'il prend ſur lui un empire ſouverain: manie déplorable, & qui prouve ſon inconduite. Conſerver ſa conquête eſt un ſentiment naturel; mais vouloir la conſerver par des ſentimens impérieux, c'eſt travailler à la perdre. Une complaiſance aveugle pour un Amant qu'on a ſu cap-

tiver, eſt une imprudence impardonnable : c'eſt le gâter, & lui rendre une liberté dont on doit être jalouſe : mais vouloir la lui ravir entiérement, c'eſt achever de ſe perdre. Il faut un juſte milieu. Pour ſe conduire avec adreſſe, il eſt néceſſaire d'avoir le caractere oppoſé à celui de la perſonne avec laquelle on veut vivre toujours; mais il faut en même temps avoir l'air d'en faire un ſacrifice au goût qu'on affecte. C'eſt flater l'amour-propre de la perſonne pour laquelle on feint de contraindre ſes volontés, & ce ſacrifice plaît, & vous tient lieu de beaucoup. On eſt ſenſible à ces complaiſances affectées; elles attachent un Amant, charment ſa vanité, & l'engagent toujours de plus en plus.

Un point encore plus eſſentiel, & qui décide abſolument de la conſtance d'un Homme que nous voulons abſolument conſerver, & qui décide pleinement, c'eſt de lui laiſſer toujours quelque choſe à déſirer. Imprudentes ſont celles qui

comblent leurs Amans de leurs faveurs. Nous ſommes faits de telle maniere, qu'un ſouhait n'eſt pas plutôt accompli, que notre eſprit inconſtant & vaſte nous porte à en former un autre. Celui d'un Homme accablé par les bontés de ſa Belle, eſt de s'en éloigner, juſqu'à ce que ſes déſirs ſatisfaits renaiſſent, & lui rendent le goût que ſa généreuſe imprudence lui a ôté. Heureuſe encore celle dont l'Amant penſeroit de cette maniere! elle n'auroit qu'à attendre; le tempérament le rameneroit; mais il arrive ſouvent que cette raiſon, dont j'ai parlé plus haut, qui reprend ſon empire dès que les ſens, dans l'accablement, lui ont quitté la place, parle ſouverainement, fait naître des regrets, & engage, par un généreux effort, à ſecouer un joug honteux, dont le penchant prédominant eſt lui-même dégoûté. Tout ſe réunit alors contre une Maîtreſſe ſi peu ſage. Du dégoût on paſſe au mépris & à l'abandon. C'eſt-là la pierre d'achoppement, & le pas fatal où toutes

les perſonnes du ſexe trebuchent. Venons aux ſages moyens qui peuvent préſerver d'un inconvénient auſſi triſte : ils ſont ſolides & certains, & en les ſuivant à la lettre, on peut hardiment ſe flater de n'avoir jamais à craindre d'une ſuite auſſi déplorable. La ſageſſe les dicte, la nature s'en applaudit, & le bonheur les accompagne toujours.

Il eſt inutile de vouloir prouver que les Hommes ſont moins propres à ſacrifier à l'amour que les Femmes; l'expérience ne le prouve, hélas! que trop tous les jours. Si cela eſt, comme il n'en faut point douter, n'eſt-il pas bien affreux que l'on mette un homme dans le cas de rougir d'une humiliante ſituation? Penſe-t-on qu'il ſache grand gré à une Femme qui, par une conduite impardonnable, le met dans le cas d'avoir à ſe plaindre de l'avare nature, qui, par une prévoyance & une ſageſſe autant reſpectable que divine, a retranché le ſuperflu d'un plaiſir qui n'avoit été accordé que pour la régénérer?

Cette réflexion ſuffit : venons à la pratique de la théorie.

Convenez donc, ô Vierge illuſtre, continua le même *Soucanitvellis*, que le ſecret merveilleux de conſerver une conquête eſt de ne point ſe mettre dans le cas dont nous venons de parler. Pour régner même ſouverainement ſur un cœur, il faut, comme un Médecin prudent, proportionner la doſe du plaiſir à la portée de celui qui le reçoit. Tout Homme qui ſait réſiſter à un appétit dévorant, prend toujours ſes repas avec un nouveau plaiſir. Avouez même, que ſi l'heure ſe fait attendre, qu'il aſpire à l'entendre ſonner : à l'application, ô *Leonacguyna*; je n'en dis pas davantage. Vous avez de l'eſprit; profitez des lumieres dont je viens de vous faire part. Le temps me preſſe; l'on m'attend : adieu. Revenez quand il vous plaira, vous me trouverez toujours tout prêt à vous faire part de mes ſages avis. Après avoir proféré ces mots, le pieux *Soucanitvellis* ſe baiſſa, me préſenta la

gorge, baiſa la (*a*) mienne, & me mit hors de chez lui par les épaules, avec un ſourire flateur & une bonté qui m'arracha des larmes, & qui me fit comprendre que je n'avois pas dans le monde un ami plus fidele. L'expérience m'a prouvé que j'avois penſé de lui comme je le devois.

Je m'en retournai au logis avec une ſatisfaction difficile à exprimer. L'on m'attendoit avec impatience. Mon Pere m'embraſſa avec tendreſſe, & me reçut en me donnant deux bons ſoufflets. Je fus ſenſible à ces marques de bonté. Ma Mere ne lui céda en rien, & me donna vingt coups de pieds dans le ventre: une révérence profonde lui fit connoître combien j'étois reconnoiſſante de ces nouvelles preuves de tendreſſe. Après cette réception, on me chaſſa dans ma chambre ſans ſouper, & gaie comme je devois être après un traitement auſſi doux, je paſſai la nuit très-agréablement.

(*a*) 456. Faveur.

A peine fut-il jour, que j'éveillai ma Mere en jurant. Il s'agiſſoit de m'aider à m'habiller, & de relever mes graces naturelles de tous les ajuſtemens qui pouvoient les apprécier. Le Comte de *Leonacguyna* s'empreſſa de ſon côté à les faire valoir; & pour me marquer ſa tendreſſe, il ſe mit à danſer dans la chambre, afin de me tenir le cœur gai pendant que ma Mere me laçoit. Nous nous entretinmes enſuite de la maniere dont nous devions employer l'argent qui devoit revenir de mes bouquets; (car j'étois trop bien élevée pour leur faire part de mes deſſeins ſecrets). Mon Pere, dont la naiſſance élevoit les ſentimens, propoſoit d'acheter des chevaux, & ſe flatoit qu'en les revendant, il y trouveroit un profit conſidérable, & ſuffiſant pour reprendre le ton qui convenoit à ſa qualité. Vous concevez bien, par cet arrangement, nous dit-il, qu'il ne nous en coûtera rien pour reprendre un caroſſe, & qu'il ſera entretenu aux dépens du Public.

J'étois fort de ce ſentiment ; mais la douceur & la complaiſance de ma Mere, qui le rejetta, nous fit changer d'avis, avec menace que ſi nous ne nous y conformions, elle prendroit ſon parti, ſe ſaiſiroit de l'argent, & nous abandonneroit à notre mauvais ſort.

La Comteſſe de *Leonacguyna* avoit une ſorte d'eſprit qui ne ſe prêtoit jamais à la maniere de penſer des autres, & qui la rendoit reſpectable à tous ceux qui la connoiſſoient. Je ne conçois pas, dit-elle à mon Pere, après qu'il eut expoſé ſon avis, comment vous pouvez donner dans la chimere, & prendre tout d'un coup un vol ſi audacieux ? Je ſais que votre naiſſance vous ſéduit, & vous porte à choiſir l'état dont vous venez de parler ; mais il faut, en homme ſage, proportionner ſes vues à ſes moyens. Le métier de vendre des roſſes eſt au-deſſus de votre condition : un ſort ſi brillant enfanteroit l'envie de tous les gens de qualité, & je ne vois pas l'utilité de ſe les

mettre à dos. Renonçons donc à cette viſion; prenons un parti ſage, & qui ſoit convenable à notre qualité, ſans nous attirer l'envie de perſonne. Quel ſera ce parti? D'acheter deux pieces de vin, de louer une petite cave, & de tenir une honnête taverne. Je recevrai l'argent, vous ſervirez les buveurs, & ma Fille, qui eſt jolie, ſe tiendra ſur la porte, & par un ſourire continuel & de ſages minauderies, engagera les paſſans à venir ſe déſaltérer. Mon Pere fut ſi pénétré de la ſageſſe de ce nouvel avis, qu'il nous embraſſa l'une après l'autre, en jurant ſur ſon ame qu'il étoit bon, & qu'il n'y avoit pas de Gentilhomme qui ne ſe tînt honoré d'un ſi bel emploi.

Je feignis de me rendre à cet avis. Dans le fond il ne me plaiſoit pas. S'il m'avoit été permis de donner le mien, j'aurois conſeillé à mon Pere de ſe faire Limonadier; la profeſſion me paroiſſoit plus convenable à ſa qualité de Comte, & plus conforme à ma façon de penſer. Mais la Comteſſe de *Leonacguyna* avoit

prononcé, il falloit obéir; c'étoit une déciſion ſans appel.

Cependant l'heure du rendez-vous qui m'avoit été donné étant arrivée, je ſortis, dans la ſage intention de m'expoſer à tout ce qui pourroit m'en arriver. Il n'étoit pas poſſible que j'euſſe à me plaindre un jour de l'inconnu qui me le propoſoit. Ses intentions me paroiſſoient ſi droites, & ſon ſtyle annonçoit tant de probité, que je me faiſois d'avance un plaiſir inexprimable de conférer avec un ſi honnête homme. Les ſuites, hélas! ne prouveront que trop combien il faut être en garde ſur les préjugés.

En arrivant à la porte du ſpectacle, je trouvai une charette d'une toile verte, attelée d'une roſſe & d'un petit ânon qui la précédoit. Je jugeai, à la magnificence de cet équipage, que le Seigneur auquel il appartenoit devoit être un des plus opulens. A peine fus je à portée d'être reconnue d'un homme qui étoit dans la voiture, qu'il en deſcendit, & courut au

devant de moi. Son habit étoit d'un beau cuir de vache, & ſa propreté au-deſſus de toutes les expreſſions. Il s'approcha de moi le plus reſpectueuſement du monde, me baiſa à la (*a*) bouche, & me dit que ſon Seigneur & ſon Maître lui avoit ordonné de m'attendre & de me conduire à ſon hôtel. Je lui fis une révérence fort profonde, & montai dans la voiture avec lui. Nous allâmes à tire-d'aîle. Nous étions à une portée de fuſil du ſéjour de l'Inconnu, & nous ne fûmes que quatre heures à y arriver: jamais a-t-on vu une pareille diligence?

Le Maître-d'Hôtel de cet homme aimable qui m'avoit écrit, & chez lequel je me rendois, me conta, en s'arrachant les poils du nez, que ſon maître s'appelloit *Reidivot*, & qu'il étoit un des plus honorés du fauxbourg où il demeuroit. Il occupoit la plus belle charge du monde; il vendoit du vinaigre en gros, & ſes enfans en détail. Il avoit acquis,

(*a*) 457. Faveur.

dans ce reſpectable emploi, des biens immenſes. Je ne m'en étonnai pas, en jettant les yeux ſur la voiture qui nous conduiſoit & ſur ſon attelage. Le Maître-d'Hôtel ſourit à mon admiration, & me dit que cet équipage étoit le moindre des biens, & qu'il ne ſervoit qu'aux gens de ſa maiſon, ou tout au plus à reconduire les femmes qui venoient le voir; mais que ſi je continuois à régner ſur le cœur de ſon maître, comme il y avoit grande apparence, j'aurois le doux avantage d'être promenée au Cours dans un tonneau, dont la garniture étoit de lie ſéche, & qui étoit bien le plus ſuperbe char qu'on eût jamais vu de deux yeux. Il me vanta enſuite la richeſſe de ſes appartemens, meublés de ce qu'il y avoit de plus rare; & pour m'en donner une idée, il m'apprit que la tapiſſerie de ſa chambre à coucher étoit faite de coquilles d'œufs collées par les culs contre la muraille avec beaucoup de ſoin, & dont les jaunes deſſéchés faiſoient les nuances & les bordures. Le

lit étoit d'un bois pourri de chêne à quenouille, en forme de triangle, & les rideaux de canevas, enluminés de couleurs à freſque. En falloit-il davantage pour me ſurprendre l'imagination? Hélas! je ne fus que trop la dupe de ma vanité! Vous ne ſerez pas long-temps à en juger.

Il étoit preſque nuit lorſque nous arrivâmes. Deux Laquais en chemiſe m'attendoient au bas de l'eſcalier, avec chacun une terrine remplie de graiſſe allumée, pour me conduire dans l'appartement de leur Maître: excès de politeſſe dont on vouloit me combler, de crainte que d'autres lumieres ne tachaſſent mes habits. Je jugeai, par cette attention toute polie, de la façon du Maître, de ſon amour pour moi, & je lui en ſus, dans le fond de mon cœur, un gré infini. Il m'attendoit au haut de ſon eſcalier en habit décent; c'eſt-à-dire en veſte & en bonnet de nuit. C'étoit un Jeune homme de cinquante à cinquante-cinq ans, dont l'air eſt doux & bruſque, & qui n'a pas

ſon

ſon pareil pour l'eſprit & pour la politeſſe. Pour vous en donner des preuves, je vous ferai le détail de la réception qu'il me fit. Mais qui auroit cru, après de ſi beaux commencemens, que la fin fût ſi triſte! Hélas! que l'homme eſt double & faux, & qu'on doit être ſur ſes gardes avec de tels animaux!

Cette apoſtrophe étoit trop gracieuſe pour ne pas en marquer ſa reconnoiſſance à la belle *Leonacguyna*. Nous fûmes tous l'embraſſer; après quoi elle ſe racla la langue, & continua en ces termes.

Lorſque j'eus monté l'eſcalier, & que je me préparois à embraſſer modeſtement l'illuſtre *Reidivot*, il me dit d'attendre dans l'anti-chambre, qu'il alloit s'enfermer dans ſon appartement, afin de me recevoir en cérémonie, comme il convenoit. Il me tint deux heures à m'ennuyer avant que de me faire avertir. Je ſentis toute la délicateſſe de ce beau procédé. Après ce temps il m'envoya dire que je pouvois entrer, & il fit même

embaraſſer les portes de pluſieurs bûches, afin que je fuſſe obligée de paſſer par-deſſus. Ingénieuſe adreſſe pour que je me laiſſaſſe tomber, afin d'avoir l'attention de me relever lui-même. Il eſt vrai que je me trouvai innocemment impolie, & que j'eus une ſi grande attention à me tenir, que je lui dérobai ce doux plaiſir; & j'eus tort: car il avoit fait apprêter ſur une table de la charpie & du vin chaud, pour me panſer des contuſions qu'il eſpéroit que je me ferois en tombant. Le deſtin en ordonna autrement.

Lorſque je fus parvenue juſqu'à ſa chambre, il ſe mit dans un fauteuil, ſe fit frotter la tête, & me laiſſa debout. Il étoit heure de dîner alors; on le ſervit. Je fus bien étonnée de la ſomptuoſité de ſon repas & de la délicateſſe des mets qui lui furent préſentés. Un pied de bœuf mariné couronnoit un potage aux pois, dont l'odeur ſentoit délicieuſement la fiente de pigeons. A côté de ce plat furent placés une aſſiette d'eſcargots à

l'huile bouillante, & un ventre de bouc à l'étuvée. Je ne ceſſerois point ſi je faiſois la deſcription de ce repas. On lui ſervit douze mets dans ce goût, plus appétiſſans les uns que les autres.

Pendant ſon dîner il eut la politeſſe de ne point me faire aſſeoir. J'étois debout dans un des coins de la chambre, & je ne me raſſaſiois point d'admirer cet aimable homme. Pour lui, il mangeoit avec des graces ſurprenantes. Il ne ſe ſervoit d'aucun des inſtrumens de la table: ſes doigts prenoient dans le plat, & lorſqu'il changeoit de mets, il lavoit ſes mains dans ſon verre, & ſe les eſſuyoit aux manches de ſa chemiſe, par un excès de propreté, pour ne point ſalir ſa ſerviette. Lorſqu'il buvoit, il chantoit dans ſon verre, & obligeoit le vin qui y étoit à faire des glou glou à force d'y ſoufler: il buvoit aſſurément avec bien de la dignité.

Toutes les fois qu'il jettoit les yeux ſur moi, il ſe renverſoit dans ſa chaiſe,

ſe mettoit à ſifler, & puis il me montroit au doigt à ſes gens, & rioit enſuite à gorge déployée; quand il m'honoroit de ces diſtinctions, je faiſois une profonde révérence en baiſſant les yeux. La modeſtie & un penchant naiſſant combattoient; j'étois comblée de la ſituation où je me trouvois.

A peine le repas fut-il achevé, qu'il fit retirer tout le monde. Approchez-vous, Petite, me dit-il en couſant un bouton qui manquoit à ſon habit; je vous ai vue au ſpectacle, & vous m'avez plu: je puis vous faire un ſort heureux. Je ſuis ſujet à une incommodité que les Anciens nommoient *Debarnel* (*a*), qui ne me laiſſe pas un moment en repos; & je cherche depuis long-temps une Fille de votre âge, afin qu'elle ſoit toujours à portée de me frotter (*b*) la tête, & de calmer le feu qui me dévore lorſque l'accès me ſurprend. Si le traitement le

(*a*) La Migraine.

(*b*) 458. Faveur.

plus honorable & le plus doux peut vous ſéduire, vous n'avez qu'à reſter ici; l'on y aura pour vous toutes ſortes d'attentions.

Ce diſcours me plut fort; je n'en témoignai cependant rien: j'étois bien aiſe de le laiſſer aller en avant. Il continua dans ces termes.

Afin de vous faire voir d'un coup-d'œil toute la félicité qui vous attend ſi vous répondez à mes déſirs, apprenez, ô belle *Recga* (*a*), la maniere dont vous ſerez traitée chez moi. Premierement, vous y ſerez la maîtreſſe abſolue de vos volontés. Vous vous y leverez tous les jours quand vous voudrez, à quatre heures du matin. Vos occupations auront plus l'air de délaſſement que de récréation: vous arroſerez mes jardins pour vous amuſer; vous tirerez de l'eau; vous tiendrez la cuiſine nette, ferez les lits, aurez ſoin de battre & raccommoder mes habits, de blanchir tout le linge, de préparer à manger, & tout

(*a*) Demoiſelle.

faire encore un ſort plus heureux, ſi cela eſt poſſible, que celui que vous aurez eu chez moi : & en vous faiſant mes adieux, je ne vous donnerez rien généreuſement; au contraire, je vous fouillerai moi-même, & ſi je vous trouve la moindre choſe qui vaille la peine d'être conſervée, j'en ferai mon profit, & je le garderai pour l'amour de vous.

Je fus tout étonnée de ces excès de bonté en ma faveur, & j'en fus ſi tranſportée, que je pris mon parti ſur le champ. Le ſort que vous me préparez eſt trop doux, répondis-je à *Reidivot*, & les avantages trop conſidérables, pour que j'héſite un moment à les accepter. Mais, Seigneur, continuai-je en ouvrant les yeux modeſtement, qu'il vous plaiſe de m'accorder une grace. Vous n'avez qu'à parler, interrompit précipitamment cet homme aimable & généreux, en me tournant les épaules, & en me regardant de travers; je ſuis prêt à ne vous rien accorder.

Sur ce pied, repris-je avec une feinte langueur, je ſuis au comble de mes vœux: cette grace eſt ſi naturelle à demander, & prouve ſi bien la bonté de mon cœur, que je ne crains pas d'en haſarder la priere. J'ai un Pere & une Mere dont je ſuis aimée tendrement, & dont je fais la félicité: il ne conviendroit pas que je les quittaſſe ſans leur faire une politeſſe; j'y ſuis réſolue. Vous trouverez donc bon, s'il vous plaît, qu'ils ne ſachent rien du parti que je prends aujourd'hui, de les abandonner dans leur miſere, & de ne leur jamais donner de mes nouvelles. Après un procédé ſi attentif & ſi beau, je ſerai ſatisfaite de mes ſentimens, & j'aurai la conſolation de penſer qu'ils ſe déſeſpéreront de mon abſence, ſans m'en embaraſſer aucunement.

Reidivot fut ſi frappé de la grandeur de ce dernier ſentiment, qu'il leva les bras au ciel, & s'écria: Pour cela, voilà le comble de l'héroïſme, & je fais

l'acquiſition d'un vrai tréſor. Il me dit à ce ſujet les choſes les plus gracieuſes & les plus polies; & dès ce moment je m'attachai à lui de tout mon cœur.

Avant que de ſortir pour une affaire indiſpenſable qui l'y obligeoit, il me recommanda, par deſſus toutes choſes, la fidélité. Malgré toutes vos bonnes qualités, me dit-il, je ne ferois aucun cas de vous, ſi vous manquiez de celle que je vous recommande. Je l'aſſurai, ſans jurer, qu'il ſeroit content de ce côté; & tranquille après un pareil ſerment, il ſortit avec un air de ſatisfaction dont je lui ſus un gré infini.

A peine fut-il éloigné, qu'une femme au viſage antique & ratatiné vint me tenir compagnie, & me faire compliment ſur les faveurs ſurprenantes dont on aſſuroit que j'étois honorée. Pour me prouver que la jalouſie n'entroit pour rien dans ſon compliment, elle m'ordonna de deſcendre, & m'occupa aux emplois les plus bas de la maiſon. Cette bonté d'ame

me ſurprit. Les Femmes, ordinairement, ſont jalouſes des préférences qu'on donne à une autre, & je ne m'attendois pas que celle-ci eût pour moi de pareilles diſtinctions : ce trait de grandeur d'ame me toucha, & je lui proteſtai fort que je ne l'oublierois jamais.

Pendant que je me délaſſois à ces viles occupations, je me ſouvins de la fidélité qui m'avoit été ſi fort recommandée : je ne ſavois ce que c'étoit, & j'étois fort embaraſſée de la maniere dont je l'apprendrois.

Pour n'avoir rien à me reprocher de ce côté, je fus (*a*) trouver un jeune homme qui battoit ſeul du grain dans une grange, & je le priai modeſtement de m'apprendre ce que c'étoit que la fidélité. Il ne ſe le fit pas redire deux fois ; il quitta ſon travail, me dit les choſes les plus pathétiques, pour me prouver qu'il n'y a rien dans la vie de plus ſacré que la fidélité, & après avoir

(*a*) 459. Faveur.

fini, il m'aſſura, que pour la connoître parfaitement, il falloit une conférence de lui à moi, & une docilité à l'épreuve. Je lui promis d'être ſoumiſe, & de me prêter de bonne grace à tout ce qu'il exigeroit de moi. Il m'avoit l'air d'un garçon ſi ſage & ſi bien inſtruit, que je me (*a*) remis entierement entre ſes mains. J'eus lieu de me ſavoir bon gré de ma confiance. Il me (*b*) mit dans un moment au fait de mes doutes, & pour que je n'euſſe rien à déſirer, il ſe fit un devoir de reprendre (*c*) pluſieurs fois le même diſcours, & de me répéter ſes leçons. Pour être inſtruite à fond, il faut plier, je le (*d*) fis, & je fus bientôt inſtruite autant que je pouvois le déſirer. En moins de deux heures je me trouvai la plus habile perſonne de mon âge. Ce jeune homme montroit bien: c'étoit un vrai plaiſir que les preuves qu'il donnoit de ſa capacité. Auſſi ne m'en (*e*) laſſois-je point, & s'il

(*a*) 460. Faveur. (*b*) 461. Faveur. (*c*) 462. Faveur. (*d*) 463. Faveur. (*e*) 464. Faveur.

m'en avoit cru, je me ſerois livrée entiérement à une ſi belle étude. Que la ſcience a de charmes, quand on eſt parvenue au point d'en ſavourer les douceurs! Auſſi dès ce moment on n'eſt plus en état d'ambitionner d'autres biens.

Le jeune homme m'avoit déjà miſe au fait de la maniere dont l'homme avoit été créé. Afin de ne me rien laiſſer à déſirer ſur cet article, il s'étoit ſervi d'un pinceau (*a*), avec lequel il me traçoit ſes figures; nous en étions déjà au (*b*) déluge, lorſque *Reidivot* parut tout-à-coup, & me ſurprit dans l'extaſe où j'étois de la connoiſſance d'une ſi belle hiſtoire. Je ſuis bien aiſe, me dit-il en me tendant la main, que vous employiez votre loiſir à des occupations auſſi naturelles: il ne tiendra pas à moi que vous ne goûtiez ſouvent les mêmes plaiſirs. Je lui répondis avec la modeſtie dont j'ai toujours fait mon plus doux appanage. Il me loua de ma pudeur,

(*a*) 465. Faveur. (*b*) 466. Faveur.

& pour me faire connoître qu'il ne déſapprouvoit pas les ſoins que je me donnois pour être inſtruite, il ordonna au jeune homme de me faire répéter ce qu'il m'avoit enſeigné. Celui-ci voulut s'excuſer, & l'engager à remettre la partie à une autrefois, repréſentant qu'il y avoit déjà plus d'une heure qu'il travailloit à m'inſtruire, & qu'il n'étoit pas poſſible d'en faire davantage. *Reidivot*, qui vouloit être obéi, le contraignit à ſatisfaire à ſes déſirs. Je répétai (*a*) ma leçon; mais voyant que ſes argumens étoient ſans force, & qu'ils ne faiſoient pas ſur moi l'impreſſion qui convenoit, le Patron prit ſa place, & montra, par des preuves certaines, combien il étoit expert dans ces ſortes de matieres. Je m'en trouvai (*b*) très-bien; & avant trois mois je profitai ſi particulierement des leçons diverſes que je me faiſois donner par tous ceux (*c*) qui venoient à la maiſon, que tout le monde s'en ap-

(*a*) 467. Faveur. (*b*) 468. Faveur. (*c*) 469. Faveur.

perçut, & déclara hautement, qu'au bout de ſix je ferois connoître, en mettant une production au jour, que j'avois une mémoire admirable, & que j'avois parfaitement retenu tous les préceptes qu'on m'avoit donnés. Je pris un tel (*a*) goût pour la ſcience que le jeune homme m'avoit enſeignée, que je ne pouvois être une heure ſans m'y (*b*) appliquer (*c*); j'étudiois avec le premier venu.

Juſques-là *Reidivot* ne s'étoit point déclaré. J'avois vécu chez lui ſur le même pied que j'y avois été inſtallée. J'aurois bien ſouhaité qu'il m'épouſât, mais je n'oſois le lui laiſſer entrevoir. Il me ſembloit que ma conduite devoit parler en ma faveur; & elle étoit ſi ſage, que j'avois lieu de me flater d'un bonheur ſi doux: mais il m'examinoit & ſe taiſoit; je ne ſavois que penſer d'un tel procédé.

Dans l'incertitude cruelle de la maniere dont je devois me conduire pour

(*a*) 470. Faveur. (*b*) 471. Faveur. (*c*) 472. Faveur.

venir à mes fins, je me rendis un jour, avant le ſoleil levé, dans un ſaint (*a*) *Ledrob*. Après y avoir fait ma (*b*) priere avec un jeune homme que j'y trouvai, je m'en retournai à la maiſon. Mes yeux reſpiroit tellement la bonne action que je venois de faire, que les valets de *Reidivot* s'en apperçurent, & me prierent de leur faire part des biens que je venois de recevoir au ſaint *Ledrob*. Je fus touchée de leur ſage déſir, & pour ne point faire de jaloux, je les (*c*) entretins, les uns après les autres, du bonheur d'aſſiſter aux ſaints Myſteres, & leur fis comprendre, par des (*d*) actes déciſifs, que la véritable ſageſſe étoit le port de la félicité. Ils prirent tant de goût à une morale auſſi pieuſe, qu'ils (*e*) s'approcherent tous de moi à la fois. *Reidivot*, qui ſurvint, me ſurprit dans un exercice auſſi louable, & il en fut ſi édifié, qu'il ſe déclara dès-lors, & me

(*a*) 473. Faveur. (*b*) 474. Faveur. (*c*) 475. Faveur. (*d*) 476. Faveur. (*e*) 477. Faveur.

jura, ſur l'honneur dont il ne faiſoit plus de cas, qu'il m'épouſeroit avant huit jours, & que je ſerois ſa chaſte & ſa légitime Epouſe. Tranſportée d'un bonheur ſi réel, mais ineſpéré, je me jettai à ſes pieds, & je lui jurai une reconnoiſſance ſans égale. Il me prit par les cheveux & m'embraſſa; mon tranſport lui plut, & au bout du temps preſcrit il ratifia ſa parole, & me mit enfin au port déſiré.

Qui croiroit, ô vous qui m'écoutez, continua la ſage *Leonacguyna*, qu'un tel bonheur dût être ſuivi des traverſes que je vais vous détailler! Oh, le plus perfide de tous les hommes! Etoit-ce-là ce ſort heureux que tu me promettois? A peine fus-je déclarée la femme de *Reidivot*, que cet ingrat, ce traître, ce malhonnête homme, me défendit de n'avoir plus aucun commerce avec aucun autre homme. Croiriez-vous que ce ſcélérat pouſſa la barbarie au point de me défendre brutalement de ne point mettre les

pieds dans un *Ledrob*, en me jurant inhumainement que ſi j'étois aſſez hardie pour lui déſobéir jamais, il me couperoit les oreilles, & me mettroit dans un état que je n'en pourrois revenir.

De pareilles menaces m'effrayerent. Je fus un temps ſans oſer regarder perſonne entre deux yeux, dans la crainte que mon impitoyable Mari ne me tînt ſcrupuleuſement la parole qu'il m'avoit donnée: mais un jour qu'il revint pénétré d'une ſainte yvreſſe, je lui demandai avec tant de larmes, après nous être couchés, de permettre que ſon Charton vînt m'entretenir auprès de lui, qu'il me l'accorda. Il fit même les choſes ſaintement, & permit que le pauvre garçon, à cauſe du grand froid qu'il faiſoit, ſe mît dans mon lit. Croiriez-vous, après un procédé ſi généreux, ce qui va ſuivre? Non, non, illuſtres qui m'écoutez, vous ne le devinerez pas; il faut vous rapporter ce dernier trait de mon hiſtoire avec toutes les particularités qui l'accompagnerent.

Mais, hélas ! en aurai-je la force ? Déja ce ſouvenir fatal m'émeut & m'accable : mes pleurs s'ouvrent un paſſage à travers mes paupieres ; je ſuccombe, je treſſaillis, je tremble, mes ſens m'abandonnent. En achevant ces mots, la belle & trop malheureuſe *Leonacguyna* ſe laiſſa tomber ſur un oreiller, & parut dans l'état d'une perſonne qui va rendre le dernier ſoupir.

Nous nous levâmes tous à ce cruel accident ; chacun propoſa les moyens de la faire revenir de ſa foibleſſe. L'un lui cracha au viſage pour la rappeller à la vie ; un autre lui mit les doigts dans le nez ; un troiſieme la ſoufletoit & la tiroit par la langue : aucun de ces remedes efficaces ne réuſſiſſoit. Un Grec d'origine aſſura qu'il avoit un ſecret infaillible pour ces terribles occaſions, & pour le prouver, il nous conta trois hiſtoires, qui durerent cinq heures d'horloge, & que nous écoutâmes avec impatience, dans le déſir preſſant que nous avions de ſou-

lager la Malade. Mais ce ſecret tant vanté ne put rien faire dans cette occaſion. Il nous avoit cependant paru infaillible, & il falloit que *Leonacguyna* eût le diable dans le corps pour qu'il n'opérât pas. Ce Grec habile avoit tiré un couteau, & avoit raclé la peau de la tête de la Souffrante, juſqu'à ce qu'il en eût décharné l'os. Nous ne pouvions nous imaginer que ce ſecret aimable ne réuſsît pas, ſelon les hiſtoires qu'il nous avoit rapportées. Il avoit fait revenir de leur foibleſſe plus de vingt Rois & Reines, en leur raclant ainſi le crâne; mais, malgré ſes rodomontades, il n'en vint pas à ſon honneur, & il fut ſi piqué des cruelles railleries que ſes camarades lui firent dans cette occaſion, qu'il frappa du pied contre terre, leva les yeux au ciel, prit ſon couteau & le remit dans ſa poche, avec un air qui prouvoit aſſez ſa douleur & ſon déſeſpoir.

Que faire cependant? La ſage *Leonacguyna* ne revenoit point de ſa létar-

gie : il y avoit tout à craindre qu'elle n'eût des ſuites les plus fâcheuſes. On tint de nouveau conſeil à ce ſujet. Le Chef du *Pedacdergors* étoit un homme vénérable, qui avoit blanchi dans les plus reſpectables *Baratcas* (*a*) : perſonne ne l'ignoroit, & cela lui attiroit une conſidération extrême de tout le monde. Il n'eut pas plutôt ouvert la bouche, que nous l'environnâmes tous. Nous ne doutions pas qu'il ne nous dît les plus belles choſes du monde ſur le ſujet dont il étoit queſtion. Nous ne nous trompâmes pas. Après s'être donné quelques coups de peigne, & avoir enfoncé ſon chapeau, il nous parla en ces termes.

« J'ai fait quelques réflexions, Enfans, » ſur l'état où ſe trouve la ſainte Fillle » que vous avez devant vous, & dont » la ſituation vous fait tant de pitié. Je » crois, en uſant d'un remede dont je » vais vous donner la recette, qu'elle ou- » vrira ſes beaux yeux, & qu'elle ſera

(*a*) Commiſſions.

» en état de nous achever ſon admirable
» hiſtoire. Approuvez-le ou non, *Ne-*
» *moſeju* ».

Nous fûmes tous dans l'étonnement de la maniere conciſe & éloquente dont ce peu de mots furent proférés: nous frappâmes des mains en ſigne d'applaudiſſement. Ce mouvement fut plus fort que notre curioſité. Le ſaint Vieillard continua ainſi.

« Que chacun de vous allume ſa pipe;
» nous ſommes douze, cela fera douze
» pipes. Le tabac a la propriété de faire
» fermenter les humeurs: il faut mettre
» ces douze pipes toutes allumées dans
» un endroit honnête, dont le nom ne
» me revient pas actuellement, ce dont
» je vous demande pardon (nous le
» nommâmes tous à la fois). Vous m'en-
» tendez; cela ſuffit: je n'ai rien à dire
» de plus ».

Je fus ſi émerveillé de la fineſſe de ce ſecret, que j'en donnai un ſoufflet à un de ceux qui étoient le plus proche de

moi. Je ne perdis rien de ma politeſſe; il m'en rendit une demi-douzaine, en m'ôtant ſa toque. Je m'en tins là. On tenoit conſeil pour ſavoir de quelle main on s'y prendroit pour préſenter le remede imaginé. Pour éviter les jalouſies, s'écria le Vieillard en levant ſon bâton pour impoſer ſilence, perſonne de nous ne rendra ce pieux office. Appellez cette Femme qui paſſe, qu'elle ſe charge du faiſſeau de pipes, que chacun mette ſa toque devant ſes yeux pendant l'opération, & point d'infidélité, ſur peine de déſobéiſſance.

Après ces mots qui impoſerent, la Femme fut appellée, & ſe prêta avec plaiſir à ce qu'on déſiroit d'elle. ô Vertu admirable du remede ſpécifique! ô Miracle ſans pareil! A peine *Leonacguyna* eût-elle reſpiré cette fumée ſpiritueuſe, qu'elle ouvrit les yeux, jetta un grand cri, & les referma pour jamais.

Qu'on juge de la ſituation où nous nous trouvâmes tous à ce gracieux évé-

nement. On éleva la vertu du remede juſqu'aux cieux. Le ſaint Vieillard qui l'avoit donné, reçut les complimens qui lui furent faits à cette occaſion avec beaucoup de modeſtie. Cependant il ne put s'empêcher de s'écrier: Je l'avois bien dit, que mon remede opéreroit ; mais, à dire le vrai, qui peut réſiſter au premier mouvement de l'amour-propre? Il reçut néanmoins une petite mortification dans ce triomphe flateur. Le Grec la lui donna. Il aſſura qu'il avoit contribué, autant que lui, par ſon raclement, à la fin de la létargie de *Leonacguyna*. Tout le monde fut ſi ſcandaliſé de ſon injuſtice, qu'on me mit par les épaules à la porte, en me menaçant de me tordre le col ſi j'étois aſſez hardi pour remettre jamais les pieds dans ce reſpectable lieu. J'obéis; je remontai ſur mon ſiége, & je regagnai ma maiſon, en faiſant des réflexions morales ſur l'inſtabilité de toutes les choſes humaines. Je venois d'en voir des exemples bien poſitifs & bien propres à me

faire perſévérer dans le chemin de la vertu.

Dearchealb en étoit-là de ſon hiſtoire, lorſque l'on ſe trouva au degré par lequel on remontoit au Palais. Reſtons-en-là pour aujourd'hui, s'écria le Roi au premier Ecuyer en s'appuyant ſur ſon épaule & en lui donnant une nazarde; à la premiere occaſion vous continuerez. J'ai beaucoup d'impatience d'entendre la ſuite de votre hiſtoire : les faits en ſont héroïques, ſérieux, & peuvent être propoſés pour modele à ceux qui ſe piquent de vouloir être honnêtes gens. Il n'y a qu'une choſe qui m'étonne : c'eſt que juſqu'ici je ne vois pas que vous ayiez beaucoup à vous louer des Femmes. *Oteilmotie*, que vous m'avez tant vantée, n'a rien fait, ce me ſemble, pour vous, qui mérite de la reconnoiſſance. *Leonacguyna* n'a pas été plus généreuſe en votre faveur : quelle raiſon puiſſante peut donc vous rendre le partiſan de ce malheureux ſexe? Votre Majeſté n'eſt pas encore à la

fin

fin de mes aventures, interrompit reſpectueuſement *Dearchealb* en crachant en l'air ; qu'elle attende, elle connoîtra que je ne lui en ai pas impoſé.

Il n'y avoit rien à répliquer à ce diſcours : auſſi le Roi n'y répondit-il pas. Il donna quelques ordres au premier Miniſtre avant que de ſe retirer, & il remit à la nuit du lendemain le voyage à *Lodeorbarli*. Après avoir fait un ſigne obligeant à *Croſeliveſgol* & à *Dearchealb*, il rentra dans ſon appartement, & ſe fit mettre dans ſon lit, où, malgré ſes inquiétudes nouvelles, il dormit profondément trente heures ; ce que ſes Médecins attribuèrent à la mélancolie qu'on lui remarquoit depuis quelque temps.

Pendant que le ſage *Tanitbudan* eſt livré aux charmes du ſommeil, voyons ce que fait l'aimable *Urgocenie*. Elle mérite aſſurément notre attention par toutes les graces dont elle eſt ornée, & parce qu'elle devient le ſalut de ſon ſexe proſcrit. O Fille inimitable ! ô Modele

de toutes les Femmes! Guidez ma plume, éclairez-moi! Sans vous, que puis-je? Sans mon imagination échauffée par vos ſaintes inſpirations, que deviendrois-je? Vous m'exaucez; je me ſens tout en feu, mon imagination petille: continuons.

Dès que cette aimable Fille fut dans l'appartement où *Dearchealb* l'avoit conduit, elle ſe jetta ſur un lit de repos qui ſe préſenta à ſes yeux, & elle s'abandonna aux réflexions les plus profondes. Elle ne pouvoit comprendre les motifs de l'ordre qui lui avoit été donné de conter ſon hiſtoire, & les raiſons qui la tiroient de ſon domicile précédent. Quelquefois elle ſe perſuadoit que ce changement ne pouvoit que lui être avantageux: Peut-être, s'écrioit-elle, le ſort de mon ſexe va t-il changer. L'aimable Roi ſous lequel nous vivons, ne peut-il pas revenir du fatal préjugé où il eſt contre nous? Il eſt le plus ſage de tous les mortels: mon Pere me l'a aſſuré cent fois. Il n'eſt pas poſſible qu'il perſiſte plus long-temps

dans ſes funeſtes réſolutions. Le Pere de la lumiere fera étinceler ſur ſon ame ſes rayons lumineux: je l'en prie tous les jours, & bientôt le calme ſuccédera à l'orage. O Ciel! que tu ſois à jamais béni!

Après ce ſentiment pieux, *Urgocenie* s'abandonna à une rêverie qui lui étoit ordinaire depuis qu'elle avoit l'uſage de la raiſon. Malgré les préjugés qu'on lui avoit inſpirés pour les hommes, de la maniere dont elle l'a rapporté ſi naïvement dans l'hiſtoire de ſa vie, un penchant pour le Roi prédominoit, dont il auroit été bien difficile de développer l'origine, ſi l'on n'avoit de bons Mémoires, qui apprennent que le goût ſecret d'*Urgocenie* pour le Prince devoit ſon principe à la piété & à l'admiration. A peine avoit-elle eu de la connoiſſance, que ſes Gouvernantes lui avoient appris l'hiſtoire de *Tanitbudan*, & de tout ce qu'il avoit ſouffert avant que d'arriver à la gloire dont il jouiſſoit. A meſure qu'elle étoit avancée en âge, elle s'étoit intéreſſée de

plus en plus pour ce Prince. Les ſituations épineuſes où il s'étoit trouvé, lui avoient ſouvent arraché des (*a*) pleurs, & elle ne pouvoit s'empêcher de paſſer de l'attendriſſement à la plus reſpectable admiration, lorſqu'elle liſoit la mâle fermeté avec laquelle ce Monarque avoit ſoutenu les aſſauts de la deſtinée la plus cruelle, & qu'elle enviſageoit enſuite la gloire qu'il s'étoit acquiſe depuis par ſa valeur. Ce qui avoit ſuivi, n'avoit pu la faire revenir de ces préjugés favorables, & malgré la perſécution élevée contre ſon ſexe, dont elle étoit elle-même la victime, elle avoit perſiſté à le maintenir dans ſon cœur. L'on a vu dans les occaſions où il s'agiſſoit de ce Prince à *Lodeorbarli*, combien elle s'intéreſſoit pour lui; à quoi donc attribuer une façon de penſer ſi conſtante? A un ſentiment plus fort que l'attendriſſement & l'admiration? C'étoit un penchant décidé: elle l'ignoroit. Avec de l'eſprit on ſait ſe rendre

(*a*) 478. Faveur.

compte de ce qui ſe paſſe dans ſon ame; mais quand l'innocence a toujours tenu fermées les portes du cœur, & qu'on ignore ce que c'eſt que l'amour, on préſume de ſes mouvemens un amitié ſincere & tendre : on la croit ſans ſuite, ſans conſéquence, & loin qu'on s'en défie, on s'y livre avec confiance & avec plaiſir.

Tel étoit l'état où ſe trouvoit alors la belle *Urgocenie*. Elle ſe confirmoit d'autant plus dans ces favorables idées, qu'elle les enviſageoit comme attachées à ſon devoir. La Religion de ce temps apprenoit aux Gaulois à regarder leur maître comme un de leurs Dieux. Plus on étoit bien élevé, & plus ces préjugés étoient inſinués & avoient de force. Etoit-il ſurprenant, après ce que nous venons de dire de cette charmante Fille, qu'elle les eût conſervés, malgré les juſtes raiſons qu'elle avoit de les ſecouer? L'amour parloit en faveur du grand *Tanitbudan*;

c'eſt un puiſſant interceſſeur : que ne ſait-il pas excuſer !

Si l'aimable *Urgocenie* étoit prévenue de ces mouvemens flateurs, *Tanitbudan* ne penſoit pas moins favorablement de cette belle Fille. A peine fut-il réveillé, qu'il ſe rappella ſa charmante idée, & toutes les graces qui l'avoient ſurpris à ſa premiere vue : tout ſe réunit en ce moment en faveur de la Fille de ſon premier Miniſtre. Le ſon de ſa voix, la douceur de ſes expreſſions, ſon eſprit, l'innocence de ſes mœurs, dont il ſe faiſoit une idée prévenante; tout cela tendoit à le faire revenir peu à-peu de ſes fatals préjugés. S'il s'en étoit cru dans ces favorables diſpoſitions, il auroit envoyé chercher le ſage *Croſeliveſgol*, & lui auroit avoué ſon penchant pour ſa Fille, lui auroit appris ſes vues ſecretes, & peut-être auroit-il donné des ordres après leſquels on ſoupiroit depuis ſi long-temps. Mais un ſentiment de fauſſe honte

le retint. Quoi! s'écria-t-il, je ſerois capable de me démentir lâchement à la face de l'univers, & de détruire dans un moment ce qui m'a tant coûté de peine à établir! Quel compte pourrois-je rendre d'un pareil changement? La renommée n'auroit-elle pas raiſon de publier que je ſuis un Prince inconſtant, léger & peu ſolide dans ſes réſolutions? Que dis-je? Tous les Rois, mes voiſins, & leurs peuples, n'auroient-ils pas lieu de penſer que la crainte des événemens dont on me menace depuis ſi long-temps, m'a obligé de fléchir. Mes peuples même ne s'applaudiroient-ils point alors de leurs murmures & de leur Rebellion, qu'ils croiroient être les principes de ce changement? Oui, ſans doute. La grace que je voudrois bien accorder à mes ſujets, paroîtroit à leurs yeux une néceſſité urgente, un effet d'inquiétude & de crainte. Que ſais-je, ſi de cette fauſſe & ridicule opinion ils ne paſſeroient pas au mépris de leur Roi? Plus j'examine

la ſuite d'une démarche trop précipitée, continua le Roi en ſoupirant, & plus je me perſuade que je ne dois la faire qu'avec les plus prudens ménagemens.

Le Roi auroit pouſſé ſans doute plus loin ſes réflexions ſans ſon (*a*) *Relunbar* qu'on annonça, & le premier Médecin. Il reprit un viſage tranquille: la diſſimulation eſt le premier appanage des Princes & des Courtiſans. L'on ne s'apperçut point de l'agitation de ſon ame, & le *Relunbar* fit ſa charge. Le Médecin, ſelon ſa coutume, mit ſes lunettes, pour juger s'il s'en étoit bien acquitté: après quoi ils ſe retirerent l'un & l'autre.

Le Monarque fit enſuite ſes exercices ſelon ſa coutume, danſa ſur la corde, voltigea, ſe racla la langue, enſuite on permit aux Courtiſans d'entrer. L'on joua au petit palet: les Officiers de la bouche parurent; le Roi mangea ſa bouillie, & après ſon dîner paſſa dans ſon cabinet, où ſon premier Miniſtre ſe

(*a*) Barbier.

lavoit les mains en l'attendant, pour tenir le conſeil ſur une matiere bien importante à l'Etat. L'on avoit inventé cette année la ſaignée. Les Médecins en étoient les inventeurs, & prétendoient en devoir tirer une rétribution. Les Chirurgiens diſputoient ce droit, & offroient, en reconnoiſſance de l'invention, de donner aux Médecins tout le ſang qu'ils tireroient aux malades, à condition que le baſſin leur demeureroit, & que les Médecins ne prétendroient aucune ſupériorité ſur eux. Les Médecins ſe trouvoient trop heureux du bénéfice offert, mais ils ne pouvoient ſe réſoudre à ſe déliſter du baſſin, ni de la ſupériorité. Cette affaire faiſoit un grand bruit, & partageoit la Cour & la Ville. Jamais Conſeil ne fut ſi célebre, ni les ſollicitations plus preſſantes. Après quatre heures de ſéance, le Roi prononça. Les matieres procédantes des remedes furent adjugées aux Médecins, & le ſang & le droit de le tirer aux Chirurgiens. Le

jugement fut applaudi universellement. Le premier Médecin, pour faire connoître à tout le monde son triomphe, se saisit du bassin du Roi, & sortit du Conseil, en l'exposant & en le faisant sentir à toute l'assemblée. Le Chirurgien de quartier, surpris de la présence d'esprit du Médecin, envia la pénétration du Docteur, & se repentit de n'avoir point saigné le Monarque, pour faire paroli à son adversaire. Il crut devoir réparer son peu de jugement, en exigeant le bras du Prince pour le piquer. Sa lancette & sa ligature étoit prêtes; mais *Tanitbudan*, qui étoit occupé de sa passion naissante, & des réflexions sérieuses dont nous avons parlé, remit à une autre fois la saignée. Il finit le Conseil en se faisant peigner, & en disant à l'oreille de son premier Ministre, de se tenir prêt à l'accompagner à *Lodeorbarli*, où il vouloit se rendre la nuit suivante.

A peine le Pere de la lumiere eut-il mis son bonnet de nuit, pour se retirer

dans le ſein des ténebres, que *Tanitbudan* ſe mit à table, mangea une gauffre, but un verre de tiſanne, & ſe fit ſuivre de ſon premier Miniſtre & de *Dearchealb*. Voyons, s'écria le Prince à ſon premier Ecuyer, la ſuite de votre hiſtoire: je ne doute pas que les faits dont elle ſera rempiie, ne répondent à la beauté de ceux dont vous m'avez entretenu. *Dearchealb* fit une inclination reſpectueuſe, tira la langue, & après s'être mouché poliment au pan de l'habit du premier Miniſtre, il continua dans ces termes.

Continuation de l'Hiſtoire de DEARCHEALB.

La mort de la ſage *Leonacguyna* m'avoit fait une impreſſion ſi vive, que je remontai en ſouriant ſur mon ſiége, & en prenant une bonne réſolution en moi-même, de m'abandonner à toutes les paſſions qui daigneroient m'agiter. Dans cet eſprit je retournai chez moi; j'avois à cœur le procédé de mon Maître-d'Hôtel.

Comme je ſavois ſes affaires, je voulus lui faire peur, afin de l'obliger à ſortir de chez moi. C'étoit une occaſion heureuſe pour me venger généreuſement de ſes mauvais procédés.

Ce que j'avois médité à ce ſujet me réuſſit le plus heureuſement du monde. A peine eus-je fait entendre à ce Valet qu'on étoit venu me demander la permiſſion de l'arrêter chez moi, pour un aſſaſſinat commis l'avant derniere nuit, dont on avoit des preuves certaines, qu'il ſe jetta à mes pieds, en me ſuppliant de ne pas le perdre. Je fus bien aiſe de profiter de ſa ſituation préſente pour être inſtruit de l'aventure du cadavre dont j'ai parlé, & je lui promis de le faire ſauver, pourvu qu'il m'apprît ſincérement ſon hiſtoire. Il me dit en pleurant, qu'il étoit plus malheureux que coupable, & que ce qu'on nommoit un aſſaſſinat, étoit un acte héroïque & généreux. Il étoit devenu paſſionné pour une jeune Perſonne, belle comme le jour. Il avoit fait

tous ſes efforts pour lui plaire, ſans y être jamais parvenu, quoiqu'il eût employé les moyens les plus tendres & les plus délicats pour perſuader ſon amour.

En effet, ſa conduite avec cette Fille étoit un ſûr garant de cette vérité: l'on en va juger par ces traits. Un jour qu'elle étoit dans ſon lit endormie, il s'étoit apparu, galamment déguiſé en ſpectre, à ſes yeux; elle en avoit penſé mourir de frayeur. Une autre fois il lui avoit craché ſur ſa robe en paſſant, & lui avoit dreſſé un piége pour la faire tomber. Tantôt il caſſoit ſes fenêtres pendant la nuit, pour la faire ſouvenir de lui; ſouvent il la réveilloit en ſurſaut, en criant au feu ou au voleur; enfin, il n'y avoit point de jour ni de nuit qu'il ne lui donnât ces aimables témoignages d'amitié: mais tout cela ne lui réuſſiſſant point, il ſe porta aux derniers actes de déſeſpoir. Il imagina d'aſſaſſiner le Pere de ſa Maîtreſſe, perſuadé que s'il étoit aſſez heureux pour en venir à bout, il parviendroit au bon-

heur qu'il ſe propoſoit. Il prit de ſi juſtes meſures pour ne pas être ſoupçonné, en jettant le mort dans la riviere, comme il a été dit, qu'il ne croyoit pas poſſible qu'il en fût inquiété. Ce que je lui dis à ce ſujet le fit pâlir de frayeur. Son amour s'éteignit, & il ne ſongea plus qu'à ſe ſouſtraire à la punition qu'il craignoit. Loin de lui faire enviſager de l'eſpoir, je fis généreuſement mon poſſible pour augmenter ſes craintes, & pour lui perſuader qu'il ſeroit inceſſamment pendu. Il fut ſi touché de l'avis ſalutaire que je lui donnois de fuir, que loin de me demander ſes gages, il me céda tout ce qui lui appartenoit dans ma maiſon, en m'avouant franchement qu'il m'avoit tant volé, que quand il me donneroit cent fois davantage, je ne ſerois pas encore indemniſé de mes pertes. Je le crus ſur ſa parole; il ne m'avoit jamais menti que cent fois dans ſa vie: en un mot, cet honnête homme me quitta, en jurant & en m'aſſurant reſpectueuſement que s'il lui

arrivoit d'être condamné à mourir, il m'en feroit part, & m'inviteroit à assister à son supplice. Je le vis aller avec bien du plaisir : je me trouvois trop heureux d'en être quitte à ce prix.

Cependant les fatigues que j'avois essuyées les jours précédens, m'obligerent à me coucher sans souper, dans la crainte que le travail de la digestion ne troublât le repos dont j'avois besoin. Je me mis au lit avant la nuit, & je me trouvai à mon réveil parfaitement remis, & en état de vaquer à mes affaires. Je les examinai avec une attention solide, & je conçus, après bien des réflexions, que l'expédient de louer mon équipage ne suffisoit pas pour me soutenir honorablement. De deux choses l'une : où il falloit me retirer du service, où imaginer des moyens de m'y soutenir décemment. Je me voyois à la veille de périr. Dès le même jour je devois employer ce que j'avois gagné, & je me trouvois sans ressource pour le lendemain. Heureuse-

ment que la beauté de mon génie me ſauva de cet affront. Vous allez voir, s'écria *Dearchealb* en s'arrêtant & en s'approchant près du mur pour un beſoin, ce que peut l'eſprit dans de certaines occaſions, & ſi j'ai lieu de me plaindre d'un ſexe charmant auquel je dois tout mon bonheur.

Le poſte honorable que j'occupois, me fit penſer que ſi je prenois le parti de me marier, je pourrois me flater de choiſir tout ce qu'il y avoit de plus riche dans l'Épée, dans la Robe & dans les Finances, & que par-là je me tirerois de mes embaras préſens. Je n'eus pas plutôt conçu cette idée, que je me mis en devoir de l'effectuer.

Selon le cérémonial, tout le monde ſait qu'en pareille occaſion on fait afficher ſon intention à tous les carrefours, & que les Peres & les Meres qui ont des Filles à pourvoir, étant inſtruits du parti qui s'offre, & de l'endroit où on peut le trouver, envoyent un tiers, ou y vien-

nent déguiſés eux-mêmes, pour connoître le perſonnage, ou pour conclure avec lui. Outre le placard que je fis afficher la même nuit, qui portoit que *Dearchealb*, Commandant de l'Armée, ſe propoſoit pour Epoux, qu'il déſiroit une belle Fille & beaucoup de bien; je le fis annoncer à ſon de cornet-à-bouquin le jour ſuivant dans tous les quartiers de la ville. Je ne doutois pas que cette maniere diſtinguée ne me réuſsît; & effectivement elle eut l'iſſue auſſi heureuſe que je me l'étois propoſé.

Rien n'impoſe tant, & ne fait un ſi bon effet que le premier coup-d'œil. Je ne doutois pas que le lendemain je n'eus un grand nombre de viſites & d'examinateurs. Afin de les prévenir en ma faveur, & de me mettre dans le cas de choiſir, je fis parer ma chambre extraordinairement, & pour qu'elle eût l'air qui convenoit à un Général, je la fis tapiſſer d'habits uniformes de ſoldats. A la place de ſiéges, j'empruntai toutes les ſelles

des Officiers; je fis boucher les fenêtres avec pluſieurs manteaux de Cavaliers les uns ſur les autres, afin que le jour ne pût percer, & je fis illuminer l'appartement de plus de mille lampions: on voyoit clair comme dans le plus beau jour du monde. L'on me fit une eſpece de trône de ſelles entaſſées les unes ſur les autres, & un dais de deux vieux drapeaux artiſtement déployés. Je me mis ſur ce trône: j'étois en chemiſe déchirée, & comme un homme dans le fort du combat: j'étois coëffé d'un bonnet à la houſſarde, fait d'une peau de chat qui venoit d'être écorché; j'avois à une main un ſabre, dont je devois faire le moulinet pendant la converſation, & l'autre main étoit appuyée ſur une tête de mouton ſaignante, qui figuroit celle d'un homme à qui on vient de couper le col. Mes pieds trempoient agréablement dans un baquet plein d'eau, pour donner à entendre que le ſoldat doit endurer le froid; & afin d'achever l'allégorie, on avoit al-

lumé un gros braſier de charbon dans un fourneau, qui me faiſoit ſuer à groſſes gouttes, & dont la vapeur m'entreprenoit ſi fort le cerveau, que les yeux me ſortoient de la téte, & me faiſoit baver comme un enfant au maillot. J'étois, en un mot, dans un état aſſez gracieux & aſſez touchant pour inſpirer de l'admiration, & en cas de beſoin un penchant, auquel il étoit bien difficile de réſiſter.

A peine étois-je placé ſur le trône dont je viens de parler, qu'on m'annonça le Grand-Veneur. Je jugeai de la bonne opinion que ma vue lui donnoit, par la ſurpriſe qu'il marqua en entrant. Il recula de deux pas, & fut quelques momens ſans parler. Qui êtes-vous? lui dis-je agréablement, en faiſant le moulinet de mon ſabre; votre Fille eſt-elle jolie? De combien eſt ſa dot? Eſt-elle en argent comptant? Le Grand-Veneur, qui s'étoit remis, s'approcha, me fit une reſpectueuſe

révérence, & après avoir craché, me parla en ces termes.

« Seigneur *Dearchealb*, je viens bri-
» guer l'honneur d'être votre Beau-pere.
» L'étalage que vous offrez à mes yeux,
» me prouve combien vous êtes grand,
» & la réputation dont vous êtes couvert.
» Je vous propoſe ma Fille, elle eſt
» grande, elle eſt belle, elle eſt louche,
» elle eſt riche, elle eſt prête à paſſer
» dans vos bras; un mot va l'amener
» à vos pieds: ſoit fait ainſi qu'il eſt
» dit ».

L'élégance de ce diſcours me frappa: Sortez, lui dis-je reſpectueuſement; donnez une adreſſe à ma porte: demain, à la même heure, vous aurez ma réponſe.

Le Grand-Veneur, après s'être mouché & s'être eſſuyé le front, ſe retira. Il me parut charmé de ma réponſe. On vint me dire à l'oreille, qu'un Inconnu demandoit à me voir: on l'introduiſit.

« La Fille que j'ai à vous proposer, ô » Général sans pair, s'écria l'Inconnu » d'une voix glapissante, ne se nomme » point. Elle a six cens livres de fonds » & plus de deux mille comptant. Sa » beauté est à ravir, son teint surpasse » tous ceux qui se piquent d'en avoir. » Sans une loupe qu'elle a sur le front, » & un cancer au sein, elle auroit été la » Femme d'un Souverain. J'ai tout dit ».

J'ordonnai à un Soldat qui étoit à côté de moi, qu'on mît l'Inconnu à la porte, & qu'on lui donnât la bastonnade. La loupe m'avoit révolté & le cancer : je fus obéi. On fit entrer un Druide, qui prononça de la porte ces trois mots.

« Belle, Boiteuse, Riche ».

Je fis encore reconduire cet homme. Il me suffisoit que ce fût un Druide : Je ne les aime point : je ne les ai jamais aimé, & je ne les aimerai jamais.

Je commençois à m'impatienter de ce qu'on me faisoit perdre un temps si cher, lorsqu'un des gardes de la porte me dit

que la rue étoit pleine de gens qui venoient me propoſer des partis, & que ſi je ne les faiſois charger, ils alloient enfoncer ma garde, & qu'ils entreroient pêle-mêle, & cauſeroient un grand ſcandale. Je fus ému : quand on a le cœur grand, le moindre des zéphirs qui agite la feuille d'un arbre eſt capable de faire treſſaillir. J'ordonnai qu'on publiât que chacun entreroit à ſon tour; mais que ſi l'on étoit aſſez hardi pour pouſſer les choſes trop loin, je ne me marierois de mes jours. Qu'on eſt heureux d'avoir de l'eſprit ! A peine eus-je trouvé cet expédient, que tout le monde mit ventre à terre, & aſſura à chaudes larmes, qu'on ne s'en releveroit que lorſqu'il me plairoit d'en ordonner autrement. Cette nouvelle m'attendrit ; & pour le faire connoître, je décidai qu'on entreroit quatre à quatre, afin de faire le moins attendre que je pourrois.

Que vous dirai-je, Seigneur ? Tous les Peres de la ville me propoſerent

leurs Filles à l'envi l'un de l'autre, & je trouvai dans les propoſitions qui me furent faites, tant de bonne-foi, de tendreſſe pour moi, & tant d'impatience de m'être allié, que je me fis un ſcrupule de faire un ſi grand nombre de mécontens pour un heureux. Cette belle imagination qui ne m'avoit jamais manqué, me ſervit dans cette occaſion délicate, en me faiſant prendre le parti le plus généreux & le plus ſage qui puiſſe tomber ſous la plus mûre réflexion. Je fis ouvrir ma porte : tout le monde eut la liberté d'entrer. J'eus la patience d'attendre que l'on ſe fût arrangé : vous ne ſauriez croire, Seigneur, combien grande fut l'affluence. Pour vous en donner une idée, figurez-vous que les derniers venus monterent ſur les épaules des premiers, & que toute l'aſſiſtance s'arrangea ſi bien, que tout étoit plein dans mon appartement juſqu'au plafond ; ceux qui étoient montés ſur les épaules des premiers, ayant été obligés de ſouffrir qu'on montât ſur les leurs;

ce qui faiſoit deux hommes ſur chacun. Jamais on n'a vu aſſurément un ſpectacle ſi digne & ſi rempli.

Fin du Tome Troiſieme.